This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Viscount Palmerston.

HANOVER SQUARE.

UNS. 104 E. 22

TAYLOR INSTITUTION

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
RANTZOW.

TOME PREMIER.

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
RANTZOW,
OU

Les Heures de Récréation à l'usage de la Noblesse de l'Europe.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
MDCCXLI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

A

LEURS ALTESSES SERENISSIMES

MESSEIGNEURS

CHARLES

ET

ANTOINE-ULRIC,

DUCS DE BRUNSWIC ET DE LUNEBOURG.

MESSEIGNEURS,

Je n'offre point à VOS ALTESSES *cet Ouvrage, où pa-*

 roît

roît règner la passion d'un jeune Cœur, pour ne pas dissimuler ses écarts: je ne fais que VOUS *dédier les plus purs desirs d'une sage précaution, qui est une ressource réelle pour l'avenir.*

D'un âge un peu plus mûr je médite mon sort:
J'aimois des passions le plus bruiant accord.
Dominé par l'Amour, j'aimois à me séduire,
Et malade en santé je mourois de délire:
Mais la Réflexion dont les fruits viennent tard,
D'un jeune fou peut faire un très sage Vieillard.
Heureux quand, comme VOUS, *on est né sans foiblesse,*
Et dès son plus tendre âge on aima la Sagesse.
La Vertu naturelle & de tempérammens
Est plus sûre que l'art sujet au changement;
Cependant quand du mal on revient par sistême,
Le retour vers le Bien a le prix du Bien même.
Mais du Bien dans le mal où vai-je m'engager?
Je dois taire l'ardeur qui m'excite à changer,
Et suivre mon dessein avec un noble zèle,
En cherchant des Vertus le plus parfait Modèle.

C'est

C'eſt en me raprochant de VOS ALTESSES, *Meſſeigneurs, que mes deſirs, dans le chemin de la Valeur & de toutes les Vertus, pourront aquérir le mérite d'un heureux ſuccès. La Générosité qui a pris naiſſance dans l'Auguſte Maiſon de* BRUNSWIC, *auſſitôt que ſon nom, un des plus anciens & des plus reſpectables de l'Europe, pardonnera à ma jeuneſſe ſes écarts, dont le plus petit groſſit à ma vue, lorſque je penſe à conſacrer à votre ſervice tout le reſte de ma Vie. Ne dédaignez pas, Meſſeigneurs, de protéger l'ardeur de mes deſirs, que la malignité de mon Deſtin, qui m'a chaſſé dans un Païs étranger pour y ſervir quelque tems, n'a jamais pu affoiblir le moins du monde. C'eſt avec ces ſenti-*

mens de respect & de zèle que j'ose aspirer d'être véritablement,

De VOS ALTESSES,

MESSEIGNEURS,

Votre très humble & très obeïssant Serviteur,

GEORGE LOUIS ALBERT DE RANTZOW,

Comte du St. Empire Romain.

AVIS
DU
LIBRAIRE.

JE ne ſuis pas le prémier des faiſeurs de Préfaces, ou des donneurs d'Avis, qui ſe ſoit efforcé de joüir du privilège d'en impoſer au Public ; mais avant de paſſer condamnation contre mon intention, qu'il liſe l'Ou-

vrage que je lui offre. Les Mémoires de Mr. le Comte de Rantzow, dont il est bien aisé de compter l'âge, n'annoncent point de vieilles avantures, qu'une jeune imagination fait revivre. C'est un jeune Seigneur qui a écrit lui-même sa Vie, pour réflêchir sur les différentes traverses que le destin lui a fait essuier. Ce n'est point un Roman; c'est le tableau de la Vie d'un jeune Seigneur, où la passion ne fait point perdre les sentimens. Ses réfléxions ne dessèchent rien de l'agréable & de l'amusant: le peu qui s'y en trouve est un éclair, qui jette autant de lumière qu'il en faut pour ne rien passer au Vice, & pour relever la Vertu. Le tragique, quoiqu'il y en ait assez, ne déchire point le cœur.

L'art

L'art ne prépare point les évènemens. Le vrai y fait entrer de tout, comme il est ordinaire dans la Vie d'un jeune Seigneur, qui a fraié dès sa tendre jeunesse dans des Cours polies. Enfin, je ne crois pas que le Lecteur soit du goût de préférer une fiction, quelque ingénieuse qu'elle soit, à ce beau naturel du cœur, qui est de tous les âges & de tous les Hommes. L'entrevue de Mr. le Comte de Rantzow avec son Abbé n'est pas fort canonique. Mr. le Comte de Rantzow s'accuse lui-même de lui avoir escamoté quelques Pièces. C'est au Lecteur à blâmer ou à applaudir au larcin, sauf à l'Abbé à se récrier contre tout ce qui aura pu paroitre au jour, sans son consentement. Ce n'est pas que l'Histoi-

Viscount Palmerston.

HANOVER SQUARE.

UNS. 104 E. 22

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

MEMOIRES

DU

COMTE

DE

RANTZOW.

TOME PREMIER.

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
RANTZOW,
OU
Les Heures de Récréation à l'usage de la Noblesse de l'Europe.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
MDCCXLI.

ment que caprice, ou chimère, dont le fondement n'est que d'opinion, & le plus souvent d'imagination déréglée. La Raison, la Valeur & l'Equité devroient toujours être d'accord, pour soutenir, ou vanger une cause où elles sont intéressées. Ces vertus ne sont point même l'épée à la main sans compassion & sans générosité. Si elles n'ont pas tout le pouvoir de faire aimer son ennemi, elles font compatir à son semblable, & verser autant de larmes qu'on est obligé de répandre de Sang dans une juste défence. S'il n'est pas défendu d'aspirer à la noblesse de l'intrépidité dans une action, avec quelle prudence ne doit-on pas se précautionner contre le feu du naturel, qui s'enflamme trop aisément? Que n'a-t-on recours à cette prudence généreuse qui devient le Protecteur de l'outrageant contre l'outragé? Notre vie n'est qu'un dépôt: L'usage ne nous en est confié que pour l'utilité de la Société, & la gloire de notre Patrie. Si nous ne pouvons disposer de notre vie, par nos propres mains, sans être flétri de la tache d'une ame lache & basse, nous ne pouvons pas mieux le faire, sans pécher contre la Patrie, le Prince, les Loix, & l'Autorité publique.

Voila justement faire le procès de mes Ayeux. Je ne charge point le portrait: La mort d'un Frère par son propre Frère irrite toute la Nature, & sembleroit jus-

justifier les procédés de Chrétien V, Roi de Dannemarck, si la Couronne Danoise avoit le moindre petit droit de juger des affaires de l'Empire. Jusques là l'intérêt seul paroît sans la justice: Les Rantzow ne pourroient être traduits que devant le Tribunal antique de l'Empire. Le Roi de Dannemarc aussi actif & prompt que le demandoient l'occasion & l'intérêt, jugea au Fisc de sa Couronne les Comtes de Rantzow & de Brackelen avec la Baronnie de Breitenberg, condamna le Chevalier à une prison perpétuelle, pour l'amener à acheter sa liberté au prix qu'on le projettoit à la Cour de Coppenhague.

Le Chevalier fut conduit à la Forteresse de Dronten en Norvegue. Cet infortuné prisonnier ne céda rien aux sollicitations du Roi, qui consentoit de l'élargir de sa prison aux conditions de lui faire une cession de tous ses droits. Pour lui faire désirer davantage sa liberté, on ne lui donna pendant quelque tems que la Ville pour prison. Le Chevalier ne se servit de cette liberté, que pour charger mon Père son hérétier présomptif de tirer vangeance de l'incompétence du jugement qu'on avoit exercée contre lui & les droits de sa Maison. Le Roi indigné d'une réclamation si sérieuse, fit resserrer le Chevalier plus étroitement que jamais dans la Forteresse de Dronten où il est mort en 1733.

Depuis la disposition du Comte, ou

Chevalier de Rantzow, qui n'ajoutoit rien aux droits incontestables de mon Père sur sa succession, ma Famille a toujours été en procès avec Sa Majesté le Roi de Dannemarck; que l'Empereur & l'Empire ont condamné le Mois de Juin 1739, sous peine d'exécution, de réintégrer la Branche ainée de Rantzow, dans tous ses Droits, Biens, Honneurs, &c.

Voila un jugement respectable: L'exécution n'en est pas encore faite. Qui nous fera rendre justice? Envain j'appellerois tous les Jurisconsultes. Il nous faut un Docteur en Droit du plus fort. Flatté du doux espoir que nous le trouverons quelque jour, ce Docteur, je laisse là la matière de Droit & des Loix, pour passer à Holtzmunden, où la fortune bornée de mon Père s'épuisoit pour sa Famille dans des précieux gages de sa tendresse. Là sous la férule d'un Gouverneur peu rompu dans le bel usage du monde, j'apprenois plus à me charger de Latin, qu'à me plier aux maximes ingénieuses & souples qui font, même agréablement dans la Société, figurer avec un médiocre esprit. Heureusement pour moi S. A. S. Louis-Rodolphe, Duc de Brunswic & de Lunebourg, me fit Enseigne de son Régiment de Grénadiers, en m'accordant la permission de suivre le cours de mes études. Je me vis, avec les bonnes graces du Prince, militairement décoré dès l'âge de dix ans. Le

jour

jour que je partis à la Grénadière m'a trop plu, pour l'avoir oublié. Ce fut le quinze Février mille sept cens vingt-quatre.

Je pris un petit air guerrier avec mon Gouverneur, qui avoit le malheureux talent de me déplaire infiniment. Rien ne tire plus à conséquence pour l'éducation, que de donner à un enfant quelcun qui n'a pas le don de se faire aimer en châtiant. On me mit entre d'autres mains. Mon Père, de l'avis & par le choix du Prince Rodolphe, confia le soin de mon éducation à un Docteur en Droit. Monsieur Cemmerer (c'est son nom), aujourdhui Auditeur de la Régence Royale & Electorale d'Hannover, mériteroit pour ses qualités & l'attachement qu'il m'a marqué, une bien plus digne recompense que mon souvenir.

Ce Gouverneur me conduisit à Blankenbourg, où mon Régiment étoit en garnison. Je trouvai là tous les maitres d'exercice qu'on peut donner à un jeune homme de qualité. J'avois même un avantage, dont le Fils du plus grand Roi n'auroit pas dédaigné de se servir. Les deux Princes de Brunswic-Bewern, Charles Duc regnant de Brunswic & de Lunebourg, & Antoine-Ulric, Père de l'Empereur de toutes les Russies, m'étoient proposés comme l'exemple & le modèle parfaits que je devois m'efforcer d'imiter, autant qu'on le peut faire par une noble émulation.

Ces

Ces deux Augustes Princes m'honoroient de mille marques de leur Amitié. Il étoient les prémiers à encourager mes efforts, pour m'approcher de leurs admirables Talens & Qualités, autant que j'en étois éloigné. Ils avoient la bonté de me traiter comme leur égal. A la Cour du Duc & de la Duchesse on enchérissoit même sur cet honneur. On ne m'y traitoit jamais que d'un nom de Fils, avec les expressions & les caresses les plus tendres.

Deux ans s'écoulèrent bien vite dans cet aimable séjour, que mon Père me fit quitter pour l'accompagner en Hollande, où il devoit presser le jugement d'un procès qu'il avoit intenté contre les Jésuites de Cologne. Le fond & la forme de ce procès tendoient à lui faire restituer cinq cens mille florins, Argent de Banque. Il n'en faut pas dire davantage. Envain je m'indignerois contre la fameuse Société de Jésus. Toute la Terre lui fait l'injustice, de la charger de bien plus de crimes qu'on ne lui en connoît. En faveur de la réputation décriée, où la Société vit honorablement, vogue la galère avec honneur, je ne reveillerai pas des vérités qui sont comme en oubli. D'ailleurs mon Père a trop de peur de l'habit d'un Jésuite, lui, ce Père qui a affronté mille dangers. Il ne manqueroit pas de s'effraier au portrait que je ferois de la Société trois fois célèbre, si le

Ta-

Tableau pouvoit jamais être parfaitement ressemblant. Cette peur n'est point une impression passagère. J'en apelle à témoin Monsieur le Baron de Wambold, à qui mon Père vendit son procès pour cent quatre-vingt mille florins, tant il avoit de crainte de se rencontrer avec les Jésuites qui lui avoient joué à Cologne, dans sa tendre jeunesse, le tour que leur habile intérêt fait prendre pour se faire de riches Héritiers.

Pendant que mon Père se dépêchoit à perdre beaucoup dans le marché qu'il fit avec le Baron de Wambold, je me hâtai de mon côté à faire le tour des Provinces-Unies. Tant de gens en ont fait la Description, qu'il me seroit bien difficile d'en dire quelque chose de nouveau. En effet quand on a vanté cette République pour son nom qu'elle a rendu, jusqu'aux extrémités de la Terre, plus célèbre en l'espace de cent Ans, que la République Romaine en huit cens, on a tout dit: Revêtue des droits & des prémiers privilèges de la Nature, elle ne s'en écarte point par les vues ordinaires du Conquérantisme. Elle fait consister toute sa ressource dans une sage & laborieuse industrie, qui rend son État dans un petit point de la Terre l'admiration & l'utilité de l'Univers. A ces traits on reconnoit la sagesse infinie du Gouvernement, qui rend cette République la dépositaire de la plus grande partie des richesses

cheſſes du vieux & du nouveau Monde.

Outre la Haye, il y a peu de Villes où l'on ne ſoit plus occupé des affaires du Négoce, que du Commerce de la Société. Ce n'eſt pas à dire que l'honnête Homme n'y ſoit pas généralement poli. C'eſt une erreur groſſière de juger du reſte des Bourgeois par les Aubergiſtes, dont il n'eſt pas un étranger qui ne ſe plaigne. La grande liberté qui attire en ce Païs de toute eſpèce de gens, le rend dur quand on n'y eſt pas autrement connu. Ce n'en eſt pas moins le centre de la plus généreuſe humanité. Je ſuis fâché de ne pouvoir pas me ſouvenir du nom du Bourguemaitre d'Amſterdam, qui ſe jetta dans un Canal où il voyoit un petit enfant en danger de ſe noyer.

Les Domeſtiques, qui le ſuivoient, le laiſſèrent le maître de ſa générosité. Spectateur d'une action ſi touchante, je n'ai eu garde d'en perdre le ſouvenir, dans un âge où je ſai mieux eſtimer que je ne pouvois faire alors, de ſi beaux traits d'humanité. Mon Gouverneur qui s'y trouvoit préſent avec moi, me répéta cent fois avec éloge que rien n'étoit plus digne de ſe gagner les cœurs qu'une conduite ſi généreuſe dans une perſonne à la tête d'un Etat.

D'Amſterdam je retournai droit à Blankenbourg rejoindre mon Régiment, & faire ma cour à leurs Alteſſes, qui quel-

ques

ques jours après mon retour me firent la grace de m'associer à leur voyage pour Vienne. Elles eurent pour moi la bonté de me produire à la Cour Impériale, & de me recommander particulièrement à S. M. l'Impératrice leur fille. De Vienne nous allames à Kuckés-Badt en Bohême. Le Comte de Sporck en est le propriétaire. Tout y est si bien ordonné, qu'on peut faire passer cet endroit pour le plus agréable de l'Europe où se prennent les bains. Ce Seigneur donna le divertissement de la chasse du Cerf à leurs Altesses, qui n'attendirent point une seconde partie que le Comte leur offroit. Le Duc & la Duchesse prirent la route de Suabe. Ils s'arrêtèrent quelques jours à la petite Cour du Prince d'Oettingen, où il y a autant d'agrémens qu'il y a de choses à y voir.

Au retour de ce voiage, Son Altesse m'honora du Brevet de Lieutenant en second dans mon même Régiment, Compagnie du Baron de Sommerlat. Que l'envie est un funeste poison! On ne put me voir, à mon âge, avancer si promptement, sans crier contre moi, comme si j'en avois été la cause & l'Auteur. Le Chevalier de Kauth qui auroit dû avoir ma place, par rang de Grades & d'Ancienneté de service, fit éclater son ressentiment avec trop d'aigreur. Mon Gouverneur aussi prudent qu'il est honnête homme, avertit le Chevalier de se mieux mé-

ménager dans les égards qu'il devoit à la volonté du Prince. Avec douceur, il lui remontra qu'il risquoit de se perdre de réputation dans l'esprit même de ceux devant qui il prétendoit faire preuve de Bravoure, parce que je n'étois encore qu'un Enfant.

Nonobstant toutes ces remontrances, de Knuth ne retrancha rien de sa mauvaise humeur. Il ne cessoit par-tout, où il me rencontroit, de m'agacer avec un air bouru. Mon Gouverneur en écrivit à mon Père. Qui le croiroit? Mon Père vient aussitot à Blankenbourg. Il va à la Cour; il ne toucha rien au Prince du sujet qui l'amenoit. Il se donne bien de garde de demander la protection du Duc. A l'âge de treize ans, il veut éprouver mon courage, & m'inspirer de la valeur. Enfin son voyage n'avoit pour but que des leçons à me donner. Mon fils, me dit-il, je suis informé des insultes qu'on ne cesse de vous faire: il suffit qu'on vous fasse entendre que l'on prend en mauvaise part les Graces que vous avez reçues de Son Altesse, pour voir que c'est une insulte déclarée. Vous devez apprendre de jeune âge à vanger un affront. On ne peut pas toujours les prévenir; c'est un malheur attaché à la condition des plus honnêtes gens; mais qui n'en sait pas tirer vangeance ouvertement, doit renoncer à la profession que vous embrassez, & à la qualité de Gentilhomme.

tilhomme. Mon Père en me tenant ce discours, pensoit à interpréter dans mes yeux les différens mouvemens qui pouvoient m'agiter. Apparemment qu'il n'y remarqua rien contre son intention. Il m'embrassa & me dit, en ce moment, si vous avez, mon fils, le Cœur d'un Rantzow, vous préférerez toute votre vie à mourir d'une mort glorieuse, aux honteux avantages que l'on tire à survivre à un affront dont on ne sait pas se vanger noblement. Je ne puis point porter de jugement contre les sentimens de mon Père. Ils eurent alors pour moi, trop de charmes, pour jamais les désapprouver. Ils donnèrent à mon jeune Cœur toute la vigueur d'un âge plus avancé.

Mon Père repartit le même jour. De Knuth le lendemain me rencontra, & me dit en propres termes que c'étoit bien dommage qu'il n'y eût pas dans tout le Régiment pour Officiers des Marionettes comme moi. Je lui repliquai qu'il ne falloit qu'un clin d'œil pour vuider notre querelle, & qu'il n'avoit qu'à me suivre seul. Le Baron de Rieffenstein, Lieutenant de notre Régiment, & le Baron de Branstein se trouvoient présens, dont bien me fâchoit. Quoique j'eusse désiré d'être seul à seul, il en fallut passer par la mauvaise habitude que l'on a en Allemagne de chercher même l'occasion de se battre en bonne Com-

 pagnie.

pagnie. Rieffenstein voulut être mon second, & Branstein le fut du Chevalier de Knuth. Quel spectacle pour un Gouverneur! Mon Père l'avoit prévenu; il ne s'opposa point à mon entreprise. Je blessai de Knuth au point de craindre pour sa vie.

La nouvelle ne tarda pas à parvenir aux oreilles de ma famille. Huit jours après l'action, mon Père revint à Blankenbourg. En m'abordant d'un air à glacer: *Je ne vous loue pas*, (me dit-il en Langue Françoise), *d'avoir su répandre du sang; mais je ne puis être votre Père & ne pas vous louer, d'avoir mieux aimé vous exposer à verser le vôtre, qu'à passer pour un Officier sans cœur. Souvenez-vous toute votre vie d'être juste, sage & prudent, vous ne serez jamais l'agresseur. Après cela, quelque affaire qui vous arrive, vous aurez toujours l'avantage de vivre avec honneur, ou de mourir digne des regrets de tous les honnêtes gens.*

Je n'ai jamais pu deviner la raison qu'eut alors mon Père de ne point aller à la Cour. Il repartit pour Holtzmunden, presque aussitôt qu'il étoit arrivé a Blankenbourg. Les Princes Charles & Antoine-Ulric me consolèrent le plus agréablement du monde, de l'inquiétude où mon Père m'avoit laissé en partant si précipitamment. Mr. le Comte votre Père, me dirent ces Princes, est fâché que vous vous soyez battu contre deux

hom-

hommes à la fois. Nous nous sommes battus seul-à-seul de Knuth & moi, leur, repliquai-je, on vous a trop prévenus en ma faveur. Il est vrai, reprirent les Princes, mais de Knuth a deux fois votre âge. Je n'ai jamais été sur le thrône pour exprimer la joie qu'on ressent la prémière fois qu'on y monte; mais je doute qu'il se soit en aucune rencontre passé dans le cœur de l'Homme des mouvemens plus purs du bel amour-propre. J'avois tout lieu de n'en rien mortifier. Toute la Garnison m'aplaudissoit. La Cour & la Ville se rangeoient de mon parti. L'un & l'autre Prince, après cette petite expédition, redoublèrent pour moi les bontés dont ils ne cessoient de me faire sentir les plus puissans effets.

Le Prince Charles, peu de tems après, me fit l'honneur de m'admettre en sa Compagnie, dans son Voyege d'Italie. Nous partimes au Mois d'Août 1727. Je ne décrirai point ce Voyage, comme le fait scrupuleusement un homme qui consulte son Journal, ou la rélation de quelque Voyageur exact, dont le nombre n'est pas moins grand, qu'ennuieux. Je ne peserois pas moins sur les épaules de ceux qui me liroient, si je voulois entrer dans le détail de tous les honneurs qu'on rendit par-tout à cet aimable Prince. De Blankenbourg, tout de suite, je vais planter le piquet sur le mont Cénis,

sans dire que nous passâmes par Genève & Chamberi.

Ces horribles beautés que j'ai vûes sur ce Mont, qui menace le Ciel & commande aux nuages qui sont au dessous de lui, m'ont cent fois plus frapé que les beaux restes de l'ancienne Rome, où l'on voit en quantité de beaux Vaisseaux pleins d'un poison brillant. Quoiqu'il en soit, si j'étois Payen, je voudrois vivre à Rome. C'est de cette façon que j'y débutai avec l'Abbé de Bellisomi, que son Frère le Marquis de même nom a eu toutes les peines du monde de retirer du Chateau St. Ange. On l'y détenoit pour crimes qui sentoient le fagot. Il avoit compté par ses doigts, combien il y avoit d'Epines à la Couronne de J. C., & il s'étoit mis en colère contre l'éblouissant éclat de la Triple Couronne du St. Père, parce que son trop grand lustre l'empêchoit de faire le compte des Pierres précieuses & des Diamans qui chaussent pontificalement cette tête privilegiée.

Comme nous nous promenions un jour sur la Place d'Espagne, je le priai, cet Abbé, de me permettre d'entrer dans les motifs qui l'avoient exposé à se faire mettre en prison. Tout bonnement, il me répondit que j'étois trop jeune pour bien goûter ses Raisons. Je lui repliquai que je croyois en être instruit, & que l'on m'avoit assuré qu'il étoit hérétique. Eh! bon Dieu, me dit-il, celui-là est

bien

bien moins que moi Chrétien, qui n'en a ni les marques ni les œuvres. Aussi s'appelle-t-il la *Sanctita*. L'Abbé de Bellissomi me donna son adresse *in contrada è lachesa del jardino*, à Milan, où il demeure ordinairement. Que ces avantures sont modestes pour avoir demeuré plus de deux Mois dans la Ville la moins avare à en fournir de toute espèce? Il ne me reste qu'à souhaiter d'y avoir eu celle de baiser la Mule du Saint Père, &c. Mais à quoi bon voyager, pour n'en pas dire davantage?

Je serai encore plus court sur l'article de Venise, dont on trouve par-tout la description, & dans ses plaisirs & dans son Gouvernement Politique. Je ne cherche point les noms des Villes pour y faire naître un heureux incident. En revenant de Venise à Milan, nous fumes chez le Marquis Litta qui en étoit Gouverneur, il fit au Prince une fête magnifique. Chez ce Seigneur il s'y trouva la Comtesse Lucini, jeune Femme extrêmement aimable, sans être belle. Dès cette prémière rencontre, nos yeux s'en étoient dit assez pour nous apprendre que nous ne nous déplaisions pas à y deviner ce que nous n'ôsions nous dire.

C'étoit avancer beaucoup en peu de tems; mais j'étois si jeune, que je n'aimois que par instinct. Son Mari est un fort galant Homme. Il peut compter parmi l'ancienneté de sa Noblesse, les Ba-

rons de Litz, les Comtes de Schwartzo, & quelques autres Juifs de cette espèce que force argent a rendus nobles, parce qu'en Italie on ne hait pas l'Illustration qui vient de l'Eglise.

On tient Lucini pour une des meilleures Familles du Païs. Mr. de Lucini, me dit-on un jour, a tout ce qu'il faut pour rendre sa naissance respectable. Son Père étoit Marchand de Poisson. En doit-on savoir davantage, pour lui accorder l'honneur de descendre de la Maison de St. Pierre? C'est à peu près là le Discours que me tint la Comtesse son Epouse sur la Place du Dôme, où les Dames ont coutume de se promener sans bouger de leur Carosse. On alloit s'attendre à quelque intrigue galante: elle finit ici. La Comtesse ne m'eut pas plutôt, de cette façon, parlé de son Mari, que je ne lui trouvai plus de charmes. Que les Femmes s'y prennent mal pour inspirer de l'Amour en décriant leur Mari & pestant contre le Mariage! Rien ne vaut tant pour se faire aimer, que d'aimer véritablement ce qui mérite de l'être. Si l'amour est autant sujet à l'inconstance que nos autres affections, la Raison éxige de colorer la fidélité qu'on lui a jurée, d'une constante fidélité. Et puis, sauve qui peut la dissimulation.

A propos de dissimulation, je veux bien dissimuler le Voyage du Prince à M***. J'intéresserois dans une Galante-

rie

rie qui fit bien du bruit dans cet Etat, des noms trop respectables. Je reviens sur mes pas à Turin, où nous avions passé *incognito*. A la Cour, le Prince fut reçu avec toutes les marques d'Honneur & de Distinction. Il n'est point de Démonstrations de la plus parfaite estime, que le Roi ne donnât au Prince. C'est trop peu dire que la Cour & la Ville tiènnent un des prémiers rangs parmi celles qui figurent le mieux en Europe.

Notre Voyage d'Italie finit au Mois de Mars 1729. A peine étois-je arrivé à Blankenbourg, que S. A. S. le Duc Louis Rodolphe me fit prémier Lieutenant de la Compagnie Colonelle, avec une pension de mille Ecus. Il ajouta à la magnificence de ces Dons, ces paroles: „ Mon „ Fils, il ne me traitoit jamais autrement, „ soyez Homme de Cabinet & d'Epée. „ Quoiqu'en dise Tacite, que Gens de „ Guerre ont moins besoin de leur tête „ que de leurs bras, je vous conseille de „ plus compter sur l'une que sur l'autre. „ Un Officier peut faire sans chagrin „ la perte d'un bras à la Guerre, pour„ vu qu'il rapporte à sa Patrie une tête „ qui serve à en conduire d'autres pour „ se vanger.

Je pris congé de S. A. qui ne manqua pas d'étendre ses bienfaits sur mon Gouverneur. Elle lui fit présent d'une Bourse de cent Louis. Lorsque mon Gouverneur les eut reçus, il me parut

triste fort longtems. Je le priai de ne me pas cacher ce qui lui faisoit de la peine. L'estime & l'amitié que j'avois pour lui me faisoient appréhender d'être le sujet de sa tristesse. Après l'avoir bien sollicité : „ Vous n'en êtes pas la cause, me dit-il, mais je vous avoue, que „ je me sai mauvais gré de m'être trouvé „ dans le cas de ne pouvoir refuser le pré„ sent que m'a fait son Altesse Monsei„ gneur le Duc. Il semble que c'est me „ convaincre de ne m'attacher aux soins „ de votre Personne & de votre Educa„ tion que par intérêt. Je sens tout le „ contraire, & je ne suis triste que pour „ n'avoir ôsé le prouver. Que les é„ gards pour le Monde sont embaras„ sans ! Il ne convenoit point à ma main „ de refuser ce qui me venoit de celle „ d'un Prince; & mon Cœur hait toute „ autre recompense pour mes soins à „ votre Education, que vos heureux „ progrès dans la vertu.

Je sautai au cou de mon Gouverneur, à la fin de ce petit discours, sans pouvoir lui dire une parole. Mon silence lui exprima mieux mes sentimens que les termes les plus forts l'auroient pu faire. Il me conduisit à Helmstadt, le lendemain d'une avanture qu'il ne m'est pas permis de désaprouver, puisque mon Père en est l'auteur. L'exemple d'Aléxandre le Grand qui proposoit des prix à celui qui boiroit le plus, ou l'exemple des Spartes

qui

qui faisoient ennivrer leurs esclaves pour dégouter leurs Enfans de l'excès du vin, avoit fait apparemment impression sur l'Esprit de mon Père. Quoiqu'il en soit, voila de quelle manière il s'y prit avec moi, avant de me laisser partir pour l'Université d'Helmstadt.

Il me mena diner à l'Auberge, où parmi un assez grand nombre d'Officiers, se trouvèrent Mr. de Blucher, Mr. le Baron de Weberling, le Chevalier de Holstein, le Baron de Gabelkau, &c. On servit de différentes sortes de vin: C'étoit à qui m'encourageroit à bien boire. L'Allemand assurément n'a pas le défaut d'être lent à vuider une Bouteille. Mon Père, je crois, n'auroit pas eu besoin de s'entendre avec la Compagnie, pour bien me griser. Il avoit donné le mot à un jeune Officier de me chercher querelle après le repas, où ma trop jeune Tête avoit trop pris de vieux vin. Ce jeune Officier m'agaça, au gré de mon Père & de la Compagnie. Je le priai, cet Officier, de cesser ses railleries, avec assez peu de mauvaise grace, pour un état qui n'en a pas de bonnes. Prêt à partir le lendemain, mon Père m'avoua qu'il avoit voulu essayer mon tempérament dans le Vin, en me disant que rien n'étoit meilleur que l'expérience pour forcer l'Esprit à suivre la sagesse des préceptes. L'action de mon Père fut-elle bien réfléchie? Il faudroit à ce compte faire

paſſer un jeune Homme par tous les excès. Vous devez, continua mon Père, vous ſervir de Loi à vous-même: Peu de bonnes maximes gravées dans le Cœur, vaut mieux qu'un grand nombre d'imprimées dans la mémoire. Le vin, vous l'avez éprouvé, eſt un poiſon pour la jeuneſſe, lorſqu'il n'eſt pas bien trempé d'eau. Retenez ces quatre Vers; je ne rougis point de louer les François, qui nous blâment avec raiſon de nos excès dans le vin.

Qu'aiſément un Seigneur figure en Allemagne!
L'exemple l'affranchit de tous les autres ſoins;
C'eſt aſſez de ſavoir jouer à-qui-perd-gagne,
A qui boira le plus, à qui vivra le moins.

Après que mon Père eut fini les exhortations à me rendre utile à ma patrie, & à répondre avec dignité aux graces dont m'honoroit l'Auguſte Maiſon de Brunswic, nous partimes pour Helmſtad. Je ne fus pas plutôt à Koenigslutter que je me trouvai fort embaraſſé. Je rencontrai une cinquantaine d'Etudians à l'Allemande, c'eſt-à-dire de fort bons Diſciples de Bacchus: La plupart étoient pris de vin. Ils avoient apris de l'Aubergiſte qu'on me conduiſoit à l'Univerſité pour y étudier. Il n'en falloit pas davantage, pour m'offrir la coupe de fraternité.

Quoique la Frairie, ou le Frairage ſoit fort en vogue en Allemagne, j'avois je ne

ne ſai quel mépris pour cette familiarité outrée. On ne ſe connoît que pour s'être vu une fois à Table, promptement on devient Frère de vin.

C'étoit cette magnifique Alliance que me propoſèrent ces Etudians. Le refus que je leur fis d'abord, valoit bien la grace de leur accorder leur demande. Il n'eſt point de termes officieux & polis dont je ne me ſervis pour déconcerter leurs façons d'agir. Stalman apparemment l'un des plus étourdis de la Compagnie, pourſuivit bruſquement ce qu'ils avoient tous commencé de concert. Fuſſiez-vous, Prince, me dit-il, vous boirez avec nous. Dans un inſtant, repondit mon Gouverneur, Monſieur le Comte ſe fera un plaiſir de vous tenir compagnie; mais il faut avant de boire, que nous mangions un morceau.

Mon Gouverneur ordonna d'atteler les Chevaux au Caroſſe: ſa prudence alloit par le plus court à prévenir ce qui, malgré les plus ſages précautions, ne manqua pas de nous arriver. La Compagnie bachique voit ſans émotion préparer mon Equipage; mais elle ne peut ſouffrir que je parte ſans donner à leurs violentes careſſes, une parfaite ſoumiſſion. Le même Stalman ſe préſenta de nouveau avec le Bocal à la main, en me diſant, ſi vous ne buvez pas, je vous le jette ſur le corps. Je reçus ſon Bocal, & je lui jettai au viſage. Je fis une faute d'ac-

d'accepter ce Verre; je devois continuer à mépriser une brute insolence, comme me le fit après remarquer mon Gouverneur, qui n'eut pas le tems de prévenir ma main & le coup. Encore une fois, l'Epée hors du foureau, J'ai honte de dire que je la teignis d'un sang si peu digne d'être honoré du nom de vaincu.

Il n'y eut que le Bleſſé qui reſta a Koenigslutter. Toute la Troupe orageuſe monta à cheval; il n'y avoit pas moyen de l'empêcher de me ſuivre. Elle étoit devant & derrière le Caroſſe, comme pour me ſervir d'Eſcorte. En arrivant à Helmſtadt ce fut un orage d'Acclamations & de vive le Comte Rantzow. On ne tardera pas à voir que je n'en ſortis pas de même.

Mes prémiers ſoins furent de faire & de rendre des viſites aux perſonnes les plus diſtinguées de la Ville, je me fis inſcrire en Droit, & je ſuivois les Ecoles aſſez exactement. Quelques Mois s'y paſſèrent fort paiſiblement. L'air étranger du Sultan Gin Achmet, Prince Royal de Madaba me plut. Il y avoit moyen de nous lier enſemble de Société. Ce Prince faiſoit ſes Etudes à la même Univerſité. Son Caractère, à la raillerie près, le faiſoit paſſer par-tout, avec ſa qualité de Prince Etranger, pour galant & poli. Mahometan de Religion, il n'en aime aucune. Si c'eſt perverſion, c'eſt ſon affaire. Et la mienne eſt d'a-

vouer

vouer fort ingénuement qu'il m'a ſauvé la vie, lorſqu'il pouvoit me l'ôter. J'avois contracté avec lui l'habitude de railler ; en ripoſtant avec lui, je fis tomber la raillerie ſur la longueur de ſon ſabre.

Il ne ſoutint pas la gageure auſſi poliment que je l'aurois penſé ; mais il n'en étoit pas au fond moins généreux. A une perſonne de votre taille médiocre, il faudroit, me dit-il, fort ſérieuſement, la longue épée de Charlemagne, pour ſe méſurer avec moi. Je ne fis que lui montrer la mienne, & lui repliquer qu'elle étoit aſſez longue pour lui paſſer à travers du corps. Je le preſſai de ſe mettre en garde. J'y ſerai, me repondit-il aſſez tôt, pour couper votre Epée au niveau de la garde. Il ne la manqua pas au prémier coup. A l'inſtant je lui jurai une amitié éternelle. En tems & lieu tout Paris nous ſervira de garant de notre fidélité réciproque. En attendant, remettons le Prince Achmet en ſa place. Le prémier Octobre 1729, ce Prince devoit faire une Harangue à l'Univerſité, ſur le jour de la Naiſſance de l'Empereur.

Le Comte d'Oettingen avant moi à l'auditoire, occupoit le ſeul fauteuil qu'on y avoit placé. Mon Gouverneur en fit demander un pour moi. L'Univerſité le lui refuſa. Mon Gouverneur ne jugea pas à propos de me faire aſſeoir ſur les chaiſes au rang du Comte d'Oettingen.

Nous

Nous nous mimes dans la foule des Etudians, bien entendu que S. A. S. le Duc Auguſte-Guillaume décideroit du Droit de Préſéance.

Ce Prince eut la bonté d'ordonner de me faire les mêmes honneurs qu'aux Princes de ſa Maiſon. Ah! Qu'il eſt ennuieux à réciter des Cérémoniels qui ne coutent que trop à les voir faire! Allons, donc à quelque choſe qui ſoit plus du goût du Cœur. M'y voila. Madame Mobimene, Femme auſſi belle que ſon Mari étoit laid, eſt ma prémière Héroïne. Il n'eſt pas d'un galant Homme, dit-on, de jamais démaſquer les perſonnes du Beau-ſexe, pour leſquelles on a eu de l'eſtime. Je réponds qu'à l'âge de ſeize ans, je n'ai pu déméler s'il y avoit de l'eſtime: mais ce que je ſai fort bien, c'eſt qu'il y avoit diablement de l'Amour. On va voir ſi j'en dis trop.

Madame la Conſeillère & Mr. le Conſeiller de la Cour étoient fort mal aſſortis. L'un & l'autre furent charmés de m'avoir pour Penſionnaire, & moi de mon côté je ne fus pas inſenſible à la conjonĉture. Retrouverai-je bien les agrémens de l'aimable Madame de Mobimene pour les peindre ſans en rien ôter. Oui, il me ſemble encore la voir dans l'état le plus approchant où la Nature l'a fait naître. Des yeux beaux & bien fendus, l'éclat, la fleur, la vivacité du teint, la fraicheur du coloris, une bouche plus petite que gran-

grande, des dents d'une blancheur admirable, des lèvres un peu grosses, mais plus parfaitement rouges que le Corail, une gorge plus basse qu'à l'Angloise, mais plus ferme & moins artificielle, une main fine & potelée, une taille avantageuse, une attitude charmante, & brune avec cela! Que de traits vifs, délicats & tendres! Aussi bien partagée du côté de l'Esprit, y a-t-il à balancer à oublier toutes les Leçons d'un Gouverneur? Pourroit-on me reprocher d'avoir si bien & si heureusement commencé à faire le mal? Sous les auspices de l'amitié, l'Amour fit fort vite son apprentissage.

La belle de Mobimene alloit au devant de mes petits embarras. Elle levoit si joliment toutes les difficultés, que toute la peine de prendre la peine.... Je ne sai ce que je dis; il me semble y être encore. Qu'un jeune Homme est sot quand il n'a pas appris à conclure militairement l'avanture! Déchirons donc l'étiquette du Cérémoniel.

La belle Conseillère me proposa un piquet l'après-dinée: elle le fit durer autant de tems qu'il en fallut pour ennuier mon Gouverneur. Sitôt qu'il eut dit qu'il s'en alloit voir en Ville un de ses Amis, & qu'il eut le dos tourné: Eh! mon Dieu, dit Madame Mobimene, en se portant la main sur le front: bon Dieu, que sens-je? Souffrez Monsieur le Comte, que je me jette un moment sur

le Sopha. Malgré toutes les avances ingénieuses qu'elle m'avoit faites, je demeurai un moment interdit, mes yeux fixés sur les siens, & tout de bout. Je me mis cependant à genoux tout machinalement, lui pris la main, & la lui baisois incessamment. Que faites-vous, me dit-elle, en me parlant plus des yeux que de sa main qui serroit la mienne; levez-vous donc, Monsieur, levez vous: Seyez-vous plutôt, où je vais me lever toute foible que je me trouve. En ce moment je ne sai quel frissonnement me saisit. En me penchant pour lui baiser le sein, qu'elle avoit plus ouvert qu'à l'ordinaire, je crois que toutes mes veines se vuidèrent pour rapporter à mon cœur tout mon sang à la fois.

Ce fut alors à cet adorable objet à me consoler à son tour. Elle me fit asseoir auprès d'elle sur le Canapé. Elle même me baisa les yeux; ses baisers me rendirent la lumière. Je lui baisai les yeux à mon tour, elle rebaisoit les miens. Cent fois je les lui baisai, & cent fois elle me les baisa. Ce fut elle encore qui me baisa sur la bouche, la prémière. Oh! que je me dédommageai de m'être laissé prévenir de si douces caresses. Oui, plus d'un quart-d'heure ma bouche demeura colée sur sa bouche; mon cœur entroit dans son cœur, mes yeux dans ses yeux? Que dis-je? Elle étoit toute dans mes yeux. Plus de voile, plus d'ombre. Rien ne

cachoit ses apas, & ses apas ne me refusoient rien. Sa main, sa belle main, devient enfin le Ministre le plus ardent à servir mon bonheur. Que j'étois heureux à le chercher ce bonheur, qu'il y a de plaisir à l'ignorer, quand on en approche! Combien de fois l'ai-je manqué, sans savoir que je le manquois! Plus je faisois de fautes, & plus elle me caressoit. O! moment heureux, qui me conduit dans la plus parfaite félicité! La main qui ma sçu guider devient la compagne de l'autre; je les sens toutes les deux ne faire qu'une même force autour de mes Reins, & les presser avec le poids de l'Amour qui m'empêche d'en hâter les douceurs. O! Douceurs, Enchantemens, Charmes, Ravissemens, ô! Transport, ô! mon Ame, ô! mon Cœur, ô! ma Reine, je me meurs, & je veux mourir dans cet admirable Ensemble: Oui, ma Reine, je veux mourir: Il n'est plus de vie pour moi.

Que le Cœur est éloquent quand il apprend à parler à l'Ecôle du Beau-sexe! Je ne dirai point à M. de Mobimene de me répéter ce qu'elle me dit dans cet état, où des témoins auroient été de trop. Elle rougiroit sans doute de m'en avoir tant appris dans une seule Leçon. Mais que cela lui fait d'honneur, & qu'elle mérite bien que j'en conserve la mémoire; je la trahis cependant: Son nom n'est point au jour sous son véritable nom: Il n'y en a que les Lettres dans un aussi

grand désordre que l'on se trouve, quand on s'aime véritablement. Madame Mobimene enfin dans une Scène aussi tendre & touchante m'enseigna pour jamais à dédier, comme les Disciples de Mars, une partie de mon tems à la tendresse. J'y pris autant de goût qu'un Cœur noble en doit prendre. Je me trouvois de jour en jour un autre moi-même. Je devins plus attentif à rendre mille petits soins aux Dames, auxquels je ne savois pas penser avant l'heureux commencement de mon avanture.

Si je devenois plus éxact à payer partout auprès du Beau-sexe, d'une attention officieuse, Madame Mobimene n'y perdoit rien. Elle me louoit de ma prudence & de ma discrétion. Elle étoit charmée de me voir complimenter les autres Dames sur leur beauté & leurs graces, lorsqu'il en vénoit lui tenir compagnie. Cette Dame m'avoit mis tout-à-fait sur les voies de la belle Galanterie. J'étois discrèt & fidèle: J'étois heureux; mais je ne l'étois point à ma discrétion. J'aurois voulu posséder seul l'objet où mon Cœur étoit si étroitement attaché. Oui! J'ai pleuré plusieurs fois d'envie de coucher une nuit avec elle, au moment que je lui demandois d'en faire naître l'occasion. Elle favorisoit mes vœux: Elle s'y prêtoit de Cœur & d'Imagination. Les choses n'avançoient pas plus loin qu'aux momens dérobés.

Tan-

Tantôt elle se propofoit de me venir trouver la nuit dans mon appartement: mais que d'obſtacles de ce côté-là!

Des Domeſtiques couchés dans l'Antichambre, dont les Lits n'étoient cachés que par des paravents, les yeux, les oreilles d'un Gouverneur couché dans mon même appartement, tout cela ne nous offroit rien de facile. D'ailleurs un Mari, un vieux Mari, poſſedé du Diable de jalouſie, achevoit de fermer toutes les portes que l'eſpoir nous faiſoit ouvrir. Il faut abſolument que l'Amour ait des difficultés à ſurmonter, pour faire naitre de nouvelles douceurs.

Plus il ſe formoit d'embarras, & plus je devenois amoureux. Je n'avois jamais couché avec Femme, je m'imaginois pour le moins le double du plaiſir dans ce doux & charmant état, où la Nature ſans fard paroît comme ſe former ſous les yeux. Ma belle Amante étoit touchée de mes Larmes, que l'Amour verſoit lui-même. Elle ne me répondoit que par des Larmes: Elle n'en avoit point répandu, tant qu'elle eſpéroit trouver quelque heureux expédient. O! que ces beaux pleurs aigrirent encore mes deſirs. Oh! cela ne s'appelle point aigrir: Je ne ſai point de nom qui exprime ce que je ſentis, en voyant mon adorable Amante dans des peines qui me faiſoient du plaiſir.

Il ſe paſſa bien du tems, ſans pouvoir

ôser lui renouveller mes plaintes: Elle savoit dans les momens favorables les prévenir d'une manière, & dans des Discours où il n'y avoit de la place que pour la tendresse. Cent fois à table, en prenant mon verre & le portant à ma bouche, après l'avoir saluée, je m'imaginois tenir entre mes levres le plus beau petit bouton qu'il y ait jamais eu sur le sein d'une Fille. Il n'est point de voluptueuses extravagances dont l'imagination ne me peignît l'image. Je lui disois, à mon Amante, tout ce petit déréglement. Je lui faisois la confession de bien d'autres choses: Que de fidèles ouvertures du Cœur! Que la sincérité est aimable, même dans tout ce qui paroit petitesse, quand on est sûr de la possession du Cœur, à qui l'on ne veut faire mistère de rien. O! que la belle Mobimene m'en a dit à son tour. Mais avec quel ménagement me parloit-elle même d'un Epoux que ses parens lui avoient fait prendre contre sa volonté. Elle badinoit agréablement sur son viel âge; & ce tour badin, qui envelopoit tant de défectueux mistères, lui coutoit quantité de soupirs. Que ces soupirs étoient mystérieux, & qu'ils me disoient beaucoup! Non, je ne m'y trompois pas à ces soupirs; ils attestoient ma tendresse: ils la conjuroient de vanger mon Amante qui détestoit son Epoux, que la contrainte lui rendoit le double importun & haïssable. Que je re-

redoublois d'amour pour elle, lorſqu'elle me parloit de ſon Mari en termes, où le reſpect regnoit toujours, malgré l'oppoſition d'humeurs & d'inclination.

Mais, reprendra-t-on aigrement, eſt-ce qu'une Femme peut être cenſée garder le moindre reſpect pour ſon Mari, lorſqu'elle ſe ſouſtrait de ſon pouvoir, pour paſſer ſous l'empire d'un Cœur étranger? Entre les Ames compatiſſantes, & l'infléxible couroux des jaloux, je laiſſe la queſtion à débattre. D'ailleurs j'étois trop jeune pour être bon Caſuiſte. Il faudroit avoir lorgné les Loſanges d'un Confeſſional pendant deux Jubilés de cinquante ans, pour ne pas plaindre une Femme malheureuſe en Amour. Eh! qui n'y ſeroit pas ſenſible? C'eſt de leur Amour que nous tenons la vie. Je m'eſtimois heureux d'avoir de la ſenſibilité. La plus belle paſſion lui donna la naiſſance, & me valut la fauſſe douceur de me laiſſer perſuader que j'étois devenu Père, lorſque je n'étois encore qu'un Enfant.

Mon aimable Amante, au bout de deux Mois à peu près, me refuſa le tribut de faveurs qu'elle payoit volontiers à mon Amour, au prémier moment de commodité que nous trouvions. Je me crus perdu: Je pleurai. C'étoit ma dernière resſource contre ſes réſiſtances. Ses yeux ſe mirent de la partie; Nous pleurames tous les deux. En ſéchant ſes pleurs, je mouillois des miens ſon viſage qui me pa-

paroiſſoit plus beau que jamais. Rien au monde n'étoit plus capable de m'animer, que ſa vivacité qui s'éteignoit, pour ſe changer en une langueur, que ne pourroit pas mieux exprimer l'image d'un mourant qui reprendroit à veue d'œil tous les ſimptomes d'une vie robuſte & ſaine. Je la cenſurai, je lui fis mille preſſantes ſollicitations. Elle ſe laiſſa vaincre à moitié. Mais, non, me dit-elle, en s'arrachant d'entre mes bras; je ne puis, je vous eſtime trop, je ne haſarderai point.... En un mot je ne le puis point aujourd'hui.

A ce Diſcours, je l'avoue je demeurai glacé. Ce froid qui parut tout d'un coup ſur mon viſage, & qui ne venoit pas aſſurément de dépit, déconcerta la réſolution qu'elle avoit priſe, de me faire myſtère d'une choſe qui eſt commune à toutes les Perſonnes du Beau-ſexe dans l'âge de fécondité. Il lui fallut rougir encore plus d'une fois, pour me dire qu'elle avoit le *Courier de Naples* (*).

Je perſiſtai avec la plus tendre opiniâtreté à ſavoir ce que c'étoit que ce Courier, quand il venoit, quand il partoit. Malgré ſa répugnance, elle m'en inſtruiſit à peu

(*) On ſait ſans doute la mépriſe du Courier qui dit au Roi de Pologne, avant de lui rendre ſes dépêches, que la Reine étoit enceinte, lorſqu'elle n'avoit encore eu qu'une fois le ſigne de pouvoir devenir mère.

peu près dans le goût & le systême du flux & reflux de la Mer. Semblable à ce Philosophe qui se jetta dans ce vaste Abime pour ne l'avoir pu comprendre, je me ferois passé mon Epée au travers du Corps, si ma belle Conseillère n'avoit pas consenti à me laisser écrire son nom & le mien de l'encre du Courier de Naples.

Trois jours après cette Scène sanglante, ma belle Amante, m'apprit que le Courier étoit parti. En attendant de ses nouvelles, nous travaillames justement pour n'en point avoir à l'ordinaire. Trois semaines, un mois, six semaines se passent enfin; point de Courier. Je n'en voyois ma charmante Conseillère que de meilleure humeur, elle commença dès lors à m'appeller son cher petit Papa, dans l'heureuse obscurité où il nous étoit permis de ne pas nous contraindre. Qu'on pourroit faire rire, si l'on sçavoit raconter avec esprit tout ce qui se passe dans une jeunesse tant soit peu mondaine! Quoiqu'on en pense, je ne pus m'entendre nommer Papa tant de fois & avec des marques si pleines de joie, sans éclater en ris entrecoupés par des mouvemens qui m'auroient appris, sans maitre à danser, à battre la mesure des Folies amoureuses.

Cet excès de joie qui ne conservoit point la dignité de je ne sai quel sombre si charmant dans le parfait Amour, nous an-

annonçoit une cataſtrophe fort embarraſſante. Le lendemain le Conſeiller dit à ſon Epouſe qu'il lui falloit partir pour Brunswic. Le Conſeiller part en effet. En partant nous le regardions d'un œil qui l'auroit voulu voir bien loin, & qui ne ſouhaitoit rien moins qu'un prompt retour. Nous le perdimes bientôt de vue: mais malheureuſement mon Gouverneur avoit la ſienne ſur moi. Il nous fut impoſſible à mon Amante & à moi de nous exprimer autrement que par les yeux, combien notre cœur prenoit de part à la conjoncture.

Mes Etudes alloient-elles bien pendant un tems ſi tumultueux? Mon Gouverneur n'en étoit pas content; mais je l'étois fort de moi-même, jamais l'amour ne parut plus beau aux yeux d'Amant. Déja à mon aiſe, mon Amante plus belle ſous le linge qu'on ne nous peint un Ange, ne pouvoit défendre aucun endroit qui ne fût touché de ma bouche. Ce n'étoit encore qu'imagination. Que ne me promet-elle pas cette imagination, en prenant partie par partie un tout dont la moindre avoit tous les apas d'une beauté accomplie? Quel plaiſir dans l'égarement de ne ſavoir laquelle prendre la prémière! Quel agréable trouble dans la confuſion d'Images flateuſes que cauſe un trop bel ordre!

Jamais l'Harmonie fut-elle dans une plus juſte diſcorde? Les Cahiers à la main

ne

ne m'occupoient que de ces pensées. Mon Gouverneur me les prit: Je ne m'en apperçus presque pas. Que vous êtes attaché, Monsieur, me dit-il; vous allez nous dire des merveilles? Ce merveilleux aboutit à ne pouvoir lui rendre compte de mon Etude. Je me tirai d'affaire par de très grandes promesses. Il me donna le tems de les effectuer dans les deux heures qu'il alloit passer avec un Docteur de ses amis.

Il ne m'eut pas plutôt quitté que je volai vers l'aimable Mobimene. Je la trouvai rêveuse, l'aiguille à la main, la tête detournée de dessus son metier. Elle ne s'apperçut que j'étois présent, qu'au moment où je lui donnai un petit baiser sur l'épaule: Elle y porte la main sans soupçonner d'inadvertence. Sous les auspices d'une si forte préoccupation, Amant aimé je n'avois rien à craindre. Je me jette à ses genoux. Je les lui baise & cache mes yeux à la lumière qui leur étoit odieuse. Elle me dit cent fois de me lever: Je n'obéïs point: Je ne voulois écouter que mon cœur qui détestoit le jour qui duroit trop longtems.

A ce tendre démêlée la Femme de chambre qui étoit présente ne parut point marquer de surprise. Je présumai qu'on lui avoit fait la langue: Elle nous laissa seuls en laissant son ouvrage. Dans ce cœur à cœur, qui ne fut pas le plus tendre que nous ayons gouté mon Amante & moi,

nous ne nous occupames presque d'autre chose que du moyen de passer ensemble la nuit après laquelle nous avions tant soupiré. La Femme de chambre ne faisoit point d'obstacle. Le pouvoir de l'or séduit bien les Rois, pourquoi seroit-il moins puissant sur l'esprit d'une Fille qui ne sert que pour en gagner? Il n'y avoit plus qu'à tromper la surveillance d'un Gouverneur. Nous résolumes d'en laisser le soin au sommeil. Le tems nous paroissoit long, & sa durée fort incertaine. Il fallut en passer par-là.

Dix heures étoient sonnées que nous n'étions pas encore au lit, mon Gouverneur & moi. A onze heures je le crus assez endormi. Je le croyois, sur la foi seule de l'impatience, qui est ordinairement une fort mauvaise conseillère. Cependant elle ne me trahit point. En culottes, & avec mes Bas seuls aux pieds, je me hâtai sans bruit, d'arriver à l'appartement de la belle Mobimène.

L'Amour avoit lui-même oint de son onction les Fers de toutes les portes. J'étois près du Lit de mon Amante, & l'appartement éclairé de deux Bougies, sans être vu, à Rideaux ouverts. Trop jeune & trop passionné pour ne pas être impatient, dans un si beau spectacle, je me jettai de travers sur le Lit. Un de mes Bras lioit le Cou de mon Amante, pendant que l'autre travailloit avec peine à me mettre dans cette innocente décenee, où

où la chemise même est un voile de trop. Que ces momens étoient muets, & que nos Bouches étoient éloquentes, en ne parlant que par nos Lèvres, qui s'étoient collées les unes sur les autres. Que l'Homme est inconstant dans ses désirs! Oui, que l'Ame est peu assurée dans le fort de ses passions! J'avois tant désiré de n'avoir que les Draps pour témoins de mon Amour, & je ne pense pas à les ouvrir. C'est la belle Mobiméne, qui ne dit mot; C'est moi, qui ne dis mot! Et nous sommes Amans? Ouï, nous sommes Amans, dont le silence exprime tout ce qui ne peut se dire que dans le silence où règnent deux cœurs avec toute la majesté de l'Amour.

Oh, mon Roi! c'est là première parole que j'entendis! O, ma Reine! ce fut toute la réponce; tant nous pensions peu à parler, au milieu des charmes dont notre ame étoit ennivrée. Je me sens tout entier me mesurer avec mon amante; toute entière elle se mesure avec moi. Le sommeil nous respecte; l'Amour lui défend de nous endormir. Les Bougies s'éteignent; il ne veut que son flambeau pour nous éclairer; Eh! que ne voyons-nous pas, à la faveur de sa lumière? Ma main avoit des yeux: elle me conduisoit aux charmes secrets que dévelope l'Amour. La main de mon Amante glissoit, je glissois la mienne. Ma main, comme une main perdue dans l'Herbe où se cueil-

cueille la violette s'étonnoit, de se voir comme sur un Gazon. Qu'elle se plaisoit là ! De par-tout elle y revenoit : mais celle de mon Amante ne trouvoit pas en moi le même avantage. Que je m'en plaignois tendrement ! Mais ma belle Amante savoit même mettre mes défauts à profit. Moins elle avoit occasion d'égarer sa main, plus elle la tenoit attachée où tous mes plaisirs se concentroient. La chaleur divine y remettoit autant d'esprits que le tems en fait perdre. Plus je perdois, plus je trouvois à regagner sur ma perte. Toujours nouveau dans de nouveaux plaisirs, cent fois je désirai que cette nuit fût la dernière nuit de ma vie. Dans ce moment, où l'Amant & l'Amante sont tout Ame dans leurs Corps, est-ce vouloir mourir, que désirer de ne pas cesser de vivre ? Mais quel bruit inattendu vient interrompre la douceur & la durée de nos plaisirs ?

Sans avoir compté les heures, qui nous avoient paru fort courtes, Mr. le Conseiller, à grand coups de Marteau contre la porte, vint nous l'apprendre. Sur la main, sur la bouche, cent baisers qui n'en faisoient pas un comme il faut, à bien compter, commencèrent & finirent nos adieux.

D'un pas fort léger je remontai à mon apartement. Mes Domestiques étoient éveillés, mon Gouverneur pouvoit bien ne pas dormir. Je pris mon parti avec har-

hardiesse. J'ouvre la porte de l'Antichambre fort doucement; celle de mon appartement avec un bruit épouvantable: je revais à la porte de l'Antichambre, tout de suite, & fais le même carillon, en poussant un cri: Qui est là? Je repasse dans mon appartement, en disant que l'on frappoit à coups redoublés à la porte de la rue. Est-ce bien là votre affaire, Monsieur, me répondit mon Gouverneur. Je me suis éveillé en sursaut, lui repliquai-je: je me couchai, & n'en dis pas davantage.

Dans l'appartement de Madame Mobimème j'avois laissé un trop fidèle témoin du desordre de notre nuit. C'étoient mes Culottes & mes Bas. Jusqu'à l'heure de mon lever je ne fus pas assurément sans inquiétude. Une autre réfléxion sur mon petit minois, que je croyois abattu par la veille, & les agréables fatigues, prit la place de toutes celles qui regardoient mon imprudence. Je résolus donc de faire l'incommodé. J'attribuai cette incommodité à la frayeur qui m'avoit surpris au bruit du tintamare que l'on avoit fait.

Mon Gouverneur donna bonnement dans le panneau. Je me tranquilisai: je dormis; vers les onze heures on m'apporta un Bouillon, qui fut bientôt suivi d'un autre: j'aurois bien, à deux heures après midi, mangé le Diable tout crud: par les soins de Madame Mobimène, il me vint deux

deux œufs frais, un biscuit, un fort grand verre d'eau. Je me laissois inviter à faire ce mince repas; & j'avois bonne envie d'en faire un meilleur. Madame Mobimène me fit sa visite avec Mr. le Conseiller, à qui je ne manquai pas de reprocher la frayeur qu'il m'avoit faite. J'en suis fâché, me répondit-il; mais vos Culottes..... Madame Mobimène l'interrompit, sans lui donner le tems d'en dire davantage. Monsieur, (lui dit-elle d'un air impérieux, mais sans autre outrage, que celui de savoir trop bien feindre qu'elle étoit innocente), il est vrai que vous avez trouvé les Culottes de Mr. le Comte près de mon lit. Mais que celà prouve-t-il contre moi, contre Mr. le Comte? Y a-t-il la moindre apparence qu'un jeune Seigneur de l'âge de Monsieur, aille de but en blanc faire de pareilles échapades? Quelles pensées avez-vous de moi? Vous ai-je jamais donné occasion de soupçonner ma vertu? Permettez-moi de vous dire que vous devez à mon honneur une réparation solemnelle. Si vous ne vous sentez pas la force d'ame d'effacer jusqu'au moindre soupçon sur la foi que vous devez avoir en mon innocence, en ma fidélité, je vais tout à l'heure vous forcer d'en venir à une conviction peu glorieuse pour vous. Au même instant elle fit appeller sa Femme de Chambre. Mariane (c'est son nom), Mr. le Comte, lui dit-elle, ne

vous

vous a-t-il pas fait remettre ses Culottes par son Valet de Chambre? Mariane lui répondit affirmativement qu'oui.

Vous êtes une bête, une imprudente, lui répliqua Madame Mobimène. Convient-il que vous jettiez indifféremment de pareilles meubles dans l'appartement de votre Maitresse. Eh bien! Monsieur, en se tournant vers son mari, me vangerez-vous de la confusion où votre indiscrétion m'a jettée? Je veux que vous donniez à cette Fille son congé sans délai. Quant au Valet de Chambre de Mr. le Comte, je ne crois pas qu'il y ait rien à lui imputer. D'ailleurs ce n'est pas mon affaire. Le bon Monsieur le Conseiller demanda pardon à sa chère moitié, qui n'étoit guère qu'un tiers pour lui. Ce n'est là que le prologue de la pièce.

Sitôt que le couple mal assorti eut vuidé la place, mon Gouverneur me tomba sur les bras. Sans m'étonner, je ne fis à toutes ses questions mercuriales, que lui répéter ce qu'il avoit entendu de la bouche de Madame Mobimène. Il appella mon Valet de Chambre, qui, comme un Héros, soutint héroïquement le mensonge.

L'effronterie de ce Garçon me plut alors, parce qu'il flattoit ma passion. Qu'il faut peu de chose pour causer la fortune d'un Homme, quand il est habile à se servir de l'occasion pour plaire à propos à qui aime à être flatté! J'avoue, que,

si

si j'avois été Fils de Roi, j'aurois élevé ce Garçon jusqu'à la dignité de lui faire épouser la plus belle Fille illégitime de mon Père, supposé qu'il en eût de bonnes à marier.

Si mon Gouverneur eût été plus éclairé sur ma conduite, sans doute que ce pauvre Diable auroit menti à meilleur marché: la porte auroit été sa recompense après quelques mois de prison; au-lieu que je lui payai ce mensonge dix pistoles, argent comptant; & cela au prémier moment que je me pus rèncontrer seul avec lui. Sa cause n'étoit pas si juste que celle d'un Avocat qui est bien payé d'avance: mais il l'avoit si bien plaidée, que je crus faire une belle action en recompensant un hardi menteur qui sauvoit, avec ce que j'aimois, l'honneur & le repos d'une Famille considerable.

Cette espèce de charivari me fit éclairer de plus près par mon Gouverneur. Il ne me quittoit presque plus d'un moment. Madame de Mobimene avoit beau nous proposer le jeu l'après-dinée, fort souvent les raisons polies dont il accompagnoit ses refus, nous retranchoient beaucoup de notre satisfaction. Comme il n'étoit pas pédant, ce Gouverneur, il avoit de la peine à ne pas ceder aux bonnes graces avec lesquelles la belle Conseillère le prioit de jouer à l'ombre pour nous amuser tous les trois. Il se défendoit de jouer, pour me piquer d'é-

xem-

xemple; mais en même tems il me conseilloit de faire la partie de la Conseillère au jeu de piquet.

J'entrevoyois bien la condescendance de mon Gouverneur, & la leçon qu'il me donnoit de ne pas jouer, en ne jouant pas lui-même. Mais j'aimois mieux obéïr à l'amour, qu'à l'amitié. Je brulois du désir de savoir tout ce qui s'étoit passé entre l'Epoux & l'Epouse. Je n'en avois rien apris qu'à la faveur fatale de mes Culottes. Le moment d'être mieux éclairci, arriva. Le Docteur Sipman intime ami de mon Gouverneur lui vint rendre visite. Ils partirent ensemble pour la Ville: Dans une demi-heure, nous dit-il en me quittant, je serai de retour. . . . . Profitons, m'écriai-je à Madame Mobimène, profitons du peu de tems que nous laisse mon Gouverneur: Dites moi, je vous prie, Madame, comment le Conseiller vous a abordé après avoir vu ces redoutables Culottes par terre: Racontez-le moi bien vite.

Je n'ai point eu moins d'envie de vous l'apprendre, répondit-elle, que vous aviez de désir de le savoir. C'est un tour de jaloux qu'il nous a joué. Il faut commencer par-là. Il m'a dit qu'il avoit supposé ce voyage, me soupçonnant dans quelque pratique avec votre Gouverneur; desorte qu'en approchant de mon Lit il m'a salué par un parbleu répété cent fois, & mêlé avec le Tonnerre & les E-

clairs. Je n'étois nullement émue ; & je ne l'ai été qu'au moment qu'il m'a jetté vos Culottes sur le visage, en me disant qu'il me falloit des Comtes pour Galans. Mon émotion s'est changée sur le champ en présence d'esprit. J'ai appellé Mariane, & du ton le plus aigre que j'ai pu affecter, je l'ai traitée à peu près dans les mêmes termes dont je me suis servi devant elle dans votre appartement.

Il se calma tant soit peu, & se coucha pour ne pas dormir. La Scène qui se passa chez vous, à bien émoussé ses soupçons ; mais il n'en est pas entièrement revenu. Hélas ! il me fait peine de le tromper. Mais au reste pourquoi m'a-t-il associé à ses malheurs, moi qui lui ai dit cent fois avant de me marier avec lui, que je ne l'aimois point. Que je suis fâchée de manquer de bonne foi avec lui! Que le respect qui est dû au mariage ne me permet-il de lui dire au plus fort de ses caresses, mon Mari, je vous deteste? Mais, non, le respect veut que je sois martire de la volonté de mes parens, & du dégoût que cause un Epoux qu'on ne peut s'empêcher de haïr. Hélas ! vous m'aviez fait mère continua-t-elle. C'est de vous seul que j'ai désiré cet honneur : que j'en crains les suites ! Tous mes sens ont été renversés, quelque effort que j'aie fait pour demeurer dans cette assurance, que donnent seules

l'in-

l'innocence & la vertu. J'ai goûté la félicité du crime : mais pour être heureux, ce crime, il ne cesse pas pour cela d'avoir toutes les couleurs du crime, aux yeux de la Foi que j'ai jurée. Mon cher Comte, je suis punie : je sens que je dois bientôt mourir, avec le fruit de nos Amours qui va me donner la mort.

Elle tomba foible, ces paroles achevées, & je n'eus pas la force de la faire revenir de sa foiblesse. Sa Femme de chambre vint au secours ; & dans le même tems arriva mon Gouverneur, qui sçut deviner aisément à mes yeux la situation de mon cœur. Plus d'un quart d'heure de suite ses regards ne faisoient qu'aller & revenir de la malade à moi, & de moi à la malade.

Elle avoit besoin de se mettre au Lit. Nous la laissames, mon Gouverneur & moi, entre les mains de sa Femme de chambre. Nous montames à notre appartement, où je prévins par un torrent de larmes les remontrances amères que n'auroit pas manqué de me faire mon Gouverneur. Plus il me demandoit le sujet pour lequel je versois tant de pleurs, plus le cœur m'en faisoit répandre.

Je conçus contre lui, en cet instant, une haine inexprimable. Il me sembloit que tout le monde devoit prendre part à la douleur que souffroit l'objet que

j'aimois. Je le crus un barbare, un homme sans sentimens : toutes les vertus que je lui avois reconnues s'évanouirent en ce moment, & firent place à l'indignation la plus outrée. Je sentois bien que je me trahissois : mais quand on aime aussi parfaitement que j'aimois, la crainte qui tient lieu à la jeunesse de la Politique, dans un âge plus avancé, est un trop foible rempart contre l'Amour prémier né.

Mon Gouverneur lassé de me parler, sans recevoir de réponse, vit bien qu'il me falloit laisser prendre de la tristesse à cœur-joie. Je m'y livrai de si bonne grace, que mon Gouverneur revint à la charge : Toutes ses exhortations à me rendre à moi-même, me faisoient redoubler de tendresse & de compassion pour mon Amante. Je suis seul, disoit mon cœur, qui pleure la plus aimable de toutes les Femmes dans ses disgraces, que ne puis-je les pleurer jusqu'à mourir, pour n'avoir pas le déplaisir de lui survivre, si la mort doit me la ravir.

Toute la Maison fut en émeute. Le Conseiller apprit l'état où me mettoit celui de sa Femme. Il vint à mon appartement plutôt par curiosité de jalousie qu'autrement. Il ne manqua pas de m'en donner un échantillon pour me consoler. Monsieur le Comte, me dit-il, vos pleurs ne valent plus rien, ma Femme n'est plus malade. N'insultez pas, lui repliquai je,

ni à mes pleurs ni à la maladie de vôtre Epouse. Je n'ai pas honte d'avoir pleuré sur son infortune. Je la cause innocemment, & j'y dois prendre autant de part que si elle me regardoit moi-même. Une méprise à qui j'ai donné occasion; & dont les suites peuvent causer la mort de votre Epouse, ne peut trop couter à une ame généreuse: Pleurez vous-même, Monsieur, mais pleurez, pour vous repentir d'avoir injustement soupçonné la fidélité d'une Femme aussi vertueuse que la vôtre. Mon Conseiller me tira une révérence à la Conseillère; & puis il s'en fut.

Je me trouvai tout soulagé en faisant mes efforts à servir utilement la personne que j'aimois. Au bout de quelques jours il ne parut point de suite à craindre de la fausse couche qu'elle avoit faite. Que la jalousie est un poison amer! Ce fruit ne pouvoit-il pas être aussi bien du Conseiller que de moi. Tout partagé que puisse être un Homme en de pareils soupçons, il me semble qu'il devoit présumer en sa faveur.

Cependant le Conseiller ne témoigna aucune sensibilité à cet accident, parce qu'il soupçonnoit sa Femme de ne lui être pas fidèle: Il aimoit mieux prendre sur son compte de passer pour impuissant, que de renoncer au chagrin que donne le plaisir de la jalousie. Tant que mon Gouverneur a été auprès du moi, il n'a

cessé de solliciter mon Secret par tous les endroits qu'il croyoit pouvoir pénétrer. Je ne dis pas absolument que je lui ai donné le change; mais il n'avoit pas des preuves assez fortes, pour fixer ses doutes en certitude. Ses soins donnoient un grand prix à notre Amour. Il n'y a rien tel que d'être gêné, pour augmenter sa passion, & la faire durer plus longtems. La belle Conseillère a éprouvé ce que vaut cette vérité. Avec elle un moment dérobé nous dédommageoit, avec usure, de tout ce que nous coutoit la contrainte.

J'étois trop heureux alors, pour m'imaginer si promptement aller jusqu'aux portes du trépas. Qui auroit pû prévenir l'accident? Entre tous les exercices du Corps, j'aimois particulièrement à monter à cheval. J'étois un des plus assidus au manège. Le Baron d'Assebourg, de Meisdorf & moi, nous nous faisions un devoir de n'y jamais manquer. Gillot (c'est le nom de l'Ecuyer) avoit acheté un très beau Barbe, il y avoit quelque mois. Depuis le bout de l'oreille, jusqu'au bout du pié, il ne peut pas y avoir au monde de Cheval mieux taillé. Il trotoit fièrement, & sentoit ses belles actions. Mais il s'en falloit bien qu'il fût parfaitement bien dans l'obéissance.

Mr. Gillot me demanda, si je voulois le monter, pour essayer à l'asseoir sur les

Courbettes. Je commençois à bien monter, & j'étois hardi, j'acceptai l'espèce de noble défi que me faisoit Gillot. Il n'aimoit point le caveçon & haïssoit le mord. Je ne le trottai d'abord que ce qu'il falloit de trop pour ne le pas avilir: Je le mis au galop: mais il galopoit si près du Tapis, que tous les Académistes s'écrièrent, Monsieur le Comte, vous ne tenez pas votre cheval dans l'art & les préceptes. Je fus si piqué, qu'au bout de la volte, j'arretai mon Cheval. Je le maniai à Courbettes à droit, à gauche, en avant. Je lui donnois admirablement bien toutes les aides. Enfin je le travaillois de méthode. Tous les Académistes m'applaudirent: mais je travaillai si fort, en le mettant trop sur les hanches, qu'il se renversa sur moi. On me croioit mort, qu'on me vit presque aussitôt remonté à Cheval, & comme furieux je le poussai encore un peu de tems au galop de vigueur. Je ne m'appercevois pas que le Sang me bouillonnoit par le nez & dans la bouche. Je ne me sentis ni douleur ni débilité qu'en approchant de mon Quartier. Arrivé au Logis, je me mis au lit, & je gardai la Chambre plus de six semaines. Le Prince regnant m'envoya Mr. de Keck son prémier Médecin, deux jours après l'accident, dont il me tira, en me préservant des suites dangéreuses qu'on en appréhendoit.

En 1730, le Prince Louïs-Rodolphe

ayant succédé au Prince son Frère Auguste-Guillaume aux Etats de Brunswic & de Lunebourg, il me fit l'honneur de me nommer Capitaine en second dans mon même Régiment.

Le même jour que j'avois reçu mon Brevet, je soupai chez le Baron de Hackman. En sortant de chez le Baron, je fis le cérémonieux, comme c'est la très galante coutume du païs. Je ne voulus point faire prendre à mon Domestique de Fallot, quelque envie qu'en eût mon Gouverneur; & mal m'en prit. Un Etudiant, je le soupçonnai de cette drogue qui vaut moins que rien, me jetta dans le Canal qui charie toutes les Immondices de la Ville. J'avois assez l'air d'un Loup-garou. Je ne rapporte cette polissonnerie, que pour combiner les malignes influences de mon Etoile. Le même jour que la main d'un Auguste Prince m'éleve, il ne tient pas à une main inconnue que je ne périsse dans la fange & l'ordure. Ma destinée ne rougit pas de me faire faire ces réfléxions, parce que je ne lui reproche pas encore sa cruauté. Au contraire de jour en jour je recevois du Prince de nouvelles graces. Au Mois d'Août 1730, je fus installé Assesseur en la Faculté de Droit de l'Université d'Helmstadt. A cette place j'étois à même de l'avantage d'apprendre la Théorie & la Pratique des Loix. Mais j'étois bien plus amoureux de la belle Mobimène que de

mes

mes Cahiers; elle s'étoit montrée si touchée dans l'accident de ma chute, que mon Amour prenoit de nouvelles forces dans la foiblesse, & la langueur où j'étois pendant ma Maladie. J'aimois à la voir durer, cette Maladie. Elle me procuroit bien des doux momens que je n'aurois pû me promettre sans sa maligne faveur.

Mon Gouverneur, après m'avoir vû sans péril, reprit le cours de ses exercices. Aux heures réglées il suivoit les Ecôles de Droit. L'Amour de la belle Mobimène profitoit, & me faisoit profiter des momens favorables, où notre Argus importun étoit absent. Je l'ai déjà dit; mais peut-on trop dire de fois ce qui est vrai? Que je trouvois de force dans ma foiblesse! Huit jours ne s'étoient pas passés, depuis mon accident, que je donnai à mon aimable Amante toutes les marques d'un homme vigoureux. Mais que j'eus de peine à la faire consentir à ne les pas refuser! Que de tendres reproches ne me fit-elle pas? Ses larmes même me conjurent de plus de ménagement & de discrétion. A ses pleurs, qui n'avoient d'autre pouvoir que de m'animer davantage, succédoient des menaces si tendres, que je voyois bien qu'elle ne cesseroit de me venir voir, quoiqu'elle me menaçât de ne me plus rendre de visites. La tête penchée près de la mienne sur mon Lit, il n'y avoit que ses yeux qui ne fussent point immobiles. O! qu'ils

me parurent beaux ces yeux ; qu'il y éclatoit de feu dans une langueur touchante. Le reste de ses charmes ne m'étoit plus ignoré : mais ses yeux dans cet état me firent renaitre je ne sai quelle plus forte idée de ses apas cachés, que tout ce que j'en avois vu.

Je ne m'y trompai pas, sa résistance faisoit l'acquisition de nouveaux charmes, à mesure qu'elle résistoit. Enfin elle se laissa vaincre : mais elle me vainquit à son tour, & plus promptement que je ne le pensois. Je me croyois plus fort en ce moment que cette heureuse nuit, où l'Amour sans nous endormir, nous avoit servi de Lit de repos.

Après ma prémière ardeur, je voulus donner à mon Amante les signes d'une plus belle ardeur encore. Je tombai en défaillance : on me crut mort : Le Sang à gros bouillons se fait un passage & par le nez & par la bouche. Je ne pourrois redire quelles furent à ce spectacle la douleur & l'étonnement de mon Amante, si elle ne m'en avoit fait le récit elle-même, dans une autre Scène qui ne contribua pas peu à me faire revenir de la mort à la vie.

Le lendemain, la belle Mohimene me rendit visite, de compagnie avec le Conseiller. Mon Gouverneur y étoit présent. La conversation ne dura que le tems qu'il en falloit pour me dire que je ne devois pas parler. La bienséance

les

lui fit asseoir tous les deux près de mon Lit. Le Conseiller me tâta le pous, son Epouse les imita ; mais elle le fit avec un œil si tendre, que je perdis la présence d'esprit pour être trop sensible. Je lui baisai la main trois ou quatre fois de suite. A ce spectacle innocent, le Conseiller s'écria ; quel malade ! Il baise ma Femme ! La violence avec laquelle je voulus de nouveau vanger mon Amante de la jalousie de son Mari, en lui parlant avec fermeté, m'excita un épouvantable crachement de Sang. J'en rendis de Caillé une quantité ; & ce fut mon bonheur.

Le Médecin de Keck arriva sur ces entrefaites : il bénit le Ciel de cet heureux accident. Que la providence est impénétrable ! Pour moi, si je m'étois cassé une jambe, je trouverois bien vite la ressource de me consoler de ce mal, en m'imaginant qu'il n'est point de malheur qui n'en prévienne de plus grands.

Après ce dernier vomissement de Sang, ma santé alloit de mieux en mieux. A mesure que mon Corps reprenoit des forces, mon Amour cherchoit plus avidement les occasions de prouver à mon Amante qu'il n'avoit rien perdu de son ardeur & de sa constance. Le poux tâté avoit un peu rembrouillé nos affaires. Le Conseiller n'étoit plus si assidu à son Cabinet : il prenoit à bien des heures du jour, la mauvaise grace de faire l'A-

mant

mant auprès de sa Femme. Il lui avoit défendu de mettre jamais le pied dans mon appartement, que de compagnie avec lui. Que de contraintes inutiles! Madame de Mobimène le prit sur un ton si joliment railleur avec le pauvre M. le Conseiller, qu'il la laissa une bonne fois pour toutes la Maitresse de me venir voir quand bon lui sembleroit. Il ne s'étoit pas attendu qu'on lui feroit pièce en si bonne Compagnie.

Le Médecin du Prince & le Baron d'Assebourg m'étoient venus voir. Le Médecin me toucha le poux. Le Conseiller avoit un souvenir si présent des Caresses que j'avois faites à sa Femme au tâté du poux, qu'il ne put s'empêcher de jouer le plus sot personnage du monde. Ce n'est pas à vous à faire cet office, dit-il, en addressant la parole au Médecin, il le faut laisser à ma Femme. Elle vaut à Mr. le Comte, les remèdes les plus efficaces! J'en suis charmée, reprit mon aimable Amante; il faut que vous aiez bien peu de sentimens pour n'y pas prendre d'autre part que pour en badiner. Mr. le Comte prend, j'en suis persuadée, autant de plaisir à vous voir que moi; mais, en vérité, il a eu tort de ne pas vous baiser la main comme il a eu la politesse de me le faire, lorsque vous & moi nous lui avons pris le poux. Qu'en dites-vous, Messieurs, continua-t-elle (se tournant vers la

Com-

Compagnie), mon Mari n'a-t-il pas raison de me faire un crime de la politesse de Mr. le Comte? Il n'y a pas moyen de me laver de cette tache. Un jeune Seigneur, à qui on n'inspire que des sentimens polis, dès ses plus tendres Années, doit en oublier les leçons, pour ne pas vous déplaire. Mais vous badinez, Mr. le Conseiller, dit-elle, en continuant toujours sur le même ton. Ce que vous en dites, n'est que pour récréer un jeune Malade, à qui l'enjoument peut être d'une fort grande utilité. Très persuadée que c'est votre unique dessein, je me réjouïs avec vous. Ce n'est pas autre chose qui me met de la bonne humeur d'embrasser Mr. le Comte. Dans le même instant elle me baisa sur les joues avec une modestie que mes yeux seuls prirent pour marque de son Amour. Que ne peut pas l'exemple? Le Conseiller en fit autant, le Baron d'Assebourg, le Médecin; je crus que jusqu'au Curé du Fauxbourg, toute la Ville m'alloit embrasser.

Le Conseiller, jusques là, n'avoit pas dit un seul mot. Il fit partie de rire avec les autres & de jaser. Il avoua, comme si c'eût été de sincérité, qu'il n'avoit joué le rôle du Mari jaloux que pour me divertir; que si on avoit mal interprété ses sentimens, ce n'étoit pas sa faute. Soit raison, soit tout autre chose, il n'est pas moins vrai que le Conseiller, depuis ce tems,

tems, laissa à son Epouse toute la liberté de se conduire à sa fantaisie.

La belle Mobimène n'en fut que plus circonspecte, & plus attentive à me donner des leçons de circonspection. Avec tout ce beau plan de prudence, par-tout où nous nous rencontrions, la trahison se portoit dans nos yeux. Tout ce que l'Amour a honte de montrer en plein jour, se peignoit à la face même du Conseiller, dans le moins expressif de nos tendres regards. Oui! comme un Jésuite, ou comme Platon, nous jouissions de toutes les délices de l'Amour, par la force d'une jouissance toute spirituelle; mais avec cette différence que nos yeux étoient toujours nos Guides, & que nous n'avons jamais pensé à tourner l'Amour à l'envers.

Qu'on blâme tant qu'on voudra la jeunesse, pour s'être trop tôt livrée aux plaisirs des Femmes, j'y consens, si l'on veut la garantir du bien plus pernicieux défaut qui se contracte aux Collèges fameux pour les Humanités & les Inhumanités. D'où vient que l'Education Domestique est toujours préférable à celle des Collèges. Si l'on y perd l'avantage de l'émulation pour les Etudes, on y gagne en recompense à être plus droit dans l'innocence des Mœurs. Toute réfléxion faite, j'aime à dire que je ne puis me savoir mauvais gré d'avoir apris à être homme de jeune âge dans l'Ecole

du

du Beau-Sexe. Si c'eſt avec lui dans un âge plus avancé, qu'on rafine la délicateſſe des ſentimens, combien à plus forte raiſon doit-on chercher avidement à former ſon cœur dans ſa compagnie, dès ſa plus tendre enfance. Je ne réfléchis peut-être pas aſſez ſenſément: Je ſouſcris à la défiance qu'on veut inſpirer d'un trop tendre penchant, ſi l'on veut condeſcendre à ne pas trop retrancher des droits d'une belle paſſion. J'aimois jeune, voila mon péché, mais ce péché, ſi c'en eſt un, m'a ſervi au moins à me faire faire une belle action. A ſeize ans, ſans les nobles ſentimens que m'avoit inſpirés l'Amour à ſon Ecole, aurois-je ſçu vanger l'innocence, comme je l'ai fait, dans la perſonne d'une Fille qui m'étoit inconnue.

Le prémier jour que je ſoupai en Ville depuis mon rétabliſſement, j'entendis crier au ſecours, comme je revenois à mon quartier avec mon Gouverneur. Il ne voulut point me permettre de courir au bruit. J'étois touché; j'étois ſenſiblement émû. Je ne lui obéis point: Je cours: je vole où j'entens la voix qui crie: j'y arrive. Que vois-je? Une jeune Fille, tout au plus de quinze à ſeize ans, ſous l'oppreſſion brutale d'un raviſſeur. Le cul-de-ſac où s'alloit commettre la plus horrible de toutes les actions, vangea par un bout la belle opprimée, lorſque j'arrivois par l'autre bout pour ſervir ſa vengean-

geance. Ayant dévancé mon Gouverneur, qui arriva peu de tems après moi, il me trouva cette jeune Demoiselle entre les bras. Déja je lui avois donné plus de cent baisers sur la bouche, mais avec des termes qui n'exprimoient que la joie que cause la plus pure générosité. S'il y entroit quelque chose de tendre, j'en appelle à la compassion? Peut-on avoir de la pitié, sans ouvrir son ame à ce tendre généreux, qui se charge de toutes les peines que souffre l'infortune.

Cependant mon Gouverneur me blâme, & se sert de toutes les moins outrageantes expressions qu'inspire la colère la plus aigre. J'en coupai bien vite le fil. Il vous sied bien, Monsieur, lui repliquai-je, de blâmer la plus belle action qu'un honnête homme puisse faire en sa vie: Voila ce que coute le crime, & ce que m'a valu la recompense de vanger l'innocente victime dont je séche les pleurs, en versant les miens sur son infortune. Voyez, Monsieur, ce misérable que je viens de jetter sur le carreau. Mais avant de vous répandre en plaintes, en frayeurs, en exhortations, écoutez parler Mademoiselle: Je ne dis encore rien pour ma justification: C'est à elle de me justifier; & plût au Ciel qu'elle eût de plus foibles raisons, & qu'elle fut moins malheureuse!

Mon Gouverneur se tut, avec le regret de céder au respect qu'imprime la verité

qui

qui se fait connoitre par l'éclat d'une juste passion. Il s'approcha de la Demoiselle, & la pria en lui prenant la main, de nous raconter comment elle s'étoit exposée à une avanture si tragique.

Messieurs, nous dit-elle, il faut que je commence par vous dire que je suis la Fille unique de Lintner, Banquier si connu dans la Ville, que vous ne devez plus ignorer quelle est ma demeure. Le jeune Homme que Mr. le Comte a tué, est mon Parent: Il s'appelle Sander; Son nom n'est pas plus étranger que le mien. Il est Licentié en Droit; & je crois que dans peu il auroit reçu le Bonnet de Docteur. J'ai été souper chez une de mes Tantes; Sander s'y est aussi trouvé. On l'a retenu: Il y est resté. De fort bonne heure une des Domestiques de la Maison de mon Père m'est venue chercher. Ma Tante s'est plainte de ce qu'on m'enlevoit trop tôt à sa Compagnie. Elle a renvoyé la Fille avec les plus tendres complimens pour ma Famille; Elle a chargé cette Fille de dire à mon Père qu'elle me feroit reconduire au Logis par sa servante. Il m'impatientoit fort d'être de retour à la maison. J'avois, continua-t-elle je ne sai quel préssentiment de mon malheur. Plusieurs fois je me suis levée pour partir, & plusieurs fois on m'a contrainte de rester. Dix heures & demie étoient sonnées, lorsque j'ai quitté la maison de ma Tante. Elle m'a voulu donner sa servante,

comme elle s'y étoit engagée: mais mon Coufin qui ne demeure qu'à quatre portes de celle de mon Père, a fçu engager ma Tante à me laiffer feule avec lui. Malgré les fecrets fentimens de je ne fai quelle crainte qui n'avoit préfent nul objet de défiance, j'ai donné le bras à mon Coufin. A cent pas de la maifon de ma Tante, il a commencé par dire qu'il m'aimoit. Je ne lui ai rien répondu. Je lui ai laiffé répéter tant de fois qu'il l'a voulu, fans lui rien répondre. Nous allions toujours un fort grand pas; indubitablement il y a longtems que nous ferions arrivés au Logis, s'il ne m'avoit égarée. Dans l'émotion & la crainte que je fentois augmenter, quoiqu'il ne m'eût pas encore manqué de refpect, je me fuis laiffée égarer fans le favoir. Aurois-je jamais dû foupçonner mon Coufin de la Scélérateffe du cœur le plus noir, lui dont tout le monde a loué la conduite jufqu'à préfent? Cet infame, ce malheureux, ne m'a pas plutôt vue écartée des grandes rues, qu'il m'a dit, pour mieux me tromper, qu'il alloit à une maifon qu'il favoit toujours ouverte fort tard, pour rallumer le flambeau: Ah! le fcélérat l'avoit éteint exprès pour me conduire dans fon crime, à la faveur des ténèbres. C'eft le Cul-de-fac où vous me voiez, dans l'état le plus déplorable, qu'il a choifi pour triompher de mon honneur; fi la violence & le crime méritent d'ê-

tre

tre honorés du nom de triomphe, il a triomphé, l'infame, & le plus infame de tous les hommes. Son Couteau sur la Gorge, il m'a menacée de me poignarder, si je disois le moindre mot. La frayeur m'a saisie: Les cheveux m'ont dressé à la tête, j'ai tombé dans un évanouissement où ma raison, la force, le courage n'ont fait aucun effort pour m'arracher d'entre les mains de mon ravisseur. Par terre, sans savoir que j'y étois, le scélérat m'a rendu à la vie, lorsque je ne pensois pas à désirer la mort, parce que j'étois sans désirs & sans sentiment. Mais que sai-je s'il a eu le tems qu'il faut pour deshonorer une Fille? Sitôt que je suis revenue à connoissance j'ai crié au voleur, à l'assassin, au secours. L'indignation, la faveur, la rage & le désespoir m'ont rendue aussi forte que j'étois foible. Son poignard étoit égaré, peut-être lui étoit-il tombé des mains, ou peut-être l'avoit-il jetté, content de voir que ma défaillance le rendoit tranquile possesseur d'un corps inanimé. Le lache n'a jamais ôsé me percer de son Epée, quelque résistance que j'opposasse à ses poursuites, avec des cris perçans qui l'auroient dû déconcerter & le livrer à la rage de me donner la mort: Que ne me l'a-t-il donnée, le lâche? Oui, la mort est le terme de mes souhaits. Envain, Messieurs, vous voulez avoir la bonté de m'accompagner chez mes parens. La honte & l'opprobre, dont mon innocence

 est

est couverte, me défendent de vivre. Je hai la vie à présent mille fois le double de la passion que j'avois pour me la sauver avec mon honneur, quand j'ai appellé du secours à si hauts cris.

Oubliez, Messieurs, poursuivit-elle, oubliez la plus malheureuse de toutes les Filles. La mort n'a pas voulu de ma vie, lorsqu'elle étoit encore innocente & pure. Je la dois au désespoir: allez vous-en, Messieurs, n'empêchez pas le sacrifice que je ne veux & ne puis refuser à la cruauté de ma destinée. La fin, malgré les taches qui la précèdent, en sera glorieuse. Une fille deshonorée doit faire un bain de son sang. C'est-là où son honneur reprend son premier lustre. Ne dira-t-on pas dans le monde que j'ai consenti au crime de ce lâche & de ce perperfide; si je ne me fais pas un scrupule d'y survivre? Et que sai-je? Ne dira-t-on pas, & ne peut-on pas dire que Mr. le Comte n'a triomphé de la vie de mon infame Cousin, que pour avoir à meilleur compte des Droits sur mon Cœur? Le croira-t-on, sur la foi seule de ses actions généreuses, qui n'ont d'autres témoins que l'obscurité de la nuit? O! Monsieur le Comte, s'écria-t-elle en cet endroit du discours qu'elle nous tint dans un torrent de Larmes. O! Monsieur le Comte, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé entre les bras du Ministre de la mort? Je devois mourir par la main d'un infame, puisque

mes

mes innocens pas ont été capables d'inspirer d'infames sentimens. Que je suis malheureuse, & que je suis coupable! Oui, c'est moi qui ai commis le crime de mon cousin; Il est innocent: Je le dois justifier. C'est moi qui lui ai donné de l'amour: C'est mon ouvrage. Mon infortune, mes malheurs, l'abîme de maux où je suis plongée, prouvent trop que le Ciel m'a fait naître, pour le perdre en me perdant. Mais, O! grand Dieu! qui rend l'Homme coupable? sont-ce les dons qu'il reçoit en naissant. Que ne savois-je qu'un peu de teint & de couleurs causeroient la mort d'un de mes parens en me deshonorant pour jamais. Hélas! que n'ai-je sçu prévenir son infamie & la mienne! J'aurois pu trouver la mort, que je cherche à présent, & que je ne trouve pas: Non, la maison de mon père n'est plus un azile pour moi. Je ne suis plus sa fille; il n'est plus mon père. O! ma mère, O! mon père, pourquoi m'avez-vous donné la vie? puis-je encore penser à vous? M'est-il permis de ne plus souhaiter vous voir? Dois-je vous reprocher tant de bontés funestes que vous avez eues pour moi? Vous m'aimiez tendrement. Que deviendra cet Amour, quand vous apprendrez que votre fille en est indigne? Ha! si je savois que, pour vanger vos soins, vos peines, vos douleurs, votre indignation & votre sang, vous voulussiez m'ôter la vie en me jet-

tant à vos pieds, j'irois tout à l'heure les baigner de mes larmes. C'eſt le ſeul ſacrifice qui me reſte à vous offrir. O! mon père! O! mon cher père, ces larmes ne ſont point dignes de vous: Ce n'eſt point le répentir qui les verſe; c'eſt l'innocence que j'ai perdue. Je ne ſuis plus innocente: je dois bannir toutes les penſées qui me rappellent auprès de vous. Je ne doute pas que vous ne me plaigniez : mais je ne veux pas être plainte: je ne veux que mourir. O! mes larmes, allez vous-mêmes rendre témoignage à ma mère de ma crainte, de mon reſpect, de mon amour & de mes malheurs. O! mes pleurs portez-vous vous-mêmes à ſes pieds; parlez lui pour moi. C'eſt mon Cœur qui vous répond. Mes yeux ne ſont plus; ils ſont éteints. Je n'en deſire plus les fonctions innocentes; la lumière me feroit odieuſe: O! ma chère mère, ſouffrez qu'avant de mourir je vous offre mon Cœur: Il eſt encore dans l'innocence, que vous m'avez conſervée. Là, l'infame qui a profané la vertu que vous m'aviez inſpirée, n'a pu pénétrer. Je ne vous demande que la grace de l'ouvrir, après ma mort, ce Cœur vertueux, pour y voir gravée l'horreur du crime dont mes foibles charmes ennemis de mon honneur m'ont rendue coupable. O! ma mère! O! ma chère mère! venez fermer mes yeux qui ne ſont plus ouverts. Venez ouvrir mon Cœur: venez

pez l'ouvrir, pour ma justification. Indigne d'être aimée, m'est-il permis encore de dire que je vous aime, & que je meurs en vous aimant.

Véritablement nous crumes que cette belle infortunée alloit passer de la vie à la mort. Elle tomba dans des convulsions affreuses, le Discours qu'elle nous fit de ses malheurs, ne pouvoit bien être exprimé que par la personne même qui les sentoit le plus alors. Je n'ose dire que j'en étois aussi sensiblement touché qu'elle: l'abondance de ses larmes surpassoit celles qu'elle nous arrachoit dans son état.

Dès que nous nous apperçumes qu'elle s'attendrissoit trop au récit qu'elle nous faisoit, mon Gouverneur envoya chercher un Carosse de remise: & par de justes réfléxions il le contremanda sur le champ, par le second Domestique qui demeuroit avec nous. Il n'y eut pas moyen de la résoudre à se laisser conduire chez son père. Nous cedames à ses tendres instances: elle fut menée chez sa Tante, dont elle ne s'étoit point plainte, dans le récit touchant qu'elle nous fit de ses infortunes. Arrivés à la Maison de cette Tante, mon Gouverneur porta la parole, & lui dit en très peu de mots: Madame, nous vous remettons votre Niéce: gardez la à vue, & la consolez dans ses afflictions. Nous les avons partagées avec elle, lorsque nous l'avons trouvée sans secours: nous nous en irons, avec votre

permission; mais nous ne nous en allons pas assurément sans être pénétrés de la plus vive douleur.

Cette bonne Dame nous vouloit arrêter plus longtems. Nous nous en défimes obligeamment. Mon Gouverneur ne craignoit rien tant que de longues explications. Il se faisoit tard, & nous avions à voir ce que deviendroit Sander. Nous l'avions cru mort, & si bien mort, ce qui est étonnant, que nous ne fumes occupés que de la belle infortunée.

Je ne crois pas qu'on m'accuse d'avoir manqué de générosité à l'égard de ce misérable. Je demanderois s'il la méritoit, si je ne savois pas qu'un scélérat capable d'une action si noire, est tout-à-fait indigne de tout sentiment d'humanité. La Scène d'ailleurs étoit trop touchante, du côté qu'elle nous occupa, pour ne pas être excusés, s'il y a quelque chose de blamable. Nous avançames donc à grands pas vers l'endroit que nous venions de quitter.

Nous y trouvames Sander baigné dans son sang, mais encore avec quelque signe de vie. Nous le portames chez le plus fameux Chirurgien nommé Voss. On ne lui fit que dire, que la compassion nous l'avoit fait ramasser: qu'il en eût soin, & que s'il y avoit des informations, il savoit qui nous étions. Quelque envie que j'eusse de le voir panser, mon Gouverneur ne me le permit pas. Nous

recommandâmes encore le blessé en quittant son Chirurgien : & nous nous retirâmes en notre Quartier.

Mon Gouverneur ne pouvoit blâmer mon action, que dans la désobéissance. Tantôt il m'approuvoit de lui avoir désobéï, & tantôt la crainte lui faisoit désapprouver ce qu'il m'avoit accordé. Non, me disoit-il, je n'avouerai jamais que je vous ai permis de courir au bruit, où vous vous êtes rendu sans ma permission. Votre action a tout ce qu'on peut dire de louable; mais les suites en sont dangereuses.

La Ville fut de bon matin toute abreuvée de ce qui s'étoit passé le soir. Les parens de Sander, & ceux de Mademoiselle Lenther, pour l'honneur des deux familles qui n'en faisoient presque qu'une, pallièrent l'affaire de couleurs le moins noires qu'il se pouvoit faire. Mais en blanchissant les deux Familles, il n'étoit pas possible de ne me pas noircir.

On publia que j'avois voulu enlever Mademoiselle Lentner, lui faire violence, & que Sander s'y étant opposé, je l'avois forcé de mettre l'épée à la main. On en écrivit en Cour, & pour s'assurer de ma personne, on me mit à la garde de deux Dragons & d'un bas Officier. Nous voyions bien, mon Gouverneur & moi, que la chose ne pouvoit pas aller loin, si Sander n'en mouroit pas. Nous n'étions pas fâchés que les deux familles se missent

d'intelligence pour ne pas ſe deshonorer. Nous ſoupçonnions que ce n'étoit pas ſérieuſement qu'ils me pourſuivoient à toute outrance. Il demeuroit bien conſtant que c'étoit moi qui avois bleſſé: mais j'étois bien éloigné de convenir que j'avois fait la moindre violence à Mademoiſelle Lintner.

J'étois bien aſſuré que pour tous les Royaumes du Monde, cette aimable fille n'accuſeroit pas ſon Libérateur d'avoir voulu attenter à ſon honneur. Nous laiſſions gorger la Ville du pour-&-contre, fort à ſon aiſe. La vie de Sander nous étoit chère, pour ſauver la vertu de Mademoiſelle Lintner: nous nous en informions ſouvent. Voſs nous aſſura qu'il étoit hors de tout danger, dès le prémier appareil levé. Mon Gouverneur fut voir la mère de Mademoiſelle Lintner. Elle convint avec ſa fille, qui étoit préſente, que j'étois non ſeulement innocent, mais même trop généreux.

Mon Gouverneur me rapporta que la fille avoit eu peine à ſoutenir ſa vue; & que quand elle m'avoit entendu nommer, il lui étoit échappé des larmes, malgré la violence qu'elle s'étoit faite pour les contenir. Nos affaires ſont à merveille, répondis-je à mon Gouverneur. Il n'y a rien à craindre, & je me rejouis que le déſaſtre de la Demoiſelle Lintner ne ſoit connu que de nous. Pour Sander il doit être le prémier à ſe taire. Ainſi nos Dragons

gons

gons iront bientôt battre la campagne. En effet, au bout de trois ſemaines, la choſe paſſa pour une rencontre, où Sander avoua qu'il avoit eu tort de m'avoir inſulté. L'affaire eſt finie, le ſang eſt étanché, les plaies ſont refermées, & l'amour va me faire la Guerre des deux côtés.

La belle Mobimène devint jalouſe; mais dans ſa jalouſie elle n'étoit que plus aimable. Elle ne m'avoit jamais écrit, & de mon côté je lui avois toujours marqué dans mes yeux ce que j'avois à lui dire. Sa Lettre m'a toujours plu ſi fort, que je l'ai conſervée, pour me ſervir dans la triſteſſe d'un ſujet de joie.

MON CHER COMTE,

„ QUE voulez-vous que je faſſe de
„ votre penchant à m'aimer, &
„ que voulez-vous faire du mien?
„ Je me ſens toute prête de vous haïr de
„ toute ma force. Si vous avez à chan-
„ ger, déclarez-vous promptement. Vous
„ avez un petit cœur, mon cher Com-
„ te, qui me paroit fort chérir la reſer-
„ ve. Qu'il eſt beau à un jeune Seigneur
„ de votre qualité d'apprendre de bonne
„ heure à devenir un traitre, un per-
„ fide, un ingrat! Oh! ſi je m'en croyois,
„ je ne ſai pas comment je ne vous ap-
„ pellerois pas. Vous ſeriez un vieux
„ ſcélérat, dans votre âge tendre & jeu-
„ ne, ſi je vous appellois de tous les
noms,

„ noms, que je pense à vous donner, dans
„ la colère où mon amour vous aime
„ plus que jamais. Cette colère, mon
„ cher Comte, approche bien de la hai-
„ ne: mais non, ce n'est pas vous que
„ je veux haïr. Je sai bien que je ne se-
„ rai pas toujours aimable à vos yeux;
„ mais je veux vous apprendre que je
„ crains que vous ne m'aimiez plus. C'est
„ ma crainte que je hai, & ce n'est pas
„ la belle Lintner, quoique ce soit elle
„ qui me fasse craindre de vous perdre.
„ Aimez la, mon cher Comte, s'il est
„ possible que vous m'aimiez avec elle.
„ Elle a plus d'apas au dessus de moi,
„ que j'ai d'années au dessus d'elle. Ai-
„ mez la, elle est aimable; mais je veux
„ que vous m'aimiez aussi, toute laide
„ que vous m'allez voir à dîner. Le simple
„ soupçon de vous perdre auroit suffi pour
„ me rendre méconnoissable. A présent
„ que je suis comme certaine que vous
„ n'aimez plus que Mademoiselle Lintner,
„ je me hâterai de devenir la plus laide de
„ toutes les femmes, afin que votre amour
„ n'ait pas le tems de se changer en indif-
„ férence, mais plutôt en reconnoissance.
„ Vous ne me souffririez pas être deve-
„ nue laide, pour vous avoir trop aimé,
„ sans être aimée; vous m'aimeriez bien
„ vite, pour me rendre aimable: vous
„ avez bien exposé votre vie pour Made-
„ moiselle Lintner, je ne vous demande
„ pas un sacrifice si cher, ni si précieux.

Vous

„ Vous exposerez bien au moins pour
„ moi votre amour à ne m'aimer que
„ parce que je vous aime, quoique vous
„ ne m'aimiez plus. Adieu.

Oh! pour le coup, cette Lettre est une petite foire, où il y a de l'aimer à revendre, m'écriai-je, après l'avoir lue la prémière fois! Ce fut mon prémier mouvement. Ce mouvement de joie n'étoit point un mouvement d'Amour. J'en devins fâché contre moi-même. J'aurois voulu avoir je ne sai quoi de tendre que je n'avois pas; je la relus vingt fois de suite, cette Lettre. Je m'arrêtai assez de tems, les yeux fixés sur ces paroles: *je bai ma crainte, & ce n'est pas la belle Limner, quoique ce soit elle qui me fasse appréhender de vous perdre.* Elle hait, Mademoiselle Limner, me disois-je en moi même; elle ne veut pas me le dire; mais elle le dit mieux que si elle me le disoit en propres termes. Pourquoi haïr la plus aimable Fille du monde? Oh! pour moi, elle est la plus aimable, parce que je l'ai vue la plus malheureuse. Mais pour être porté à la plaindre de tout mon cœur, je ne cesse pas d'aimer la belle Mobimène. S'il y a quelque altération dans mon Amour; mon cœur n'est pas pour cela partagé. La compassion est pour Limner, cette charmante infortunée, dont l'état ne pouvoit pas manquer de mériter ce senti-
ment

ment de pitié ; & l'amour eſt tout entier pour ma belle Conſeillère.

J'étois dans ces rêveries, ſans appercevoir mon Gouverneur qui me lorgnoit de profil. Il ne manqua pas, comme l'on peut bien penſer, à me demander le ſujet de mes profondes médiſations. Un menſonge ne coute rien pour s'excuſer. On n'eſt pas ſi délicat quand on ne veut pas trahir ſon Amour. Je lui mentis donc avec toute l'aſſurance d'un habile menteur. Je lui dis que j'étois occupé de la maladie de ma Sœur Cadette; que j'apprehendois pour ſa vie, parce que depuis que nous avions apris ſon indiſpoſition, nous n'en avions point reçu de nouvelles. Je ne me ſouviens pas de ce qu'il me repliqua. Ce qui me fit bien plaiſir, c'eſt qu'il ne me blama pas trop, & que j'eus par cette défaite le reſte de la matinée à donner à mon cœur agité. Je rêvai donc à mon aiſe. J'aurois déſiré d'être en place pour écrire une réponce. Il n'y avoit pas lieu, tant que mon Gouverneur ſeroit avec moi dans mon appartement. Quelle gêne, que d'être ſous la férule d'un Gouverneur, quand le cœur d'un Eleve eſt tourné à toute autre choſe qu'à lui obéir! L'heure du dîner s'approchoit: il ne me reſtoit plus d'eſpérance d'écrire à ma charmante hôteſſe. Je ne pouvois pas avoir dans mes yeux une réponce bien claire, dans le trouble où elle m'alloit voir.

Je

Je sortis donc avec mon Gouverneur, à l'heure où l'on nous avertissoit que la table étoit servie. A moitié de l'escalier qu'il falloit descendre, je remontai sans dire autre chose, je vais revenir sur le champ. Mon Gouverneur se doutant que cette précipitation n'alloit pas plus loin qu'aux besoins secrets, poursuivit son chemin, sans me rien dire. Je revins à mon appartement. J'écrivis ces quatre lignes à Madame Mobimène. Peste soit de mon Gouverneur, il m'a empêché de vous gronder fort au long. Tenez-vous, je vous prie, ma chère Reine, pour bien grondée dans les formes. Vous m'accusez de ne plus vous aimer. Je voudrois que vous eussiez dit la vérité. Mais hélas! je sens trop que je n'aurai jamais de plus grand plaisir, que celui de donner le démenti que méritent votre crainte & vos allarmes. L.... il est vrai, aura toute ma vie la compassion que je dois à ses malheurs, mais vous aurez toujours mon Amour.

Je descendis de toutes mes jambes les escaliers, avec ce petit billet que j'avois placé sur mon sein entre ma chemise & ma veste. Je dînai plus tranquillement que je n'aurois fait, si je n'avois pas donné à la démangeaison d'écrire cette petite satisfaction. Mais que je payai cher cette tranquillité! A peine nous levions-nous de table que je cherchai mon billet. Je ne le trouve point. Le trouble, l'inquiétu-

tude, les yeux par terre, à droit, à gauche, je cherche, sans penser que je me trahissois. Le mot de rien, dont je résolvois toutes les questions: que cherchez-vous? qu'avez-vous perdu? signifioit beaucoup. Je veux monter à mon appartement; mon Gouverneur monte avec moi, & trouve le prémier ce fatal billet: il le lit: voila donc me dit-il l'objet chéri de vos inquiétudes: cela est tout frais écrit. Il n'est plus besoin d'éclaircissemens: Madame Mobimène est une coquine, & vous un jeune homme perdu, dont je ne veux plus avoir soin de la conduite, se charge qui voudra d'un si pesant fardeau.

Sans me rien dire davantage, il écrit à mon Père & au Prince. J'eus beau le prier, lorsque je sçus son dessein, de ne le point éxécuter, il envoya les Lettres. Il y demandoit absolument la permission de se retirer d'auprès de moi. Quelque instance qu'on lui fît pour l'engager à rester, il n'y eut pas moyen de le retenir: mon père lui procura la place qu'il occupe à Hanover, c'étoit un coup de foudre pour moi. Que de disgraces à la fois! J'aimois mon Gouverneur, parce qu'il étoit parfaitement honnête homme. Sa vertu sévère me le rendoit souvent importun; mais je ne pouvois m'empêcher, de l'aimer parce qu'il m'avoit fait sentir de bonne heure le prix de ses leçons pleines de sentimens de noblesse & de gran-

grandeur d'ame. Ces ſentimens me plaiſoient, & l'amour me ſembloit ne leur être pas contraire. Juſqu'à la réponſe aux Lettres qu'il avoit écrites, il fut avec moi, non comme un Gouverneur, mais comme un Ami ſage, prudent, & d'une affabilité qui ne marquoit aucune autorité. Il me plaignit en ſe plaignant de ne pouvoir prendre ſur lui de reſter plus longtems avec moi. Mes larmes ne purent le gagner; les ſollicitations de mon père ne firent pas plus d'effet. Il m'abandonna au choix qu'on fut obligé de faire d'un autre avant ſon départ.

Le Prince s'en mêla. Ce fut de ſa main que je reçus pour nouveau Gouverneur, le Sr. de Weichberger. On me changea de quartier, quoique mon ancien Gouverneur m'eût aſſuré, qu'il n'avoit fait entendre aucune intelligence entre Mademoiſelle Mobimène & moi. On me plaça chez l'ancien Recteur de l'Univerſité, qui avoit une femme aſſez reſſemblante à une vieille médaille; mais en recompenſe il avoit une Fille fort jolie: je ne dinai qu'une fois avec elle: ſans le chagrin où j'étois, je crois qu'il n'auroit pas fallu plus de tems pour m'en rendre amoureux. Le père la devoit envoyer chez une de ſes Tantes, à Berlin, où elle demeuroit.

Comme je n'étois pas en fort bon prédicament ſur l'article des Femmes, le Recteur hâta le voyage de ſa Fille: & je

pense qu'il ne fit pas mal. On est inconstant, quand on est jeune ; un petit minois fait profaner les sermens les plus sacrés, que jure imprudemment une fidélité mal éprouvée. Mes yeux conduisoient déja cette fille par tout, où je la croyois aller ; & malgré le désastre où mon état me devoit mettre, je la vis partir à regret.

Mal établi encore dans mon nouveau quartier, je reçus le même jour une paire de bas de soie roulée, que la Femme de Chambre de Mademoiselle Mobimène m'apportoit. En me disant que je les avois oubliés, elle vouloit me les remettre entre les mains. Je tirai de ma poche une demi-pistole, & lui dis de les garder avec ce que je lui offrois. Elle ne voulut accepter ni l'un ni l'autre. Ses yeux qu'elle cligna fort mistérieusement, me firent entendre que les Bas n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus intéressant. Je les reçus, & les donnai tout de suite à mon Valet de Chambre, qui étoit le plus brave coquin qu'un jeune homme pût souhaiter pour favoriser ses débauches.

Cependant la curiosité m'aiguillonnoit : le meilleur remède pour vaincre la tentation c'est d'y succomber promptement. Les besoins secrets sont un passe-par-tout. L'envie m'en prit sans avoir besoin : le fin Merle, qui avoit mes Bas, fut bien me les donner à propos : j'y trouvai cette longue Lettre qui me fit longtems respirer la mauvaise odeur.

MON

MON CHER COMTE,

„ CE n'eſt pas un malheur pour moi
„ d'être ſéparée de vous, ſi j'ap-
„ prens que la diſtance qui nous ſépare
„ n'affoibliſſe pas votre amour. J'aime
„ peu le plaiſir de l'Homme, je n'aime
„ que la perſonne : & quand on eſt de
„ ce caractère, plus on eſt éloigné, plus
„ on devient amant. Je chéris nôtre ſé-
„ paration, parce qu'elle me fait vous ai-
„ mer davantage. Allez donc, mon cher
„ Comte, auſſi loin que vous voudrez,
„ je ſerois folle de prétendre vous avoir
„ toujours à mes côtés, je ne veux que
„ vous ſuivre du cœur par-tout où vous
„ irez, par-tout où vous ſerez ; mais il
„ faut en tout tems que vous me le faſ-
„ ſiez ſavoir, pour ne pas me tromper.
„ Mais, non : je n'ai pas beſoin que vous
„ m'inſtruiſiez de vos démarches : mon
„ cœur eſt trop éclairé pour ne pas ſa-
„ voir démêler le moindre des pas que
„ vous ferez pour répondre à mes ſenti-
„ mens ; oui je les démêlerai, ſans m'y
„ méprendre, d'avec le plus petit mou-
„ vement que vous vous donnerez pour les
„ mépriſer. Mes yeux ne ceſſent de vous
„ voir, quoique je ne ſois plus avec vous.
„ Vous avez, mon cher Comte, le cœur
„ trop bien placé pour vous expoſer aux
„ reproches que mon amour vous feroit
„ même ſans vous parler. Non : je n'o-

„ ſerois jamais vous blâmer de vous at„ tacher à d'autre qu'à moi: l'amour é„ ternel que je vous juré, eſt la ſeule „ prière que j'aie à vous faire pour at„ teſter votre fidélité à m'aimer tou„ jours. Le monde ne ſoupçonne point „ les raiſons qui vous ont chaſſé de chez „ moi: votre Gouverneur a prudemment „ douté à qui s'adreſſoit le malheureux „ Billet. Ce n'eſt qu'égards qu'il m'a „ voulu marquer: je ne doute pas qu'il „ ne ſût parfaitement à quoi s'en te„ nir. Aimez ce Gouverneur plus que „ jamais: il a fait ſon devoir: je n'ai pas „ fait le mien: je devois être plus ver„ tueuſe, & ne pas vous aimer: mais „ pourquoi vous ai-je trouvé ſi aimable? „ Et pourquoi l'êtes-vous plus que jamais „ à mes yeux? Si j'ai fait un crime en „ vous aimant; je vous jure, mon cher „ Comte que je veux & que je ſens de„ voir mourir la plus criminelle de tou„ tes les Femmes, parce que je vous ai„ merai juſqu'à la mort avec la paſſion la „ plus forte, afin qu'il ne manque rien „ au crime d'aimer de tout ſon cœur l'ai„ mable objet de ſon amour.

Il falloit à mon Gouverneur le tems de meſurer l'étude de mon caractère avec les prémiers abords qui exigeoient de lui moins de familiarité, qu'une gravité bien ménagée. Il s'y prit autant bien qu'un Gouverneur Allemand pouvoit s'y pren-

dre

dre bien. J'avois le pressentiment qu'il me gêneroit moins les prémiers jours, qu'il ne le feroit dans la suite. Mon attente ne fut point trompée. Je fis usage de ces momens de liberté, qui étoit plus sous les fers de la belle Conseillère, qu'elle n'étoit enchainée sous l'œil d'un nouveau Gouverneur. Je fis réponse à la Lettre de la Conseillère, dans le même tour de la pensée qu'expriment ces termes.

MADAME,

„ VOus êtes la prémière qui avez sû „ prendre la prémière place dans „ mon cœur, il n'y a plus de place pour „ personne. Il est tout rempli de votre „ amour: qui pouvoit y avoir entrée a- „ près vous ? Il est trop bien gardé, „ puisque c'est votre amour qui le garde. „ Ne craignez rien de l'inconstance, n'ap- „ préhendez rien de mon éloignement. „ Je vous retrouverai toujours, quelque „ éloignée que vous soyez. Portez mon „ amour dans votre cœur, je ne veux „ que votre amour dans mon cœur, afin „ que je n'aie rien qui ne soit à vous. „ Je ne sentirai rien que vous ne le sen- „ tiez : votre cœur aura passé dans le „ mien, & le mien dans le vôtre. Mal- „ gré notre séparation, nous nous trouve- „ rons par-tout ensemble. Je serai mal- „ gré votre mari, malgré mon Gouver-

„ neur, toujours entre vos bras. Oui?
„ dans les caresses ridées de votre vieux
„ Epoux, vous vous répréfenterez le
„ jeune Rantzow pour vanger l'honneur
„ de l'Hymen, qui éxige de faire tout a-
„ vec grace. J'irai moi-même le vanger,
„ s'il faut plus que mon cœur & mes pen-
„ sées pour en tirer vangeance. Que
„ ne puis-je disposer de ma personne à
„ mon gré? Mon amour sauroit bien ef-
„ facer le crime dont vous vous dites
„ coupable! Il est vrai que la condition
„ que vous me faites pour me persuader
„ que vous êtes criminelle, a tout le
„ pouvoir des plus puissans appas. Mais
„ mon cœur, est si délicat qu'il ne vous
„ auroit jamais aimée, si vous n'aviez
„ pas été vertueuse. Votre mari n'a é-
„ pousé que la volonté de vos parens:
„ il ne vous a point épousée: Il n'est
„ point votre époux, c'est moi qui suis
„ le vôtre: vous n'êtes donc point cri-
„ minelle: lui seul est chargé de tout le
„ crime: c'est à vous de le punir comme
„ un esclave qui ne connoit point les
„ droits du Cœur. Il insulte à votre
„ bonheur dans votre plus bel âge; &
„ vous avez la générosité de vous croire
„ coupable pour avoir repoussé ses in-
„ sultes. Je ne vous blâmerai point d'être
„ généreuse; mais cessez de vous dire
„ criminelle, afin de donner au nom de
„ notre amour, le nom de fidélité que
„ je vous jure, par le pouvoir de vos

char-

„ charmes qui ne craignent & n'atten-
„ dent rien du nombre des années. Je
„ suis, &c.

Mon Valet de chambre se chargea de dire le reste, & de faire tenir à mon Amante, ma Lettre, par tel souterrain que lui suggereroit sa prudence. Le drôle fit d'une pierre deux coups; fécond en expédiens, il fut chez la coeffeuse de la Conseillère. La bonne piéce étoit de cette bonne trempe des Femmes qui savent faire argent de tout. Avec mille protestations de se bien acquitter de son devoir, elle prit la Letsre, & en même tems en rendit une autre à mon Valet. Digne Domestique d'un maitre amoureux, il accourt chez moi, & me donne cette Lettre.

L'addresse me parut d'une main étrangère. Je l'ouvre; je la lis: je n'en connois point le caractère; le sens & le sujet ne tardent pas à me mettre sous les yeux la personne qui m'écrivoit. C'est Mademoiselle Lintner; je n'en puis plus douter. A la surprise, je sentis mille mouvemens, qui se sentent sans pouvoir s'exprimer. Je deviens rêveur: je me repens d'avoir été si prompt à faire réponse à la Conseillère. J'évite mon Gouverneur; pour donner à mes sens le tems de se calmer. Je me trouve seul. Je lis vingt fois cette Lettre, & mille fois je la baise. Je la baigne de mes larmes. Est-on maitre

tre de ſon cœur, me dis-je en moi-même? J'ai toujours aimé plus que je ne penſois l'infortunée Lintner. Ce que j'appellois compaſſion étoit le trait le plus fin de l'amour. Elle ne me dit pas qu'elle m'aime; mais elle n'a pu me marquer ſa reconnoiſſance avec tant d'éloquence & tant de force que le cœur n'y ait eu part avec l'amour. J'aurois paſſé la nuit entière à méditer ſur cette Lettre, avec la plus tendre paſſion qui eſt mal éteinte, puiſque je l'ai ſi ſoigneuſement conſervée.

MONSIEUR,

„ LE déſir rend heureux, quand la re„ connoiſſance l'anime de l'ardeur „ qu'on doit proportionner aux ſervices „ qu'on nous a rendus. Oui, Monſieur, „ je m'eſtime la plus heureuſe du mon„ de, de déſirer reconnoitre les bons „ offices dont vous m'avez prévenue, je „ ne veux que vous faire ſavoir que je „ ne ſuis point ingrate. L'état où vous „ m'avez trouvée, celui où vous m'avez „ quittée, ne me permettoient point de „ vous exprimer m'a reconnoiſſance. Je „ ne connois plus que vous, Monſieur, „ pour objet de mes peines? Le ſouve„ nir des obligations que je vous dois, „ efface le ſouvenir des malheurs dont „ votre généroſité m'a délivrée: j'oublie „ tout, pour me reſſouvenir que c'eſt de

vous

„ vous que je tiens une nouvelle vie. En
„ m'arrachant d'entre les bras de la mort,
„ vous m'avez ſauvé l'honneur en mê-
„ me tems : la liberté que je prens de
„ vous écrire, à l'inſçu de mes parens,
„ n'eſt peut-être pas une tache : à
„ tout autre qu'à ſon Libérateur une
„ jeune fille ne pourroit le faire ſans
„ bleſſer ſa vertu, & donner à mal pen-
„ ſer d'elle. Je ne veux & ne puis
„ donner au ſouvenir vif que je garde
„ de vos bontés, que l'aſſurance la plus
„ forte de l'eſtime & de la conſidéra-
„ tion parfaite avec leſquelles je ſuis,
„ ſans réponſe, je vous prie, de votre
„ part; autrement point de réponſes à
„ vos réponſes.

Mot pour mot, voila la Lettre de Mademoiſelle Lintner. Je crus trouver en elle un peu plus que de la reconnoiſſance; je lui écrivis pluſieurs fois : je n'ai jamais reçu de réponſe, j'allois ſouvent à l'Egliſe où elle avoit coutume de ſe trouver. Je n'ai pu l'y voir les yeux ouverts. Il n'eſt point d'extravagances que je n'euſſe faites, ſi le reſpect pour ſes vertus ne l'avoit emporté ſur mon amour : je l'aimois par pitié, & par généroſité : ſi j'avois été mon maitre, elle auroit eu aſſurément bon marché de l'attache qu'on ne doit pas perdre par des meſalliances, & qu'on ne peut trop tôt inſpirer à la Nobleſſe. Qu'un cœur ten-

dre a de traverses à souffrir? L'Amour devroit avoir seul le privilège de n'être jamais méprisé. Si l'on n'en peut pas respecter les excès honteux, au moins devroit-on les plaindre.

Pour moi, quoique je n'aie point fait la folie de me mésallier, je me sentirai toute ma vie du penchant à excuser ceux de qui l'amour aura triomphé par foiblesse, de s'assortir par le cœur, en oubliant à compter l'assortiment de vieux parchemins. La vertu de la modeste Lintner, fut caution de ma fidélité pour la belle Conseillère. Cette aimable Femme me proposa de beaux expédiens nocturnes pour goûter de nouveau le plaisir de l'amour entre les Draps. Elle vouloit feindre la malade, mais il falloit être assuré de mon côté de pouvoir remplir les conditions. Il n'y eut pas moyen alors de faire communauté de corps, comme nous continuyons à le faire de sentimens : cependant le moment en arriva plutôt que nous ne le pouvions espérer.

Mon Gouverneur fit un voyage à Brunswic. La mort de son père l'y appelloit. Durant les huit jours qu'il passa dans le deuil & la tristesse, je ne pus par bienséance que découcher trois nuits: j'en donnai deux à ma belle Conseillère. Nous avions assez désiré de tems le plaisir pour le trouver bon. O! la bonne malade qu'une Femme qui la contrefait pour recevoir son Amant? La troisième

nuit

nuit que je passai hors mon quartier, me couta bien cher, & ne me causa que du déplaisir. Il m'en souviendra toute ma vie.

C'étoit le 21. de Janvier 1731. J'avois été souper chez le Baron de Hackmann. Après le souper, on proposa de jouer: le Faraon étoit de la compagnie: on en voulut tâter. Le Baron de Gerstorff étoit de la partie, je ne saurois dire, si ses deux frères si connus dans le monde, sont plus aimables que lui: c'est un Cavalier qui se fait généralement désirer. S'il est heureux au jeu, on peut dire que ses manières nobles surpassent de beaucoup son bonheur. C'étoit ce même Baron de Gerstorff qui tint la Banque le prémier: il ne se passa pas une heure qu'il ne fût en perte de plus de cent cinquante Pistoles. L'Abbé Baron de Mosheim fit sauter la Banque. Jusque là je m'étois amusé à ponter. Je m'étois soutenu, & puis c'est tout.

Le Baron de Gerstorff aussi gai que s'il n'avoit pas perdu un sou, laissa tenir la Banque à qui voudroit. Le plus jeune & le plus étourdi de la Compagnie, je jettai sur la table deux cens cinquante Ecus: je n'avois pas eu le tems d'achever de feuilleter le troisième jeu de Cartes qu'on me débanqua. J'affectai de la guayeté: mais je crois que je n'avois pas toute la bonne figure du Baron de Gerstorff, parce qu'il lui étoit naturel d'être d'une noble

ble insensibilité à la perte du jeu ; il y étoit aguerri ; & ce n'étoit que mon apprentissage.

Mon Gouverneur n'étoit pas parti pour ne pas revenir : je l'attendois tous les jours. Pour dérober à sa connoissance la perte que j'avois faite, je priai Mr. le Baron de Hackmann, de convenir que je lui avois prêtée la somme que j'avois perdue, en attendant que ma mère, sur laquelle je comptois beaucoup, me fît venir pareille somme.

Le Baron de Hackmann fit le plus obligeamment du monde. Je n'appréhendois rien plus que de compromettre l'Amitié du Baron de Hackmann. Mon Gouverneur me menaçoit incessamment d'aller redemander le prétendu prêt. Heureusement ma mère m'envoya une Lettre de change, & me tira d'embarras.

Encore au Collège ? sans doute. J'en sortirai bientôt ; & par une porte ensanglantée. Avant ce tems montons sur les Bancs. Le 28 Mars 1731, le Prince, avec ce qu'il y avoit de plus distingué à sa Cour, vint donner le Bonnet Docteur au Comte d'Oettingen. On ne pouvoit pas mieux distinguer ce Comte. Mais pour être Docteur, il faut du Latin : en voilà. *De diatriba Fideicommissorum.* C'étoit sur quoi roula la Dissertation du Comte : après que le Doyen eut ouvert la Thése, j'ergotai comme un franc Latiniste. On m'applaudit : c'est bien plus qu'il ne m'en

faut

faut à préſent. Les applaudiſſemens redoublèrent encore le lendemain, où je ſoutins la Thèſe, *de Jure & prærogativa Comitum Imperii.* Son Alteſſe & ſa Cour me firent auſſi l'honneur d'y aſſiſter.

Quelque tems après je fus à Wolffenbuttel. Après les viſites que je devois faire à la Cour, j'en rendis entre autres au Baron de C * * * Intendant de la Principauté de B * * *. Que cette viſite m'a couté de larmes! Je ne dirai rien de la beauté de ſa fille, parce que je n'ai rien vu qui lui fût égal. Dès ce moment je devrois compter la ſuite de ſes malheurs & de mes chagrins; mais une ſimple viſite n'en peut pas cauſer tant.

Je demandai au Prince la permiſſion de reſter pendant quelque mois à la Cour, pour perdre mon air de Collège qu'on ne peut trop tôt quitter. Ma demande ne déplut point au Prince. Il me fit la grace de m'admettre à ſa Cour. Je rougis de le dire, le Prince & ſa Cour avoient pour moi moins de charmes que Mademoiſelle la Baronne de C * * *. C'étoit pour la voir, pour ne la pas perdre de vue, que j'avois demandé la grace de reſter quelque tems à Wolffenbuttel.

Je menageois mes viſites chez le Baron ſon père, pour me menager dans l'eſprit de la Cour. Le père m'aimoit extrêmement: la fille étoit peu ou paroiſſoit peu ſenſible aux diſcours où il entroit plus d'amour que de politeſſe. Je ne pouvois

m'em-

m'empêcher d'assaisonner l'un avec l'autre. Le stile du Cœur est toujours le stile favori. Le père me regardoit comme un jeune homme dont il auroit eu raison de se défier ; mais une fille sage & vertueuse, sous les yeux d'une mère, que risque-t-elle ? Sa vertu étoit le garde le plus sûr qu'on pouvoit lui laisser. Cependant à force de chercher les yeux de cette admirable fille, je les trouvai un jour ouverts à la douceur. Nous jouions à l'ombre avec la mère : tout ce que peut dire un jeune homme passionné, à l'occasion de brocher un mot à propos, je l'employois, en gardant dans le Cœur ce qui n'étoit permis qu'à mes yeux d'expliquer sincèrement. Qu'il se passa de tems, & que le tems me parut long avant de la séduire ? Il n'est rien que je n'aie tenté. J'étois trop jeune pour la demander en mariage. D'ailleurs je dépendois d'un Prince qui l'auroit permis difficilement. Toutes les fois que je la pouvois trouver seule, je me jettois à ses genoux, je les lui baignois de mes larmes. Elle me fuioit alors, il sembloit que la vertu lui faisoit pressentir l'abîme où je devois la faire tomber. Plus elle étoit sévère, & plus mes poursuites devenoient ardentes & vives. Le père & la mère n'ignoroient pas mon amour: peut-être que ma naissance leur faisoit accorder des égards qu'on auroit refusés à tout autre. Je ne me croyois que passablement souffert en

cette

cette maison; j'y devins bien-voulu. La fille à qui j'avois protesté cent fois que ma main & mon Cœur lui serviroient de gage de mon amour, commençoit à m'écouter: tous les jours je lui répétois tout ce que la passion inspire de plus tendre. Elle fut choquée du discours que je lui tins, nous promenant seuls, dans le jardin: je le lui faisois cependant avec toutes les démonstrations de la plus parfaite sincérité, Voilà, lui dis-je, en lui présentant une promesse de mariage, voilà sur la foi de quoi je vous demande les faveurs que vous ne devez pas refuser à mon estime. Je suis trop jeune pour oser demander le consentement de ma famille: si vous m'aimez, dites-moi seulement le mot, je vous aime.

En parlant de faveurs, elle avoit cru, cette vertueuse fille, que je voulois commencer à parler de mariage par sa conclusion. Je le désirois, il est vrai, mais je ne pouvois sortir si audacieusement des bornes du respect, que m'inspiroit sa vertu. Elle refusa ma promesse de mariage; & cela avec des raisons, qui me laissoient sans pouvoir leur rien répliquer.

J'eus recours à la violence que j'allois exercer contre moi, si elle ne l'eût acceptée. Furieux à lier dans toutes mes passions, j'avois tiré mon Epée, & déja penché dessus, j'allois me la passer à travers le corps. A ce spectacle qui n'étoit

toit rien moins que feint, elle s'émeut, elle s'attendrit, elle m'arrache à ma fureur : je me jettai à ses pieds que je baisai en tombant par terre : elle ne le veut pas permettre : elle fuit : fuyez, lui dis-je en ce moment : vous me refusez la grace de baiser vos pieds qui peuvent se dérober aux marques que je veux vous donner de mon Amour. La Terre ne fuira pas ; vous marchez dessus, j'y vois l'empreinte de vos pas, je les vais baiser, jusqu'à ce qu'ils me disent pour vous cent fois de suite, je vous aime. Je me tenois le visage collé contre la terre, en ne faisant que soupirer & me plaindre : mes yeux me dénioient le foible secours des larmes. Mon Cœur, pour être trop plein d'amour, ne leur donnoit aucune liberté. Elle ne put longtems me souffrir dans l'état qui me gagnoit son cœur, malgré sa résistance.

Il faut donc vous dire, mon cher Comte, que je vous aime : oui dit-elle, je vous aime. Elle me donna la main pour m'aider à me relever. De nouveau je voulois lui embrasser les genoux : mais ce fut envain que je fis des efforts pour lui rendre les hommages qu'éxigeoient de moi les bontés qu'elle m'avoit témoignées. Sitôt que je fus relevé : ce n'est poursuivis-je que votre complaisance qui vous a mis sur les lèvres le mot d'Amour que vous avez prononcé : Ah ! Mademoiselle, vos lèvres ont été ce que devroit

être

être votre cœur : Dites moi à présent que c'est du fond de votre Cœur que vous m'aimez ; & pour preuve que c'est votre Cœur qui parle, souffrez que je mette dans votre sein la promesse de mariage que je vous fais. Je l'ai signée de mon sang. J'en répandrai jusqu'à la dernière goute plutôt que de vous manquer de foi.

Elle ne voulut jamais souffrir que je portasse la main sur son sein. Elle y mit elle même la promesse, que je lui avois faite de l'épouser : mais c'étoit si lentement & d'un air si rêveuse, que je crus devoir à la compassion seule, ce que j'aurois voulu ne devoir qu'à l'Amour. Je lui fis mille autres instances plus pressantes les unes que les autres, pour l'engager à me jurer par la même foi que je lui avois donnée, qu'elle m'aimeroit éternellement. Les couleurs différentes qui se peignoient sur son visage, marquoient trop les agitations de son cœur, pour douter qu'il me restât d'autre Ennemi à combattre que sa pudeur. Je l'aimois en elle, cette pudeur, qui étoit la seule ennemie de ma passion.

Mais qu'un jeune homme bouillant est bien plus ami de ses ardeurs indiscrètes, que des efforts généreux que fait une fille vertueuse pour les repousser. C'est une espèce de lâcheté à l'Homme, que de mettre sa gloire à triompher de la foiblesse d'une fille, dont la passion

n'est d'accord avec la sienne, qu'après avoir séduit sa pudeur par des sermens, qu'on n'est pas sûr de tenir avec le respect qui leur est dû. Je pense aujordhui de cette façon. Mais pourquoi la passion a-t-elle étouffé la semence de ces mêmes sentimens, que je portois dans mon cœur dès ma plus tendre jeunesse ?

Après avoir fait cette promesse de mariage à la plus respectable Fille du monde, pour tous les avantages qu'on désire dans une personne accomplie, je crus qu'il m'étoit permis de tout éxiger d'elle. Ah! si j'avois eu un véritable respect pour ses vertus & sa personne, n'aurois-je pas dû tomber mort à ses pieds, plutôt que de lui demander les dernières faveurs.

Il me fallut bien du tems pour vaincre quelque chose de plus que ma timidité: c'étoit du respect; je le sens encore. Mais l'Amour, ou plutôt mes malheurs & les siens donnèrent à ce respect tout ce qu'il falloit pour l'outrager, sous les gages de la fidélité. Fatal moment ! faut-il que j'y touche ? Voiles épais, tombez sur la plus parfaite beauté, afin que je n'aie pas le tems de dire qu'elle eut pour moi tant de charmes.... C'est la foi que se donnent mutuellement deux cœurs nés l'un pour l'autre qui fait le mariage, lui disois-je, & non pas une formalité publique. Mais, si elle est nécessaire cette formalité, forçons tous nos parens à la hâter:

ter : loin de vous je ne puis plus vivre ; il faut que je sois tout à vous. Si je deviens père de l'heureux fruit qui peut assurer nos Amours , j'obtiendrai tout de ma Famille, qui ne pourra pas être insensible à l'honneur de la vôtre. Le Prince sera le prémier à autoriser mes sentimens, pour m'épargner la honte dont me couvriroit ma séduction, & pour sauver votre réputation qui m'est plus chère que la mienne. Que la raison nous fasse voir avec l'Amour. Vous m'aimez, je vous aime : je suis jeune ; vous êtes aussi jeune que moi. Nous ne pouvons de longtems disposer du droit de notre personne. Il faut que l'amour prévienne nos parens, l'amour prendra soin de nous faire plaindre d'eux , s'il n'a pas tout-à-fait la force de les prévenir en notre faveur. L'honneur les touchera ; & ce qu'ils ne feront pas d'abord par Amitié, les sentimens d'honneur le leur feront faire.

A mes transports de la plus tendre vivacité, que je ne saurois exprimer dans ce moment, où ma douleur se renouvelle en écrivant, cette adorable fille, se rendit pour se perdre. Quelques jours après cette importante entrevue, ma famille me fit faire un Voyage dans le Holstein Dannois. Je n'y portois pas mon cœur avec moi; je l'avois laissé dans le cœur de l'Infortunée Baronne.

Il fallut partir, & passer plus de deux mois dans un païs où je ne trouvois que de l'ennui. Je n'avois d'autre ressource pour le charmer, que mes pensées toujours occupées de ma chère Baronne. Je lui écrivois, & je ne sai ce que je ne lui ai pas écrit: Il faudroit qu'elle vécût encore pour me faire renaître les idées de mon Amour & de ma douleur pendant notre séparation. Ce mélange ne se trouve plus. La douleur a pris toute la place qu'occupoit l'Amour. J'ai conservé ses Lettres, & mon chagrin m'a fait oublier ce que contenoient les miennes. Quinze jours après mon départ, je reçus cette marque de son Amour.

„ J'Ai reçu, mon cher Amour, la Lettre que vous m'avez écrite, quatre jours après sa datte. Votre absence me porte à vous chercher avec plus de soin & à vous aimer plus ardemment. Ma constance & ma fidélité seront toujours le partage de mon innocente passion. Mais hélas! je crains qu'elle ne soit pas si innocente que la raison veut me le persuader. Devois-je donner à l'Amour, ce qui ne se doit qu'au mariage? Les raisons concertées avec l'Amour ne portent-elles pas un caractère d'aveuglement? Que deviendra le fruit de nos projets, si en les traversant, on s'obstine à ne me laisser que

„ la

„ la honte de les avoir trop bien concer-
„ tés avec votre Amour. Déja je me ré-
„ jouis, & je crains d'avoir été trop habi-
„ le à travailler avec éclat. . . . . Vous
„ devez, mon Amour, entendre ce que
„ je veux vous dire, en doutant en-
„ core de la certitude, que quelques
„ jours de plus ont besoin de confirmer,
„ pour ne me laisser aucun doute que vous
„ êtes Père avant d'être mon Epoux.
„ Votre foi, vos sermens, votre pro-
„ messe signée de votre Sang, sont deve-
„ nus des gages inutiles de votre Amour.
„ Pensez-y bien, mon cher Comte, c'est
„ votre honneur, votre probité que j'ap-
„ pelle au secours de mon état, qui va
„ me rendre la honte de mon Sexe & le
„ deshonneur de ma Famille. Je n'ai
„ pas la force de me répentir de porter
„ dans mon sein le fruit de nos Amours.
„ Il me suffit que je pense à mon cher
„ Comte pour aimer ma douleur & mes
„ peines. Tout ce qui appartient à l'A-
„ mour doit être aimé. Oui, mon cher
„ Comte, oui, mon cœur, vous me feriez
„ aimer jusqu'au coup de la mort. Vo-
„ tre absence est prête de me le donner
„ ce coup funeste qui perdroit toute sa
„ rigueur, si je pouvois mourir devant
„ vous. Venez donc me voir expirer de
„ plaisir, en vous revoyant, & m'arracher
„ à la douleur qui m'ôtera la vie, si je
„ vous sai plus longtems absent. Adieu,
„ mon cher Comte, adieu pour jamais,

 „ si

„ si vous tardez un moment à m'appor-
„ ter sur votre visage toutes les marques
„ de l'Amour.

Je ne vis point alors que c'étoit-là la plus belle Lettre que Femme ait jamais écrite. Je n'y vis que l'Amour : je n'en voulois pas voir davantage. Ou plutôt je ne voyois point la Lettre. Je ne voyois que l'adorable objet de mon Amour. Ne pouvant pas donner à mon cœur toute la satisfaction qu'exigeoient de lui de si tendres témoignages, j'y répondis par Lettres sur Lettres, où mon désespoir me plaignoit de n'être pas le maitre de me rendre à des sollicitations qui n'ajoutoient rien aux désirs les plus passionnés. J'abrégeai le plus promtement que je pus les longueurs que trainoit mon voyage. Mais il fut si long encore, que je reçus dix Lettres de l'infortunée Baronne. Il m'étoit plus aisé de me tuer que de partir : j'avois ordre de ne quitter le Holstein que par un avis exprès de mon Père.

Un Gouverneur à mes trousses, une Cour où je ne pouvois aller, sans être connu, toutes ces raisons me déterminèrent à la patience dont l'Amour n'est guère capable, quand il n'est pas aidé de toute la force de réfléxions sensées.

Enfin le moment arriva où je fus libre de voler sur les pas que j'avois faits en m'éloignant de l'objet, par lequel je voyois tout ce qui tomboit sous mes yeux.

La

La bienséance déroba à mon cœur le droit de la prémière visite que je voulois lui faire. Je fus d'abord à la Cour, où mon pauvre cœur pestoit contre le Cérémoniel. De suite je me rendis chez le Baron de C***. la Baronne, sa Fille, en me voyant, tomba évanouie: Je ne valois pas beaucoup mieux: Nous voila trahis: Le Père & la Mère nous regardoient tous les deux sans pouvoir nous dire une parole. Mademoiselle la Baronne revenue à elle-même, je lui baisai la main, & la mouillai de mes larmes: & non avec moins d'Amour & de tendresse, j'embrassai les genoux de Madame la Baronne.

Tout cela se fit comme dans un même instant, & sans savoir ce que je faisois. Je faisois cependant bien. Le Discours que je tins au Père & à la Mère les attendrit. L'Amour nous a trahis, leur dis-je, les larmes aux yeux. Reconnoissez-le encore aux larmes qu'il verse lui même: Je ne cesserai d'en répandre que vous ne m'accordiez la main de Mademoiselle la Baronne votre Fille: Je suis jeune, il est vrai, mais l'Amour ne doit point se compter par l'âge: on ne doit l'estimer que par sa naissance, ses progrès, & sa force. Enfans, nous nous sommes connus Mademoiselle & moi; & après un nombre d'années, je n'ai pu la voir sans l'aimer éperdûment. Voila mon Crime, qui réjaillit sur votre aimable Fille. Punissez-

 moi

moi seul: je suis le seul coupable. En leur prenant la main, au Père & à la Mère: frappez continuai-je, je ne cesserai de baiser votre main avec le même respect que je baiserois celle de mon Père en me frapant.

Le Baron & son Epouse furent extrêmement étourdis & du Discours & de ce qui l'avoit précédé. La Demoiselle étoit toute émue de crainte & de joie. Oh! ma Fille, s'écria la Mère, en la voyant dans le plus charmant désordre où puisse jetter une belle passion, oh! ma Fille, qu'avez vous fait d'engager votre cœur. Mr. le Comte n'est ni son maitre, ni un parti qui vous convienne; vous avez du bien, mais il est d'une naissance qui est un trop grand obstacle à l'honneur qu'il vous fait de vouloir vous associer à son rang.

Je l'interrompis à ces dernières paroles, souffrez Madame, lui repliquai-je, que je touche en votre présence & de votre consentement la main de Mademoiselle votre Fille. Vous le voyez, cette main que je donne à Mademoiselle la Baronne, c'est celle qui m'ôtera la vie plutôt que de renoncer à la possession de son cœur. Ne parlez point de mon Rang, Madame, l'Amour rend les conditions égales: Eh! que ne suis-je plutôt Roi qu'un simple Comte de l'Empire, je ne ferois que redoubler d'amour & d'estime pour Mademoiselle votre Fille, si les honneurs, la gloire & les biens avoient le pou-

pouvoir d'ajouter quelque prix à mon Amour.

Le Baron étoit interdit, la Mère devint muette, la Fille fondoit toute en larmes, & se retira pour se cacher à elle-même. La Mère suivit sa Fille: Je restai seul avec le Père qui m'embrassa en me reprochant le plus tendrement du monde les suites d'un Amour qui lui paroissoit funeste. Je le quittai, sans ôser prendre sur moi la hardiesse de demander la permission de voir ce qui se passoit dans l'appartement de Mademoiselle la Baronne.

Je voyois si peu la lumière du jour qui étoit encore long quand je sortis de la maison du Baron, que je passai vingt fois dans mon quartier, sans entrer à mon logis. J'étois hors de moi même. Mon Gouverneur que j'avois adroitement trompé, me cherchoit par-tout: il me rencontra: Je ne le reconnus qu'à sa voix, il fut surpris de me trouver dans un état qui tenoit plus de l'extravagance que du desordre.

Je répondis fort brusquement à toutes ses questions. Je sentois que je devois bientôt être maître de mon Gouverneur moi-même. Je passai dans un Cabinet. Assis sur une chaise, je m'en levai cent fois, pour retourner chez le Baron, j'attendis cependant jusqu'au lendemain à y aller. A l'heure du matin qu'on peut rendre visite à des Dames, sans risquer

de les incommoder, je fus voir la Famille que j'avois si fort intéressée le soir précédent.

On me reçut gracieusement. La prémière personne qui s'offrit à ma vue, fut Mademoiselle la Baronne. Ses yeux touchans, comme on n'en peut pas voir, m'invitèrent à l'imiter dans son silence. Elle fut, sans me rien dire, à l'appartement de sa Mère. Le Baron les prévint l'une & l'autre, pour ne pas me laisser longtems seul. Les civilités du Baron furent très graves au commencement. La présence de son Epouse les anima. La Demoiselle fut appellée pour être de la compagnie. Elle en faisoit l'ame pour moi, qui la cherchois par-tout de mes yeux.

Monsieur, me dit le Baron après les prémières civilités, ce seroit à Mr. votre Père & non pas à vous seul, à qui je voudrois dire que je suis très éloigné d'être insensible à l'honneur que vous voulez faire à ma Fille. Votre volonté n'est pas la seule qui puisse à votre âge décider de votre sort. En ménageant la Bienveillance de votre Famille, vous travaillerez en même tems à votre fortune & à votre bonheur. Il ne faut pas compter qu'elle souffre que vous fassiez si jeune un choix dont les suites sont d'une extrême conséquence. Consultez le bon-plaisir de vos parens; de mon côté je ne négligerai rien pour contribuer à votre bonheur. A lui & à

la

la Mère, qui ne me faisoit pas de moindres protestations d'amitié, je ne pus répondre qu'en les embrassant. On me retint à dîner, où rien ne manquoit pour me bien traiter, puisque Mademoiselle la Baronne y étoit. L'après-dinée se passa à Quadrille. La Compagnie devenoit nombreuse à mesure que le jour baissoit; & j'aurois voulu qu'elle se fût si bien diminuée, que nous eussions pu rester seuls Mademoiselle la Baronne & moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas plus que moi à laisser brouter l'Animal. Nous nous serions occupés à donner un libre cours à nos sentimens. Elle prévit bien qu'il n'y auroit pas lieu ce jour-là à aucune entrevue. Elle se reposa du peu de plaisir qu'elle prenoit au jeu sur Mademoiselle de Heimbourg une de ses meilleures amies.

Une petite demi-heure après elle revint & ne reprit point les Cartes. Elle me laissa payer de toute la patience qu'il me falloit, pour la voir avec l'envie de m'entretenir avec elle, en étant retenu ailleurs par la bienséance.

La Compagnie se lassa du jeu à l'heure qu'il en étoit tems. Elle sortit. Je me rangeai du nombre de ceux qui ne croient point avoir droit d'être impunément importuns. On ne souffrit point que je sortisse. Si l'on est avec raison revenu de se laisser trop prier, je trouvai au moins qu'en ce moment c'étoit une excellente

cou-

coutume. Je soupai chez le Baron, où il ne fut point parlé d'Amour. Mademoiselle la Baronne me glissa un billet en sortant pour me retirer à mon quartier. J'y arrivai avec une secrette joie d'apprendre tout ce que les conjonctures de mes visites nous avoient empêchés de nous dire. Je ne fus pas trompé. Voila ce qu'elle me marquoit.

MON CHER COMTE,

„ J'Ai donné trop publiquement des „ preuves de mon Amour pour vous. „ Au milieu de ma Famille, vous l'avez „ vu, l'Amour m'a trahie. Vous ne pou„ vez pas douter que je ne vous aime „ de tout mon cœur. Ah! mon cher „ Comte, faut-il vous rappeller d'autres „ circonstances que celle-là pour vous „ pénétrer de la vivacité de mes senti„ mens? Vous le savez, mon Cœur, je „ n'ai approchée de vous qu'une fois. „ Puisse ce moment me causer la mort „ au plutôt, si ce doit être un malheu„ reux moment. Oh! mon cher Comte, „ je suis trop assurée de la fidélité de vo„ tre Amour, pour regretter la faveur „ qui m'a fait Mère aussitôt que nous „ en avons fait les vœux. Je ne rougis „ pas, mon cher Comte, de porter dans „ mon sein l'ouvrage de votre Amour „ & du mien: je ne crains pas que vous „ rougissiez de le reconnoitre. Vous êtes

„ allé

„ allé au devant de ma foiblesse en pré-
„ venant mes parens. Rendez-lui le mê-
„ me témoignage devant votre Famille. A-
„ gissez, vous avez encore six mois ; met-
„ tez vous en ma place, mon cher Com-
„ te, & souffrez ce qu'il en coute à la
„ crainte d'une Fille pour déclarer un
„ pareil état à sa mère. Oui ! je mour-
„ rai de crainte ! Il me semble déja que
„ tout le monde me reproche de n'être
„ plus fille sans avoir eu d'Epoux. De-
„ venez le mien promptement ; vous l'ê-
„ tes ; vous me l'avez juré ; vous me l'a-
„ vez signé de votre sang ; tout cela
„ mon cher Comte n'est point votre cœur.
„ C'est lui seul sur lequel j'ai compté,
„ Trouvez-y pour moi toutes les ressour-
„ ces qu'un homme de qualité doit em-
„ ployer pour ne pas souffrir la moindre
„ tache à son honneur. Vous m'aimez,
„ votre cœur me le dit, parce que le mien
„ n'en fait qu'un avec lui. Je suis instrui-
„ te de la moindre de vos pensées ; elles
„ font toute ma consolation. Ce sont
„ elles qui me font aimer à être la plus
„ heureuse victime de l'état le plus mal-
„ heureux où se puisse trouver une fille.
„ Que de pressentimens sinistres, mon
„ cher Comte, me font intérieurement
„ sentir, ce que je n'ose vous dire ; je
„ ne dois plus vivre que de douleurs
„ pour mourir avec plaisir.

Mademoiselle la Baronne de C * * *

étoit

étoit enceinte de trois mois environ : j'écrivis à ma Famille, que je voulois absolument l'épouser. Mes Lettres ne pouvoient pas être encore remises à Holsmunden, qu'on me fit partir avec précipitation pour Halle, Université célèbre, sous la domination du Roi de Prusse, on me laissa à peine le tems d'écrire un mot à Mademoiselle la Baronne. J'y passai six mois, moins quelques jours. Pendant ce tems je reçus plusieurs Lettres de mon père, où chaque mot étoit un mot d'aigreur & d'indignation. Je ne me lassois point d'écrire à l'infortunée Baronne, quoiqu'il ne me parvînt aucune de ses nouvelles.

On me trompoit de toutes parts : Gouverneur, Domestiques, tout me trahissoit. Mon fidèle valet de Chambre m'avoit quitté. Je me suis douté depuis, qu'on avoit donné ordre à la poste d'arrêter toutes les Lettres qui seroient à mon addresse.

Le désespoir, à la fin, me fit donner dans une extrémité, dont l'Amour irrité peut être seul capable. Je menaçai de passer mon Epée à travers du corps de mon Gouverneur, s'il ne me donnoit toutes les Lettres qu'il avoit interceptées, en lui disant, vous ne me reconnoissez pas à ce trait, Monsieur, je ne me reconnois pas moi-même ; j'ai épuisé toutes les caresses, elles sont inutiles auprès de vous : il faut que vous mouriez de ma main, ou que dans l'instant vous me rendiez mes Lettres.

Oui,

Oui, Monsieur, me répondit-il, je vais tout à l'heure vous en remettre trente. Ce n'étoit point à vous à qui je devois obéïr, ce semble, c'étoit à votre Famille : je dois me conformer à ses ordres, & ne pas suivre vos caprices. Je ne connoissois pas encore votre joli caractère. C'est contre vôtre Père que vous avez tiré l'épée, & non pas contre moi. C'est à lui de me vanger, soit qui voudra vôtre Gouverneur, voilà vos Lettres, me dit-il en finissant son discours, & les tirant de son Armoire.

Ce trait ne fait honneur qu'aux fureurs de l'Amour, mais qu'il me vangeoit bien au moins des soupçons, qu'avoit de mon Amour, la plus illustre infortunée qui ait jamais vu le jour. Je n'eus pas le tems de lire alors les trente Lettres, que m'avoit écrites cette malheureuse Victime de ma fatale destinée. Je ne pus voir tant de témoignages déposer contre moi, je ne dis pas sans verser un torrent de larmes, mais même sans répandre du sang. Oui! mes yeux pleuroient le sang.

La dernière Lettre de Mlle. la Baronne, qui m'étoit tombée la prémière sous la main, me les arrachoit. Puis-je bien encore la transcrire, sans paier à sa mémoire, le plus auguste tribut qui doit rendre l'Homme sensible au souvenir d'une personne qui n'a été malheureuse, que parce qu'elle a trop aimé? Chaque mot

de

de sa Lettre est une larme qui doit m'en faire de nouveau verser le double.

„ JE dédie, mon cher Comte, le tems „ que j'emploie à vous écrire, au seul „ désir de mourir. Je vous ai écrit „ tant de fois, sans avoir une seule de „ vos réponces, que je ne compte plus „ ni vous voir ni recevoir de vos nou- „ velles, la mort que me cause votre absen- „ ce, est le dernier & le plus fidèle ga- „ rant de mon amour. Chaque jour que „ j'ai passé, j'ai consommé une partie „ du sacrifice, que je devois vous faire. „ Mes mains se sont desséchées à y voir „ le jour à travers. J'ai vu sans cha- „ grin toute ma chair se fondre, mes „ yeux s'éteignent à force de pleurer à- „ près vous. Mon cœur s'est épuisé en „ soupirs, il n'éxiste plus que dans la der- „ nière parole que je vous dis, je vous ai- „ me & meurs. La Baronne de C***.

Sans savoir ce qu'étoit devenu mon Gouverneur, & sans m'informer, je pris la poste; en 28 heures j'arrivai à Wolfenbuttel. Je descendis à la porte de Mr. le Baron. J'entre comme un homme éperdu: mes larmes, en entrant, annonçoient mon désespoir & ma douleur, je ne pensois pas à m'excuser; je me regardois comme le plus criminel de tous les hommes. Hélas! mes pleurs ne firent que se mêler aux larmes de toute la Maison.

Je crus morte mon infortunée Baronne:

ne: je n'osai demander si elle étoit encore en vie. Je suivis les domestiques épleurés, je pénétrai daus l'appartement de mon Amante, de mon Epouse, de la plus triste mourante enfin que la mort ait pu ravir. En jettant les prémiers regards, je ne la reconnus que par le triste apareil qui l'environnoit. Les bras ouverts pour l'ambrasser je tombai évanoui. Sa voix expirante me redonne l'usage de mes sens: mille fois je lui baise la main dont la mort avoit ôté tout sentiment de vie. Je la mis dans mon sein. Oh! plût à Dieu, m'écriai alors, qu'il ne fallût qu'ouvrir mon cœur pour lui redonner ses esprits. Non, si je ne partage pas ma vie avec elle, mes jours doivent finir avec les siens. Je ne connois d'autre bonheur que de mourir avec elle, puisqu'on m'a empêché d'y vivre.

Jusques là l'infortunée mourante n'avoit prononcé que le mot de Rantzow, sans savoir que je fusse présent. Mais soit à mes gémissemens, à ma voix, à mes cris, elle se tourna tant soit peu vers moi, & me dit sans presque aucun son de voix: c'est vous, mon cher Comte, vous venez à propos recevoir mes derniers soupirs. Mettez la main sur mes yeux; vous les devez fermer, puisque vous êtes le seul pour qui je les ai ouverts. Ne pleurez point ma mort. Ma destinée ne vous en fait point l'auteur: je devois mourir même plus malheureuse. Le Ciel me fait vivre

plus heureusement dans ce seul instant, qu'il ne m'a donné de momens heureux durant toute ma vie. Vous êtes père de mon Enfant, qui m'a fait moins mourir, en le faisant naitre, que votre absence & mon Amour pour vous. Donnez votre nom à votre Enfant & le mien. Vous devez à ma mémoire cette marque d'estime; mon père qui devoit perdre tout sentiment qu'inspire le sang, m'a promis de lui donner un tiers de ma dot pour l'élever dans une Education la moins disproportionnée au malheureux rang de ceux qui lui ont donné la vie. O! mon père, O! mon cher Comte, O! ma mère, ne plaignez plus mon sort: il est heureux, puisque vous versez des larmas, que je prens pour le dernier signe de votre Amour.

Mademoiselle la Baronne expira entre mes bras en achevant ces paroles. Malgré toutes les résistances des gardes & des domestiques, je fus plus de trois heures mon visage collé contre son visage. Je l'appellai mille fois par son nom, croyant toujours la rappeller à la vie. J'invoquai la mort. Est-il possible, m'écriai-je, qu'on fasse un tombeau pour mon Epouse, & que je n'y entre pas avec elle. Oui! c'est mon Epouse, les loix ne la reconnoissent point, la nature, mon cœur la reconnoît pour mon Epouse. Eh! si l'on a eu le pouvoir de m'empêcher de lui donner le nom que son Amour lui méritoit pendant sa vie, pourra-t-on m'em-

m'empêcher de lui donner après sa mort. Oui ! chère & trop tendre Epouse, je veux m'unir à vous par la mort, puisqu'on ma séparé de vous par la vie. Je ne vous quitterai point ; on ne vous enlevera point à mes yeux que je n'aie expiré sur votre visage, ou que je ne vous aie redonné la vie. O ! mort, que tu tarde longtems ; viens vite à mon secours, vange mon illustre Epouse de la barbarie des Loix, vange la nature qui s'y soumet, comme un esclave ; ne me juge pas selon ta rigueur, parce que tu me laisserois vivre : juge moi par faveur, & me fais cesser d'être au monde, pour n'être qu'un, sous ton Empire avec mon Epouse. O ! chère Epouse, entendez ma voix, sollicitez la mort pour moi : envain pour vous je sollicite la vie. Ah ! s'il n'est pas en mon pouvoir de faire que vous viviez avec moi, je puis au moins faire que je meure avec vous. O ! chère & trop généreuse Epouse, reçois après mes larmes le sang que j'aurois dû répandre plutôt que de te séduire ; O ! funeste amour, qui fais prendre le poison sous de douces couleurs, prête-moi tous les traits les plus empoisonnés. Livre-moi à toute la fureur du désespoir, tu as servi les langueurs de mon Epouse ; sers aussi la violence que tu me lui fais faire. O ! funeste Amour, sers-la promtement : anime-moi de toute la fureur dont tu es capable ; je n'implore plus tes douceurs ; que mon cœur soit en proie à tou-

toutes tes rigueurs, la mort est trop douce, si ce n'est pas toi qui me la donne.

Tant que l'on me laissa exhaler ma douleur sur l'illustre morte, je ne cessai d'invoquer la mort, & j'oubliois que j'eusse des armes pour en être le Ministre le plus prompt. On me porta à l'appartement du Baron plus mort que vif.

Mon état ne faisoit que l'affliger davantage, je lui demandai mille & mille fois pardon. Je le couvris de mes larmes, il me baigna des siennes. Que ne lui dis-je point pour lui faire pleurer davantage la vertu de sa Fille que j'avois séduite! Il ne me répondit jamais que par les soupirs & les pleurs. J'étois attendri; mais de ce tendre sombre & triste qui forme le désespoir. Je voulus le quitter. C'étoit à dessein de remonter dans l'appartement de sa Fille.

J'avois décroché mon Epée de mon Ceinturon, par je ne sai qu'elle façon d'agir indélibérée. J'étois bien éloigné de faire aucune démonstration de désespoir dans son appartement; mais la résolution que j'avois prise de me tuer dans la chambre de sa fille, me prévint de précipitation: il me demanda mon Epée, me garda à vue, comme si j'avois été son propre Enfant, il fit donner avis à mes parens de ma retraite, en se plaignant de son infortune dont j'étois cause, il n'oublia pas de me plaindre. La Cour & la Ville en parlèrent à la manié-

nière des choses extraordinaires.

Mon Père arriva à Wolffenbuttel avec le Baron de Wense presque au moment où l'on alloit faire le Convoi de Mademoiselle la Baronne de C * * *. Les images funèbres, les larmes, le Deuil de la maison, mon état pitoyable desarmèrent sa colère. Il m'embrassa avec toute la tendresse du père le plus tendre. Je voyois mal tout ce qui me paroissoit n'être pas dans la douleur.

Mon Père en parut pénétré si vivement que je le crus se contraindre pour n'en pas donner à l'illustre morte autant de signes que je le faisois, dans un épuisement où il ne me restoit plus de forces. Je ne lui demandai que la grace de se charger de l'entretien de l'Enfant qu'on avoit enlevé de la maison du désolé Baron deux heures avant mon arrivée chez lui. Mon Père me le promit inutilement, parce que le Baron de C * * *, n'a jamais voulu permettre que d'autre que lui en prît soin.

Pour effacer le plus vite qu'il se pouvoit les tristes images de ma douleur, mon Père mit auprès de moi le Baron de Wense, plutôt sur le pied d'Ami que comme un Gouverneur. On me fit partir pour Helmstadt. Je ne sai pour quelle raison on me replaça chez le Conseiller Mobimène.

En cette maison où je n'aurois pas manqué en tout autre tems de me livrer à la joie, je passai plus de trois mois entre les bras du plus triste désespoir. Les

charmes de la Conſeillère étoient mon bouteau. Cette aimable Femme, qui partageoit ma douleur, ne m'empêcha pas de la déteſter avec tous les ſoins qu'elle prenoit pour me faire revenir de la triſteſſe. Je ne la pouvois regarder que comme l'auteur & la cauſe de la mort de mon illuſtre Baronne. Non, me diſois-je nuit & jour en moi-même, ſans les funeſtes apas & les dangereuſes Leçons de la Conſeillère, je n'aurois jamais été ſi habile à faire le malheur d'une fille dont je devois reſpecter juſqu'à la terre qu'elle touchoit. Oh! que n'avois-je au moins mon innocence, pour être innocent avec elle. C'eſt la Conſeillère qui m'a apris le crime. C'eſt elle qui a tué mon illuſtre Baronne; c'eſt elle qui m'a ouvert les yeux à la profanation de la vertu. Son image me ſuivra par-tout, comme un ſpectre effrayant pour vanger la vertu, l'innocence & la candeur de l'amour. O! illuſtre morte, je ne mérite plus que votre Ombre, votre image vienne charmer l'horreur que me cauſe le portrait affreux de cette malheureuſe Femme, qui a fait vos malheurs & les miens.

Sans ceſſe j'avois devant les yeux ces deux portraits. Mr. le Baron de Wenſe déſeſpéroit de me conſoler. Toutes les peines qu'il prenoit pour m'ôter à moi-même, redoubloient mes douleurs; il n'eſt point de divertiſſement qu'il ne me propoſât pour faire diverſion à

ma tristesse. Quel enchainement d'une malheureuse destinée.

Je me laissai gagner à son amitié importune. Il me conduit au jeu de paume: le jeu étoit libre. Il vouloit avoir la bonté de faire une partie avec moi: Je le refusai avec amitié & politesse: voyons au moins, me dit-il, un moment. Votre Valet de chambre & mon Laquais vous donneront quelque plaisir. L'un & l'autre ne demandoient pas mieux que de se tirer les nerfs à cet éxercice où ils n'étoient pas tout-à-fait mal-habiles.

Le Baron de B * * * originaire d'Hannover arriva. Après les prémières civilités, du prémier abord il nous demanda, si nous ne jouions pas. Le Baron de Wense lui répondit que le jeu étoit libre pour lui; que nous n'avions point été d'humeur de faire une partie, parce qu'il faisoit trop chaud; qu'il en lieroit volontiers une avec lui; que ce qui paroissoit indifférent avant son arrivée, prenoit par sa présence toutes les graces du désir & de l'envie, &c.

Le Baron de B * * * paya ses politesses de la plus sotte & de la plus impertinente réponse. Il me paroit surprenant, lui répondit-il, que vous me proposiez de jouer après vos Manans de Domestiques. Le respect qu'ils nous devoient, les avoit fait cesser de jouer, sitôt qu'ils crurent qu'on formoit une partie avec des étrangers. Mon Valet de chambre à la porte

de la Galerie où étoit le Baron de B*** ne prit que le tems de trouver mauvais que ce Baron le traitât de Manant, pour lui appliquer un coup de Raquette sur sa vilaine physionomie: le Baron tire l'épée, poursuit le Valet de chambre dans le jeu de paume, pour la lui passer à travers du corps. Je ne voulois que lui casser son épée, je lui casse le bras d'un coup de canne.

L'Université prit aussitôt connoissance de cette affaire: on me donna encore deux Dragons & un Bas Officier pour me faire tenir les arrêts: les informations me furent aussi favorables que mon intention étoit pure & louable. Je pris peu de part à cette avanture; je n'étois occupé que de la tristesse qui ne cessoit de me ronger. Le Baron de B * * * se fit porter en litière chez ses parens; mais il eut la lacheté artificieuse d'engager dans ses ressentimens les Barons de Hoym, d'Esbeck, Stapff, & de Tramp, ses intimes Amis. Mais pour tout fruit de leur indigne complot, ils n'eurent que la honte & le regret d'avoir manqué à m'assassiner avec le Baron de Wense.

Le Baron de Hoym mon Oncle aida à nous sauver la vie, sa prudence & son esprit nous servirent plus que son épée, qu'il ne convenoit guère de tirer avec de jeunes gens. Malgré la sagesse de ses leçons, & l'envie que j'avois de ne me jamais trouver dans des brouilleries, je ne pus

point

point me défendre de n'y pas retomber.

Tous ces faits sont si connus qu'il ne faut que les réciter sans ornement pour être plaint, si je ne mérite pas d'être loué dans les évènemens que toute la prudence humaine n'auroit pu m'empêcher d'essuier.

Le Baron de Weberling, Conseiller de Régence, étoit venu de Berlin me voir à Helmstadt: le Baron de Hoym mon Oncle se trouvoit aussi chez moi. On y servoit le Caffé de l'après-dînée. On m'apporta alors cet appel.

MONSIEUR,

„ L'Affaire du Baron de B*** n'est pas „ si bien finie que vous le pensez. Je „ suis son parent & je veux être son vangeur. A demain matin, je vous prie, „ je serai dès les dix heures au Village „ d'Ohren, territoire de l'Evêché d'Hildesheim. L'endroit est fort commode: „ de deux pieds l'on peut être dans un „ instant sur les Terres de trois Puissances différentes: je vous attends là avec „ l'impatience de rougir le gazon de votre sang ou du mien.

DE STAPFF.

Je trouvai dans le Baron de Weberling & mon Oncle des leçons sur le point d'Hon-

d'Honneur, qui faisoient violence à la crainte des funestes suites d'un Duel dans toutes les formes. Je n'étois point l'agresseur; mais j'aurois passé pour un lâche. Je sentis mon cœur prendre de nouvelles forces dans la hardiesse de mon adversaire. J'ai déja dit que les Allemands aiment trop le spectacle du monde pour se battre en cachette: je fus donc obligé de prendre quelqu'un pour second, après avoir refusé absolument l'offre de Gens que je ne voulois pas compromettre dans des affaires de Jeunesse.

De Biselstein m'accompagna avec joie, le Baron de Wense fut de la partie & le Baron de Rosenroth: nous ne trouvames personne au rendez-vous. Nous nous en retournames à Helmstad. Nous étions à peine séparés, qu'il me vint un autre Billet. C'étoit à peu près sur les neuf heures du soir.

„ JE ne sai, Monsieur, lequel de nous „ deux doit être le plus offencé. Ce „ n'est pas ma faute, si je ne me suis pas „ trouvé au rendez-vous; sitôt que mon „ Hôte a eu connoissance de mon des„ sein, il m'a enfermé à la clef. Je n'a„ vois pas besoin de la fureur que j'ai „ prise dans une pareille contrainte, pour „ animer mon courage, vous me trouve„ rez ici en ville, toujours prêt de sou„ tenir la Gageure. Je doute que vous „ soyez plus irrité que moi. Je suis au

de-

„ desespoir de vous avoir manqué de pa-
„ role.

Je ne sai pour quelle affaire pressante, le Baron de Wense avoit été obligé de me quitter. Ce jour là même où j'étois seul à moi, je m'amusai dans un jardin assez passable qui appartient à Mr. de Creps. De Tramp & de Stapff. y étoient ensemble. De Stapff sortit du jardin. D'un clin d'œil nous nous en dimes assez. Ce jardin écarté donnoit par une petite porte dans une rue fort peu fréquentée.

De Tramp, avec le cœur plein de sentimens nobles, est un bien bon garant de l'équité généreuse de cette fatale démarche; plutôt témoin que médiateur partialisé, il nous vit battre tous les deux de Stapff & moi; il lui falloit au moins attendre du sang tiré de part ou d'autre, pour offrir sa médiation, qui étoit bien inutile entre gens d'honneur & de sentimens. D'ailleurs de Tramp n'en eut pas l'occasion ni le tems. Il entendit moins promptement le cliquetis des épées, que le corps du pauvre Stapff tomber mort par terre.

J'entrai dans la prémière chaise à porteur que je pus trouver à ma bienséance; & tout de suite, je fus chez le Recteur de l'Université. Je ne le trouvai point. Je pris le parti que la grandeur d'ame inspire de prendre, après une action où l'on
doit

doit se justifier de sentimens d'honneur. Je ne dirai point que je fus fort tranquille. Sûr de l'impunité, la mort d'un homme doit couter à quiconque n'a pas perdu tout sentiment d'humanité.

Arrivé chez moi, je n'y fus pas plus d'une heure que Mr. de Floegen envoya un Enseigne du Regiment de Dragons me demander mon épée, & m'ordonner ma chambre pour arrêts, quatre Dragons à la porte, & un Maréchal de Logis avec moi.

La procédure trainoit fort à longueur, quoiqu'elle parût fort échauffée d'abord. Je fus le lendemain cité devant le Baron Legebs de Belegostein Recteur de l'Université. On ne me donna pas moins que huit Dragons & mon Maréchal de Logis pour servir à mon Escorte. Le Recteur le prit sur le ton capital. Ma Tête, à son compte, devoit bientôt tomber à mes pieds. Il y avoit entre le malheureux mort & lui quelque interêt d'alliance, qui ne m'étoit pas favorable. Tout le Baragouin des Universités fut déployé avec éloquence. J'étois inébranlable. Rien n'est meilleur qu'une conscience pure, pour ne pas trembler sous les coups que nous peut porter l'injustice des Hommes.

Cette fierté d'ame que le Recteur admiroit en moi, malgré lui, aigrit son cœur apparenté à l'Homicidié, défense de sa part de me laisser parler à qui que ce fût.

Le

Le Baron de Wenſe avoit écrit à mon père, qui vint à Helmſtad au bout de huit jours. Mon père inſtruit du procédé du Recteur avoit obtenu de S. A. S. le Duc, l'ordre de laiſſer entrer chez moi quiconque y auroit affaire.

Cette grace que la Cour m'avoit accordée, piqua le Recteur au vif. Un ſavant à titre d'office eſt ordinairement fécond en expédiens dignes de vanger ſon ſavant couroux. Mr. le Recteur étoit Allemand, donc le Comte de Rantzow ne doit pas parler François, Latin, Anglois, en un mot une autre Langue que celle du païs. L'argument eſt tiré à quatre épingles. La conſéquence en eſt juſte. De par Mr. le Recteur ſoit ordonné au Comte de Rantzow de toujours parler Allemand.

Mon père, qui aime fort la Langue Françoiſe, fut le prémier à me faire pécher contre l'ordonnance de Mr. le Recteur. Il eut la bonté d'offrir vingt mille Ecus pour caution de la liberté qu'il demandoit pour moi, en attendant la déciſion du procès, & offrant de s'engager à me repréſenter toutes les fois qu'on l'en requereroit.

Je m'ennuiois déja par la ſeule idée d'une procédure qui n'auroit pas dû prendre quinze jours de tems, & qui dura plus de ſix mois. On impliquoit dans cette affaire de Biſelſtein, qui n'y avoit eu part que des yeux. On le tenoit étroitement ſerré

ſerré en priſon, lui qui avoit toujours été ami de Stapff.

Ennuié des Vétilleries, ſur leſquelles on formoit de très longs interrogatoires, je donnai la peine au Recteur de les venir continuer chez moi. Mon Médecin donna une bonne & belle atteſtation, qui me faiſoit ſeule malade à ne pouvoir ſortir de la chambre. On me défendit d'être moi-même mon défenſeur dans ma cauſe: on vouloit m'en nommer un *ex officio*. Qui a jamais vu qu'il ſoit interdit à un homme de fournir lui-même les moyens pour ſa defenſe? Ce ſont des formalités, je les ſuivis. Je pris pour mon défenſeur le célèbre Mr. Zeunig.

Pendant ce tems-là on ſollicitoit la Cour & l'Univerſité pour obtenir la permiſſion d'inhumer honorablement le malheureux Stapff. On l'obtint. L'affaire ſe diſpoſoit à paſſer purement & ſimplement comme une rencontre. Le Baron de Stammer, Colonel du Régiment Dragons, venoit me voir fort ſouvent. Entre autres, il me dit un jour qu'il appercevoit bien que l'Univerſité penchoit preſque toute du côté de l'indiſpoſition qu'avoit entre moi le Recteur; que j'aurois bien fait de n'avoir pas été ſi généreux; qu'on pouvoit toujours mieux accommoder ces ſortes d'affaires de loin que de près; que l'Univerſité avoit la Haute Juſtice: que tout le monde convenoit que je n'étois pas l'agreſſeur; mais en mê-

même tems qu'il demeuroit constant que c'étoit des suites d'un Duel dans toutes les formes.

Je ne puis pas dire que le Baron de Stammer m'ait donné le conseil de m'évader; mais il m'en fit naître la pensée. La résolution fut presque aussitôt exécutée que prise. Convenu avec l'un de mes Domestiques de tout ce que j'avois projetté, je lui parlai devant ma garde: & lui ordonnai de mener à Holzmunden, mes trois chevaux que j'avois toujours tenus à l'Ecurie, en lui disant qu'il étoit inutile de les avoir sur mes crochets, puisque je ne m'en servois pas. Pour donner plus de couleur de vérité à la vraisemblance, j'écrivis une Lettre addressée à mon Père, & une à mon Gouverneur, qui y étoit allé depuis quelques jours.

Nous étions convenus, mon Domestique & moi, qu'il m'attendroit à dix heures du soir, derrière l'Abbaye de St. Lutgeri. Il ne s'agissoit plus que de risquer ma vie pour ma liberté. Je n'en courois pas risque autrement en me jettant par les fenêtres, qui donnoient sur le jardin. L'Officier de Garde y couchoit, & tout bien conditionné de Vin que je devois le mettre, je n'étois point d'intention de hazarder mon coup de ce côté-là. Mon Officier prit du Vin autant & plus qu'il n'en falloit pour bien dormir de bonne heure.

Je fis coucher dans mon Lit le Domestique

tique qui me restoit, & légèrement je montai dans son Galetas, dont la fenêtre étoit de niveau à une Goutière qui se vuidoit dans une petite rue de traverse. J'avois sur moi une Echelle de soie.

Je descendis heureusement. Il m'auroit été bien moins dangereux de me laisser couler d'un prémier étage sur un Jardin, que de risquer ce dont je courus les risques. Si mon Officier de Garde étoit dans le Vin, les quatre Dragons qui étoient à ma porte n'y étoient point. Ils avoient dans l'antichambre où ils étoient une fenêtre du même côté: de sorte que le tout bien réfléchi, il me parut à propos de prendre la chose par le bout le plus difficile, pour la rendre plus aisée; & je crois qu'ici cette maxime d'entreprendre ce qui est difficile comme aisé, & ce qui est aisé comme difficile, n'est pas tout-à-fait déplacée.

J'avois eu soin de prendre avec moi un Couteau de chasse & une paire de Pistolets. Dans les habits de mon Domestique, on ne me reconnut point à la porte. Je sortis de la Ville sans embaras & sans difficulté. Mon Domestique m'attendoit où je lui avois donné ordre de m'attendre. Je montai à cheval, & arrivai à Walbeck une heure après minuit. Je fis lever le Baron de Weberling qui ne me croyoit pas si prompt à le surprendre.

La prémière politesse du Baron fut de m'offrir promptement un Lit. Le len-

de-

demain je lui racontai comment j'avois conduit mon évasion. La curiosité le prit de savoir comment on la regardoit à Helmstad. Il y envoya son valet de Chambre qui nous fit un récit assez uni, & qui revenoit assez à ce que nous nous en étions imaginés. On faisoit faire une perquisition dans toute la Ville: mais l'inquiétude de ceux qui étoient les plus intéressés à me poursuivre, le calma.

On apprit où j'étois. Quoique je fusse en cet endroit sur les terres du Roi de Prusse, on fit des tentatives pour m'enlever. Inutilement on le tenta. Cependant, pour ne pas trop m'exposer, Mr. de Weberlingen m'accompagna à la Ville de Weberlingen, & me recommanda à Mr. de Schwartz, Conseiller de Guerre de S. M. le Roi de Prusse, & à la Baronne de Padelitz Douairière. C'étoit à qui me feroit la meilleure fête dans cette Ville. Je n'y goutai pas longtems les plaisirs peu tranquilles que j'y trouvois.

L'Université d'Helmstadt envoya à l'Evêché Séculier d'Halberstadt, une Lettre persécutoire, où il ne manque à présent pour me bien signaler, que la barbe très noire qui m'a poussé depuis ce tems-là.

„ NOUS, Recteur & Professeurs de
„ l'Université Royale de la Grande
„ Bretagne, Electorale & Ducale de
„ Brunswic & de Lunebourg, autrement
„ dit, de l'Université Julienne d'Helm-
„ stadt, faisons savoir à tous qu'il ap-

„ partiendra, que Messire George-Louis-
„ Albert, Libre Comte du St. Empire Ro-
„ main, de Rantzow, qui s'est évadé le
„ neuf du mois de Mai de l'année pré-
„ sente à dix heures du soir, de l'arrêt que
„ nous avons été obligés de lui donner,
„ pour avoir attaqué Mr. de Stapff qui a
„ été tué en présence de Mr. de Bifelstein.
„ Et comme le procès à l'encontre desdits
„ Bifelstein & Comte de Rantzow n'est
„ pas encore suffisamment instruit, nous de-
„ mandons instamment à chaque Justice ci-
„ vile & militaire, à qui la présente Lettre
„ persécutoire sera présentée, d'en prendre
„ copie, & de faire examiner tous les
„ passans, pour nous être, s'il se peut,
„ rendu ledit Comte, âgé d'environ dix-
„ huit ans, de médiocre taille, le visage
„ à la Romaine, les yeux grands & noirs,
„ le nez mi-aquilin, la Bouche petite,
„ le Menton court, le teint blanc, les
„ cheveux plus bruns que noirs, les sour-
„ cils épais & hauts. Que si on est assez
„ heureux de le rencontrer, nous répé-
„ tons nos instantes prières de le faire
„ sur le champ arrêter, & de nous en
„ donner avis. Ce faisant, nous ne
„ manquerons pas de payer tous les frais,
„ déboursés & dépenses qui peuvent s'en-
„ suivre de l'arrêt & main-mise sur ledit
„ Comte; nous offrant, à la requête de
„ chaque Justice, de rendre le même bon
„ office en pareil cas. Fait au Consistoire
„ d'Helmstadt, le 2 Mai 1732.

Mon-

Monsieur de Schwartz me conseilla de faire venir chez lui Mr. de Zeunig mon défenseur. Je lui envoyai un Exprès. Dès le même jour, Mr. Zeunig se rendit à Weberlingen. Il fut d'avis que j'allasse à Hamersleben dans un Couvent de l'Ordre de St. Augustin. Mr. de Schwartz me prêta sa Berline.

A Harbeck, avant de nous ouvrir la Barrière, on nous demanda qui nous étions. Mon Avocat n'étoit point au Barreau, il pâlit. D'une hardiesse d'esprit, qui marque assez le caractère de la résolution, je demandai à la Garde depuis quand on examinoit de si près les passans. C'est depuis, me répondit-on, que le Comte de Rantzow a pris la fuite d'Helmstadt. Examinez bien, répondis-je, c'est à sa poursuite que je suis chargé d'une Lettre persécutoire contre lui.

Mon Avocat n'avoit guère bien jetté son plomb! Le Supérieur du Couvent nous fit poliment ses excuses, en nous montrant un arrêt du Roi de Prusse, qui faisoit défences à toutes Communautés, sous peine de désobéissance, de servir de Refuge à qui que ce fût. Nous rebroussames chemin; à la même garde on nous demanda si nous avions trouvé le Comte: un non est bientôt dit.

Nous continuames notre route à Weberlingen. Mr. de Schwartz étoit à diner chez Mademoiselle la Baronne de Padelitz. Nous fumes les bien revenus. Le lendemain je partis pour Magdebourg.

Avec l'équipage de Mr. de Schwartz il me fut aisé de passer pour le fils de la maison. La Garde se paya de ces raisons. Je ne perdis pas un moment à voir Monsieur le Baron de Goltz, Lieutenant-Général des Armées du Roi & Commandant de la Place. En l'abordant, je vous demande pardon lui dis-je, d'être entré dans la Ville sous un autre nom que le mien. Je ne vous ai pas, Monsieur, laissé le tems de vous tromper. Je viens vous demander la grace de m'accorder votre protection. Il me répondit fort obligeamment que je ne devois rien craindre.

J'étois à peine de retour à mon Auberge, où je n'avois fait que descendre, que le Baron de Mandelsloh m'y vint trouver. Il me contraignit à ne pas loger ailleurs que chez lui. Toute la Famille me fit un accueil si gracieux, qu'il ne me restoit que le seul chagrin de n'avoir point de nouvelles de mes parens. L'instabilité où j'avois été en étoit la cause. Magdebourg me fixa pour quelque tems: j'écrivis à Holtzmunden. Je n'publiai pas à prier mon père de se ressouvenir des politesses du Baron de Mandelsloh.

Mon père me laissa chez lui fort à mon aise. Il me faisoit espérer de jour en jour la fin de mon procès. La politique exigeoit de ne me pas rappeller chez lui. Pendant ce tems on m'envoya un sauf-conduit, qui étoit un véritable piège: je

le

le renvoyai au Recteur, & lui fis pour toute réponse, que je ne me fierois à ce sauf-conduit qu'autant que je le verrois confirmé par Autorité Souveraine.

L'Université piquée de ma courte Réponse, supplia le Roi de Prusse de me faire arrêter. Le Roi répondit à l'Université qu'elle devoit envoyer au Président de Coccey toute la procédure qui avoit été faite contre moi; & que sur son rapport il en ordonneroit. Le Baron de Rensdorff, Capitaine au Régiment de Grevenitz, Grénadiers, m'avertit qu'il y avoit ordre pour moi de garder la Ville pour prison, en attendant que le Roi fût instruit de mon affaire.

Le Baron mon parent me rendit l'office d'un ami, & je ne sai si je me suis trompé; mais je me crus étroitement obligé à Mr. le Baron de Goltz.

Je partis donc de Magdebourg avant que l'ordre fût donné; & me rendis à Gommern, petite Ville de l'Electorat de Saxe. Huit jours après je reçus un sauf-conduit, dans les formes, de l'Autorité Souveraine seule, en qui je mettois ma confiance.

Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc me fit la grace de me l'envoyer, avec la permission d'aller à Brunswic, & par-tout où bon me sembleroit: j'allai remercier S. A. des bontés qu'elle avoit eues pour moi. Je partis pour Helmstadt, où je fus confronté avec les Déposans

contre moi. J'y attendois à tout moment le jugement de mon procès.

Le Recteur qui redoubloit d'aversion & de haine, à mesure que l'Auguste Maison de Brunswic me faisoit des graces, eut le crevecœur de voir tous les jeunes gens de qualité me mettre à leur tête pour conduire le fameux Mr. Treyer. Ce Professeur en Droit public étoit si généralement estimé qu'il n'est point d'honneurs qu'on ne lui fit, lorsqu'il quitta l'Université d'Helmstadt pour aller à celle de Goettingen.

Au mois de Janvier 1732 l'Université de Leipsic, qu'on avoit consultée dans mon affaire, me condamna à deux cens écus d'amendes pour des œuvres pies. Le Recteur à qui je les fis compter, fut extrêmement fâché que j'en fusse quitte à si bon marché. Je fis le voyage de Wolffenbuttel après le jugement de mon procès. En rendant grace à Son Altesse pour tous les bienfaits dont elle me combloit chaque jour, je la suppliai de m'accorder la permission de voir ma Famille. J'obtins le tems de trois mois, que je dédiai au plaisir de les passer en différentes maisons qui me sont alliées.

Je me trouvai sans Gouverneur. Le Baron de Wense prit le parti de la Robe, & bientôt après celui du jupon. Cela ne me donna lieu qu'à mieux réfléchir sur toutes mes actions. Mon père que je fus voir le prémier, épuisa tout ce que la tendresse & la prudence ont de plus grave

ve & de plus doux en m'exhortant à me rendre digne de la protection de S. A. & des bontés dont elle m'honoroit. En le quittant, je pris la route de Westphalie, où j'avois envie de saluer le Baron de Spiegel, Libre Baron de l'Empire.

Arrivé à Helmern, je fus reçu par le Baron mon Cousin avec toutes les démonstrations de joye & d'amitié. Je n'avois point pensé à l'amour depuis les douleurs amères qu'il m'avoit causées. Je ne pus cependant embrasser la jeune Baronne de Spiegel, que je ne me sentisse atteint de traits qui avoient bien de la ressemblance avec ceux de l'amour. Il y avoit six ans que je ne l'avois vue; Elle étoit encore plus enfant que moi; mais elle s'étoit tellement formée, que rien ne paroissoit ni si aimable ni si nubile. Avec le seul avantage extérieur d'un air noble, aisé, modeste, enjoué, elle auroit effacé tout ce qu'on auroit ôsé lui comparer. Elle joignoit à ce don toutes les graces de la conversation, où tout étoit choisi, sans qu'elle en parût faire choix. La Nature l'avoit ornée de ses plus rares présens. Les qualités de l'esprit faisoient oublier qu'elle eût d'autres charmes. En un mot, je suis fаché qu'elle ait été ma Cousine & mon Amante à la fois! Ces titres sont si suspects qu'il faut plutôt taire la vérité que de passer pour flater la mieux faite & la

plus belle de toutes les Filles. L'amitié m'abrégeoit bien du chemin qu'il faut faire pour entrer dans un Cœur fur le pied d'un Amant. Tous les petits foins que j'aimois à lui rendre, n'alloient d'abord que fur le compte d'une amitié, qui voile à la fois la timidité de l'Amant & la pudeur farouche d'une Amante. L'Italien étoit la Langue qu'elle aimoit le mieux. Je le parlois paffablement bien; mais quelque douce que foit cette langue, je n'ôfois prononcer le nom d'amour, fans faire perdre celui d'amitié à nos entretiens. Elle étoit trop fpirituelle pour ne pas deviner ce refpectueux embarras, où me mettoit quelque chofe de plus que l'amitié. Elle le prévenoit, cet embarras, & ne le faifoit point à l'avantage de mon amour. D'une aifance à tourner fpirituellement la moindre bagatelle, elle étoit toujours la maitreffe de conduire feule la converfation à fon gré. Mon difcours rouloit-il fur quelque fujet tendre, fans paroitre n'y vouloir intéreffer que mon Cœur, elle n'en prenoit point le change. Je me trouvois infenfiblement fur un autre fujet. Ce petit jeu d'Efprit liant, agréable, me chargeoit de nouvelles chaines, dont j'aimois à porter le poids.

Appuié fur le fecours de l'amitié, je me formois les plus belles efpérances du monde. L'expérience que mes malheurs m'avoient acquife, ne me donnoit

pas

pas plus de respect pour la Baronne; mais elle m'avoit apris à savoir mieux conduire celui que m'inspiroit sa vertu. J'écrivis à mes parens en termes qui leur firent oublier le passé, & capables de les toucher sur le présent. Le parti étoit sortable, il leur convenoit: très éloignés de me désapprouver, mon Père & ma Mère m'écrivirent de façon qu'il ne manquoit plus à mon amour, que l'aveu du petit cœur de ma Cousine.

La Baronne sa mère me traitoit toujours de son fils. Je pouvois bien de son côté me promettre ne trouver aucune opposition. Mon aimable Cousine étoit aimée; je tremblois à lui dire en propres termes. Un accident qui m'arriva fit en peu de tems ce que j'aurois eu de la peine à entreprendre. A la chasse mon cheval me tomba un jour, après avoir reçu les Lettres de mes parens. Je reçus une contusion dans cette chute. Je fus contraint de garder la chambre pendant plus de trois semaines. Pendant ce tems le Baron de Spiegel alla à Paderborn, à la Diète de la Noblesse.

Le Baron vint me plaindre fort tendrement avant son départ, & me défendit, avec la plus tendre autorité, de ne me pas mettre en voyage, sous quelque prétexte ou quelque ordre que ce fût. Je n'eus pas de violence à me faire pour le lui promettre.

Les charmes qu'avoit pour moi ma

chère petite Coufine m'auroient tènu éternellement attaché fur fes pas. *Elle* demeuroit au Château avec Madame la Baronne fa mère : que ce puiffant attrait me rendoit obéiffant aux ordres d'un frère !

Ces deux Dames mirent tout en ufage pour adoucir les peines que peuvent caufer l'ennui à un malade forcé de tenir la Chambre prefque en bonne fanté. C'étoit à la jambe que j'avois reçu cette heureufe contufion : c'eft à fa faveur que je dis ouvertement à ma belle Coufine que je l'aimois, que je l'adorois, que je voulois mourir à fes piés. Ce moment heureux fe paffa de la forte.

Cinq ou fix heures après que le Baron fut parti, redefcendu à l'appartement de Madame la Baronne, où étoit Mademoifelle fa fille, Mesdames leur dis-je en les furprenant, vous favoir feules, & défirer de tout fon cœur jouir de votre aimable Compagnie, font des chofes qui ne peuvent point fe paffer fans quelque prodige. Le regret de n'être point avec vous, & le défir d'y être, ont fait d'un boiteux, un homme qui vient droit à vous, pour vous marquer combien il eft fenfible à la longue vifite que vous lui avez faite & qui lui a paru trop courte.

Madame la Baronne fe levant précipitammment, me porta la main fur la jambe malade : je mollis, & il ne parut que trop que j'approchois plus de la politeffe que d'une promp-

prompte guérison. La Baronne en souriant, Ah ! dit-elle, Monsieur, vos désirs me paroissent des menteurs bien polis. Ne faites pas plus longtems le Fanfaron ; asséiez - vous un moment : je veux tout à l'heure que vous alliez vous mettre sur un lit de repos. Votre mal en demande. Oui, Madame, lui répondis-je, mon mal veut du repos ; mais ce repos je ne le trouve qu'auprès de vous. Je me tus tout court.

J'en avois déja trop dit pour faire rougir ma charmante Cousine. Madame la Baronne me chassa de leur Compagnie, le plus poliment qu'on le peut faire, en mêlant à sa politesse les plus tendres marques de son affection. Après m'avoir fait apporter une Chaise basse & un Coussin pour y reposer ma jambe auprès d'elle, voyant que je le refusois, elle me la prit, en me disant qu'elle m'offroit ses genoux, pour soulager le poids de la douleur que je devois sentir. Vous me faites fuir, m'écriai-je ! Ah ! Madame, que vos politesses sont cruelles.

Je remontai assez vite à mon appartement. Il ne s'étoit pas passé un petit quart d'heure que mes deux Dames y vinrent me tenir compagnie ; un Domestique un moment après vint avertir Madame la Baronne qu'il y avoit compagnie qui la demandoit.

Elle descendit, & ordonna à sa fille de rester auprès de moi. Que vous êtes

êtes cruel à vous-même, commença à me dire ma chère Cousine : vous ne voulez pas guérir ; je n'en suis pas fâchée, si votre maladie est la cause seule que vous restiez plus longtems auprès de nous. Mon aveu respire un peu la cruauté ; mais je ne risque rien après que vous savez si bien l'éxercer contre vous-même.

Vous seule, lui repliquai-je, vous l'éxercez contre moi. Vous ne voudriez pas que je vous disse que je vous aime, je ne sai pas comment pouvoir vous le dire, sans craindre de vous offencer. Oh ! plutôt que je meure à vos piés, que de blesser ce respect qu'il vous est naturel d'inspirer avec le plus parfait assemblage des charmes & de la vertu. Parlez, continuai-je en me jettant à ses genoux, parlez ma chère Cousine, vous ne punirez point ma hardiesse assez sévèrement, si j'ai le malheur de vous déplaire. La mort seroit trop douce, si je me la donnois sous vos yeux : dites seulement que vous desapprouvez mon Amour, je vais donner au respect que je vous dois, tout le tems qu'il faut, avant de me livrer à un désespoir dont je cacherai l'éclat. Je respecte trop la Maison où vous avez pris naissance, pour y verser un sang qui vous seroit odieux. Vous ne me dites mot, vous ne me répondez point, ma chère Cousine, votre silence me condamne, & votre amitié parle en-

core

core pour moi ; mais je ne la mérite plus cette Amitié, parce que je lui ai manqué de respect.

Mon cœur, me répondit cette aimable fille en me forçant de me lever & de m'asseoir : non, mon cœur ne sent point que vous passiez les bornes du respect: mais il est infiniment sensible au manque de bienséance, que vous faites, en vous jettant à mes genoux. Je ne suis point de rang à faire acheter à un Cousin que j'estime, l'aveu le plus sincère de la considération la plus parfaite. Soiez raisonnable, mon cher Cousin, ne me demandez point d'amour, dans un tems où j'aurois toute la peine du monde à vous le refuser. En attendant que je vous dise tout-à-fait que je vous aime, contentez-vous de mon estime, & ne parlons plus même d'Amitié. Ce seroit un prodige de s'assurer du cœur d'un jeune homme comme vous, en si peu de tems. L'estime doit être le fondement d'un Amour durable & constant ; & pour estimer ce que vaut une chose, il faut en avoir une parfaite connoissance. Parce qu'une chose nous plait, elle n'augmente pas pour cela sa véritable valeur. Je vous demande si j'aurois raison, en trois semaines de tems que je vous vois, de dire que je sai parfaitement ce que vaut votre cœur. Je le crois rempli de toute la noblesse des plus beaux sentimens. Mais pourrez-vous dire la même chose du mien, sans craindre

de

de vous tromper ? A notre âge où à trop peu d'expérience, mon cher Cousin, croyez moi, consultons nos Familles, consultez la vôtre le prémier ; c'est par où vous devez commencer.

A ces dernières paroles je tirai de ma poche la Lettre de mon Père, & la lui mis à la main. Elle la lut avec assez d'émotion sur la fin. Elle rougit en lisant ses éloges, que mon Père y faisoit de son caractère & de ses qualités.

Je voudrois bien, poursuivit-elle, prendre part la prémière aux bontés que veut bien avoir pour moi Monsieur le Comte votre Père, avec toute la sensibilité à celles que vous me témoignez ; mais si vous avez de l'estime pour moi, je vous donnerois occasion de la perdre dans l'instant, si j'ôsois m'engager de cœur avec vous, avant que vous ne vous soyez déclaré à ma mère. Je ne suis point à moi, je suis à elle., je suis sa fille, ma volonté n'en fait qu'une avec la sienne, je ne puis vouloir que ce qu'elle me fera vouloir elle-même.

Impatient de savoir ce que pensera Madame votre Mère, repris-je, je n'attendrai pas plus tard que demain à lui montrer la Lettre que vous avez lue avec celle de ma Mère, qui ne m'est pas moins favorable que celle de mon Père. Je ne désire rien que par votre volonté. Vous serez toujours la maitresse d'éprouver la constance & la fidélité de mon cœur par

un

un si long délai qu'il vous plaira. Vous ne pouvez me faire payer trop cher la possession d'un bien qui n'a point de prix. Votre sagesse & votre prudence ne font qu'augmenter mon respect. Vous auriez même augmenté mon Amour, en me parlant si sagement, s'il étoit possible d'y rien ajouter.

Le lendemain je m'ouvris ouvertement à Madame la Baronne de Spiegel, je pris le moment où ma chère Cousine n'étoit point avec elle. Je lui protestai que le respect m'avoit le prémier ouvert les yeux sur le mérite de Mademoiselle sa fille ; que c'étoit ce même respect qui me faisoit lui déclarer la pureté & la force de mes sentimens d'amour & d'estime pour ma Cousine ; que j'avois le bonheur que mes parens approuvoient mon choix, quoique jeune, en faveur des belles qualités & du mérite distingué de Mademoiselle la Baronne.

Madame de Spiegel me donna son consentement, & m'assura de celui de son fils, qui fut bien éloigné de me le refuser à son retour. Mais notre jeunesse lui fit différer l'accomplissement de nos vœux pour l'espace de deux ans. Au retour du Baron de Paderborn, je ne manquai point de faire savoir à mes parens la réponse favorable qu'on m'avoit faite. Madame de Spiegel & le Baron son fils écrivirent à ma famille ; en conséquence de leurs Lettres réciproques on trouva bon de faire les fiançailles.

Ce

Ce jour fut solemnellement marqué le seize Janvier 1733. J'ai trop varié dans la délicatesse & la sensibilité des plaisirs pour ôser dire que ce jour fut le plus beau de ma vie. Je le croyois tel alors; & si les sentimens de respect, d'amour & d'estime, dans un combat où l'amour se promet de triompher, servent à faire distinguer un jour, ce fut le plus glorieusement distingué de ma vie. Toute la Noblesse choisie du païs s'y trouva : la fête se termina par un Bal magnifique que donna Mr. le Baron de Spiegel.

Mr. de Boetticher, Ministre de la Guerre, se donna la peine de m'écrire, avec ordre de venir joindre mon Régiment. Je partis d'Helmern pour Brunswic, le cœur plus amoureux que martial. Je n'y fus pas plutôt arrivé que S. A. S. me fit Capitaine en pié dans mon même Régiment. S. A. S. Madame la Princesse d'Oettingen, Epouse de mon Auguste Seigneur & Maître, me fit la grace de me complimenter sur mon avancement, en me disant qu'elle étoit fâchée que le jour de sa naissance ne me valût qu'une Compagnie; que si elle étoit aussi puissante, qu'elle avoit pour moi de bonne volonté, je ne tarderois pas à me voir à la tête d'un Régiment. Ce jour & les expressions gracieuses de cette auguste Princesse marquoient plus la grace que je recevois, que l'expédition de mon Brevet de Capitaine.

Il devoit se faire dans peu un campement

ment de toutes les Troupes de l'Etat du Prince. J'invitai à le voir, la Maison de Spiegel. On me promit de n'y pas manquer. Six jours avant qu'il se fit, étant de garde à la porte St. Pierre, je vis arriver cette Famille. Le Baron vouloit descendre de Carosse & rester avec moi jusqu'à ce que je fusse relevé: l'heure n'en étoit pas éloignée, ainsi je ne tardai pas à rejoindre cette compagnie.

Le lendemain ces deux Dames, avec Mr. le Baron de Spiegel, furent à la Cour, où L. A. S. leur firent un très gracieux accueil. Le Duc donna à la Demoiselle de Spiegel d'agréables Brocards dont elle tiroit partie si spirituellement pour se défendre, que le Duc avoua qu'il cédoit volontiers au Beau sexe l'avantage de briller aux dépens de ceux qui le raillent.

Les dispositions de nos Troupes pour le campement se firent dans un fort bel ordre. Ce fut le huit de Juin 1733, qu'on donna ce divertissement aux jeunes Princes de la Maison. On leur donna par cet échantillon une image de la guerre: il n'est point d'Evolutions Militaires qu'on ne fit, pour donner une idée approchante du sérieux & du réel. Son Altesse Sérénissime avoit proposé vingt-six prix, dont la valeur avoit quelque ressemblance avec la magnifique Cour qui donnoit le spectacle.

Le Baron de Weberlingen remporta

le prémier, consistant en une Montre d'Or enrichie de Diamans. Le quatrième consistoit en une Paire de Pistolets montés en Or; & le dehors des Canons tout damasquiné du même Métal. J'emportai ce prix d'honneur avec tous les applaudissemens de la Cour, qui me faisoit la grace d'y prendre part.

Les Dames & le Baron de Spiegel partirent fort satisfaits de ce divertissement; plusieurs Princes & Seigneurs de l'Empire qui s'y étoient trouvés, applaudirent au bel ordre qui s'y observa.

Si ma plume ne s'ensanglantoit pas, je raconterois la mort d'un autre Stapff, parent de celui qui fut tué à l'Université d'Helmstadt. Mais quelque honneur que j'en aie retiré, selon le monde, je reconnois toujours, dans l'Homme même le plus insolent, un Homme; & il est facheux d'être contraint de répandre de si mauvais sang, & si peu digne de la générosité avec laquelle je suis né. Je tire le rideau promptement sur tant de sang versé; la fatalité des occasions où je n'ai pu m'en défendre, est une bien bonne leçon de ne les pas chercher, mais au contraire, emploier toute la prudence pour les prévenir.

Le vingt-sept du mois de Février 1735 Son Altesse m'envoya avec des dépêches extraordinaires à la Cour de Vienne: j'eus l'honneur de baiser la main de

Leurs

Leurs Majestés Impériales, avant & après être expédié. Dans huit jours je fus de retour à Brunswic. Son Altesse MM. le Duc m'honora du caractère de Gentilhomme de la Chambre à mon arrivée, & me fit la grace de me dire qu'Elle vouloit m'employer au cabinet, si la condition étoit de mon goût; s'il m'étoit permis de le dire, Monseigneur, lui répondis-je, mon goût seroit d'approcher, le plus près qu'il me seroit possible, de Votre Altesse, pour avoir plus d'occasions de lui marquer mon respect & ma reconnoissance.

Hélas! qu'il est peu, pour moi, de félicité dans ce monde! Son Altesse, qui s'attachoit plus par reconnoissance tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, que par l'espérance de la fortune, vient à mourir. Ce n'étoit point un Parrain, un puissant Protecteur que je perdois, c'étoit un Père que j'aimois, un Auguste Maitre, au service duquel j'aurois voué mon sang & ma vie.

C'étoit le prémier jour de Mars 1735 que cette mort arriva: il y eut ordre de ne laisser entrer ou sortir personne, sans la permission de Mr. de Bobard, Lieutenant-Général & Commandant de la Ville, jusqu'à l'arrivée de S. A. S. le Duc Ferdinand-Albert qui étoit à Berlin. A la nouvelle de cette mort je fus insensible, à force d'être trop touché. Tombé dans un évanouissement qui m'otoit l'u-

ſage de tous les Sens, Madame la Ducheſſe occupée de ſes trop juſtes douleurs, ne peut apprendre la mienne ſans y être ſenſible.

Son Alteſſe m'envoia l'Abbé Dreiſſigmarck, ſon Aumonier, pour veiller à mon état: j'étois incapable d'aucune Conſolation. Que c'eſt un beau défaut d'être trop ſenſible, quand on ne le peut être aſſez! L'Abbé de Dreiſſigmarck, en homme de ſon métier, dont il eſt un exemple édifiant, s'y prit pour me conſoler, par le bon Dieu, qui ſans contredit eſt au-deſſus de tous les Princes. C'eſt tout ce que j'ai retenu de ſes exhortations pleines de pieté, de lumières & d'onction, pour cette prémière fois.

Le neuf de Mars, après m'être épuiſé dans la foibleſſe, je trouvai de la force dans une fièvre, qui me donna le transport au Cerveau. Toute ma famille fut en campagne, la Baronne de Spiegel & ſa Fille qui ſe trouvoient alors à Holtzmunden vinrent me voir à Brunswic. Dans cet état où l'on ne connoît que le Délire, il ne falloit pas moins que Mademoiſelle la Baronne de Spiegel pour me rappeller un peu à connoiſſance. Ma ſituation & le peu de liberté qu'avoient mon Eſprit & mon Cœur ne laiſſoient point de place à la tendreſſe pour cette aimable Fille.

Je ſentois bien je ne ſai quelle envie de quitter la douleur; & ce fut là le commen-

mencement de mon rétablissement. Ces deux Dames ne sortirent point de Brunswic qu'on ne me vît hors de tout danger. Dès que je me sentis le moindrement présentable, je fus à la Cour, faire mon compliment de Condoléance à S. A. S. Madame la Duchesse Douairière. Je ne pus me servir que de mes larmes pour le faire.

Cette Auguste & généreuse Princesse me répondit par les siennes, & forçant sa douleur à parler pour la mienne : *Il est vrai*, me dit-elle, *que vous avez beaucoup perdu à la mort du feu Prince mon Epoux. Il vous tenoit lieu de Père. En mourant, ses sentimens pour vous ne sont pas morts. Ils vivent tous en moi. Souvenez-vous toute votre vie de regretter la perte que vous avez faite, ce sera pour vous une ressource qui vous la fera réparer.*

Ce Discours méritoit de nouvelles larmes. Je n'en pus pas donner, parce que je n'avois cessé de pleurer. J'étois allé à la Cour, l'image de mon cher Prince devant les yeux, j'en sortis dans la même préoccupation, non pas pour faire l'Amour, mais pour l'éteindre.

A l'Hôtel où étoient logées Mademoiselle la Baronne de Spiegel & sa Fille, je courus risque de voyager promptement pour l'autre Monde. Je tombai évanoui aux piés de ma belle Cousine, qui tomba de l'autre côté aux piés de sa Mère. Revenus tous les deux de la

foiblesse d'être trop tendres, l'une à l'amour, & l'autre à l'affliction, je tins, si je me le remets bien, à peu près ce Discours à Madame la Baronne en présence de Mademoiselle sa Fille. La célébration de notre Mariage étoit fixée au Mois d'Avril où nous sommes. Ce n'est point au qu'on dira-t-on à qui je dois rendre hommage: C'est à mon Parrain, à mon Maître, à mon Prince, à mon Protecteur, à mon Auguste Parent; à qui je veux rendre hommage. Les bienfaits dont il m'a comblé, me sont infiniment moins chers que sa mémoire. La mort m'a ravi cet Illustre Prince: Vous voyez, Madame, toutes ses Villes en Deuil; il n'est point de Bourgeois qui ne le pleure: Père du peuple, le peuple le pleure comme son Père. Comment dois-je, Madame, le pleurer, moi que ce Prince a pris par la main dès mon enfance, pour m'élever pour ainsi dire jusqu'à son rang? C'est à vous, Madame, à me donner des leçons. Mon cœur s'est ouvert à la mort, en apprenant celle du Prince que nous venons de perdre. La foi seule que j'ai jurée à Mademoiselle la Baronne votre Fille, a le pouvoir de me faire aimer la vie. Monsieur, me répondit Madame de Spiegel, vos sentimens redoublent pour vous mon affection: Je crois que ma Fille ne se lassera point d'attendre pour Epoux une personne qu'elle ne peut trop

dési-

désirer. Vos sentimens sont si nobles & si touchans, qu'ils feroient naître le désir d'y acquiescer à quiconque y penseroit le moins.

Pour moi, dit Mademoiselle la Baronne, vous savez, Monsieur le Comte, que je n'aspire à votre main qu'autant que votre cœur me la donne. S'il me la donnoit dans la tristesse où vous êtes, je ne pourrois pas partager votre affliction avec plus de sensibilité, je vous regarde déja comme mon Epoux, & je n'ai point d'autre raison pour m'affliger que votre propre douleur. Quand on vous entend parler le langage du cœur, comme vous le faites en parlant de la mort du Prince, vous ne pouvez trop donner de tems à votre Douleur, & m'en laisser trop pour le pleurer moi-même loin de vous. Notre Amour se nourrira dans les larmes, il n'en sera que plus heureux.

Nous nous quittames, Mademoiselle de Spiegel & moi, dans une contenance où il n'y avoit de l'Amour que parce que nous étions tous les deux également tristes. Ces deux Dames repartirent pour Helmern, & Madame la Duchesse Douairière me conseilla d'aller sur le Rhin joindre l'Armée, pour faire un peu diversion à la tristesse.

Je partis de Brunswic le sept Avril, & j'arivai la quinze à Oppenheim pour me rendre à l'Armée Impériale qui campoit

à quelques pas de-là. J'écrivis de-là à Mademoiselle la Baronne de Spiegel.

MADEMOISELLE,

» EST-ce bien un moyen de me rendre
» plus digne de vous, en m'éloignant
» comme je fais de votre aimable Com-
» pagnie? J'aurois plus à craindre, je
» pense, auprès de toute autre que vous,
» à justifier mes sentimens. Si vous ap-
» préhendez que je ne sois tué à l'Armée,
» pour vous dédommager de cette crain-
» te, jettez je vous prie les yeux sur tant
» de Princes qui se font gloire d'être les
» prémiers aux dangers. Après cela, je
» ne doute pas que vous ne me piquiez
» moi-même d'émulation. Exhortez moi
» vous-même à mourir dans le Lit d'hon-
» neur. Il sera toujours censé que je
» serai mort auprès de vous; oui, mort
» au milieu d'une Bataille, je n'appré-
» hende point de dire que je serois mort
» auprès de vous. Il me semble vous
» voir m'animer au combat. Quand on
» est né avec vos sentimens, on est plus
» content de la Réputation d'un homme
» que de sa possession. C'est, Mademoi-
» le, vous aimer tendrement, que de vous
» croire avec moi au milieu des périls;
» je combatterai pour nous défendre
» tous les deux, & quand on combat
» pour ce que l'on aime, on est presque
» sûr de la victoire, &c.

Pren-

Prenne, qui voudra, des Gazettes, pour enrichir des Mémoires de détails ennuieux. Pour moi, je vais tout de suite à une affaire qui m'arriva sur le Rhin: elle étoit de nature à inquiéter un homme un peu sensible. Au Mois de Juillet, je fus rendre visite au Prince de B***. Un Lieutenant de son Régiment se trouva chez lui avec moi. C'étoit le matin. Le Prince se mit à écrire: une Bague d'un fort grand prix qu'il avoit au doigt lui étant incommode, il la tire & me la donne pour la remettre à sa Toilette. Le Prince sortit sans penser à reprendre sa Bague. Quelques heures après il s'apperçut qu'il l'avoit oubliée; il me pria de l'aller chercher. Je fus aussitôt, m'acquiter de la commission. Cette Bague ne se trouve point en l'endroit où je l'avois mise, je fus retrouver le Prince, qui estimoit moins, pour sa valeur, ce précieux Bijou, que pour lui avoir été donné par une Princesse Royale, qui devoit bientôt être son épouse. La Bague, me dit ce Prince, ne m'est précieuse que par la main d'où elle me vient; je n'ai point d'autre raison pour en regretter le prix inestimable; la perte est faite. Non, Monseigneur, lui répondis-je, elle doit se retrouver cette Bague. Il n'y a d'étrangers qui ayent approché de votre Altesse ce matin, que le Lieutenant de B*** & moi: il nous faut faire arrêter tous les deux. Moi! vous faire arrêter,

me répondit le Prince, ce feroit vous foupçonner; j'aimerois mieux avoir perdu mon Régiment entier que d'en avoir eu jamais la penfée. On a toujours tort quand on a perdu: Il faut aller à l'expédient: je vais faire publier la perte que j'ai faite de cette Bague, & propofer cent Ducats de recompenfe au dela de fon prix. Qu'elle foit vendue, ou qu'elle ne foit qu'égarée, je fuis presque fûr que cette pièce me reviendra en m'y prenant de cette façon.

Un mois après un Juif de Manheim vint apporter cette Bague au Prince, & lui dit qu'il l'avoit achetée fix mille Ecus. Le Prince demanda à ce Juif s'il ne reconnoitroit pas bien la perfonne qui la lui avoit vendue. Le Juif répondit qu'il n'étoit pas bien difficile, pourvu que cette perfonne fût encore à l'Armée; que c'étoit un Officier, dont il ignoroit le nom, ainfi que celui de fon Régiment.

Le Prince ordonna au Lieutenant de venir lui parler. A la vue de ce Juif, il avoua fon crime; ce Prince généreux fut fâché que ce fût un Officier de fon Régiment qui eût commis cette lâcheté. Je ne fai comment punir, lui dit le Prince, une action dont je rougis pour vous: le Juif ne vous connoît point par votre nom; c'eft un bonheur que je veux conferver à votre Famille: mais je ceffe en même tems de vous reconnoître pour Officier: le vol que vous m'avez fait,

ne juſtifie que trop que vous aimez à vous faire iniquement riche: vous n'en avez pas aſſez. Tenez, voila encore cent Ducats: gardez les toute votre vie comme un remède contre vos indignes tentations. Partez, & que je ne vous voie jamais.

L'Officier aiant avoué devant le Juif qu'il avoit reçu ſix mille Écus pour le prix de la Bague, le Prince fit remettre pareille ſomme au Juif. Ce jour que la découverte fut faite, me fut deux fois heureux; je reçus une Lettre de Mademoiſelle la Baronne de Spiegel, où je trouvai le caractère de plus de la moitié d'un demi-Dieu.

MON CHER COMTE,

„ JE ne m'amuſe point à me conſumer „ en déſirs, quelque plaiſir qu'il y ait „ à déſirer après ce que l'on aime. Tou„ jours avec vous, je vous vois par-tout; „ je vous poſſède tout entier, parce que „ vous êtes tout entier dans mon cœur. „ Vous aimez la Guerre; je l'aime avec „ vous. Quelque ſort funeſte qui puiſſe „ vous y arriver, il ne vous en coutera „ que la moitié: je partagerai l'autre. „ Tous deux heureux, dans une belle „ mort, la vie nous pourra-t-elle laiſſer „ quelque choſe à regretter. Ah! mon „ cher Comte, je m'imagine qu'il n'eſt „ point de plaiſir reſſemblant au plaiſir „ de braver de nobles dangers! A votre

„ re-

„ retour vous nous apporterez des Lau-
„ riers : c'est à ce prix de Gloire &
„ d'Honneur que j'attache la félicité que
„ je goute à votre absence, qui me seroit
„ insupportable, sans la douceur de cet
„ espoir. Adieu, mon cher Comte,
„ n'oubliez pas de faire sentir à la vi-
„ vacité du François, la valeur de l'Alle-
„ mand. La valeur naît de réflexions
„ Héroiques ; la vivacité n'est que de
„ tempérament, & fort sujette à se ra-
„ lentir. Pour moi, qui tiens peu du
„ François, je vous conseille de garder
„ toujours la constance & la fidélité de
„ l'Allemand : par cet endroit vous me
„ trouverez toute ma vie une Alleman-
„ mande pure & simple. Adieu.

Jusques ici mes plus belles prouesses à la Guerre, n'ont été que d'être commandé deux fois pour soutenir des fourageurs avec un Détachement. Ce fut avec ces beaux Lauriers, faute d'occasion, que je fus voir la Baronne six semaines après la mort du Prince Ferdinand-Albert de Brunswic. L'Armée entroit en quartier d'Hiver, lorsque je partis pour Helmern. Je mis aux piés de ma belle Cousine ces fameux Lauriers dont elle m'attendoit couvert : & tout de suite, en badinant, je lui dis, que si nous n'avions pas foulé aux piés nos ennemis, nous avions beaucoup foulé d'herbes par nos marches & nos contre-marches ; & puis c'étoit tout. On

par-

parla de conclurre le mariage. La célébration en fut différée jusqu'au commencement de Février.

Le 6 Janvier 1736, le Baron de Spiegel donna un Bal, où il ne manquoit rien pour se bien divertir : les graces, les jeux & les ris avoient ordonné la fête. On y dansa sans se sentir de la fatigue que cause le plaisir en pareil divertissement. La Marquise, soi disant Marquise de Semmers, y auroit eu assez bonne grace, si elle n'avoit pas été la Maîtresse du Baron de Spiegel ; il l'avoit amenée de Flandre, où il ne manque pas de cette joyeuse noblesse qualifiée. Le Baron lui avoit donné grand train ; mais ce train brillant n'avoit rien moins que le pouvoir d'effacer nos soupçons. Elle attendoit, disoit-elle, son mari ; en attendant le Baron, je crois, lui en servoit.

Quoiqu'il en soit la Marquise du Marquisat postiche dansoit admirablement bien. On a sçu depuis que c'étoit la Lavoy Comédienne à Hannover, & Maîtresse déclarée de Mr. le Comte de Bulow homme d'esprit & de mérite, qui défilosopha pitoyablement avec elle. Ce Comte a la plus aimable Femme de l'Electorat ; il ne s'en sert que comme d'un bien étranger, & de la Lavoy comme du sien propre. Soit permis quelquefois au bon goût de s'égarer, pourvu que je n'égare pas moi-même les sentimens de douleur que je dois à la perte que

j'ai

j'ai faite de Mademoiselle de Spiegel.

Quelques jours après les Rois, elle se plaignit d'un point de côté. On ne crut pas d'abord que le mal se tourneroit en pleurésie : le septième jour, hélas ! elle expira entre mes bras. Madame la Baronne sa mère ne me laissa presque pas un moment de tems à donner à ma douleur, ou plutôt à mon desespoir. Elle me fit accompagner à Holtzmunden par son Maître d'Hôtel & un Ministre. Je dis en chemin à mes deux Consolateurs que je voulois passer à l'Abbaye de Corbey libre Abbaye de l'Empire, à trois lieues de Holtzmunden. Sitôt que j'y fus arrivé, je priai le Ministre & le Maitre d'Hôtel de rapporter à Madame la Baronne de Spiegel, la nouvelle de mon arrivée en cette Abbaye, & de l'assurer que l'amour que j'avois eu pour sa fille, s'étoit changé en un profond respect pour sa mémoire : que j'avois résolu de passer toute ma vie à pleurer sa mort. Charles de Plittersdorff parent de ma mère, Abbé & Prince de cette Abbaye, fit aussitôt savoir ma retraite à mon père qui vint avec toute ma Famille me tomber sur les bras.

Qu'est-ce qu'un Chanoine, me dit mon père, & que prétendez-vous faire dans la solitude ? Cela ne vaut pas la peine de vérifier ses trente-deux Quartiers ? Un Rantzow Capitulaire? Un Rantzow Chanoine? Cro-

yez

yez moi, mon fils, je ne veux point blâmer votre douleur, mais je veux la partager avec vous: obéissez moi & m'accompagnez à Holtzmunden. La Campagne prochaine servira à dissiper vos chagrins: ne pouvez-vous pas avoir de la grandeur d'Âme, & regretter votre Amante.

J'obéis aux ordres de mon père, qui pensa à m'occuper pendant le reste du mois de Février 1736 aux affaires de Famille. Il n'y a rien de meilleur que des occupations sérieuses pour faire faire diversion aux chagrins.

Mon père se servit de cet expédient, pour étourdir ma douleur. Après m'avoir mis au fait de toutes les pièces qui regardoient le redoutable procès que nous avions avec le Roi de Dannemarck, au Tribunal de l'Empire, il obtint de S. A. S. Mgr. le Duc règnant de Brunswic, la permission pour moi de me laisser solliciter un Jugement sur cette importante affaire. J'allai d'abord à Blankenbourg où S. A. Madame la Duchesse Douairière me fit la grace de me donner des Lettres de Recommandation, pour le Prince Guillaume-Henri Duc de Saxe-Eysenach.

Ce gracieux Prince m'envoya, à mon arrivée, en la Ville de sa Résidence, son Equipage avec deux Troupettes & deux Valets de pied. A mon Audience de Congé, ce Prince me fit la grace d'intéres-

resser tous ses Amis pour presser à l'avantage de ma Famille la sollicitation de notre procès. Il me donna en même tems une Lettre d'adresse au Prince Ernest-Auguste Duc de Saxe Weimar. Ce Prince n'étoit point à Weimar, comme je l'y croyois. Je fus obligé de l'aller trouver à son Chateau d'Ilmeneau, à douze lieues de Weimar.

Le Prince ne me reçut pas avec moins de marques de distinction & de politesse, que le Duc de Saxe-Eysenach. Ce Prince tout-à-fait obligeant me donna une Lettre de recommandation, pour la Princesse de Schwartzbourg-Sonderhausen, née Princesse d'Anhalt-Bernbourg.

Avant d'aller à Sondershausen, je me rendis à la Cour de Saxe-Gotha, où je fus reçu du Prince fort bonnement, & de Madame la Princesse avec les graces que le plus joli minois du monde feroit même valoir sans beaucoup de talens. A la Cour de Saxe-Meiningen, je vis de mes deux yeux un tout, sur la moitié duquel je tire le rideau. Delà je passai à la Cour de Saxe-Weissenfels, où le Prince & la Princesse se font un honneur infini, par l'ordre magnifique qui règne dans une dépense bien entendue & conforme à leur rang.

Les Cours de Saxe-Saalfeldt & de Saxe-Elsfeldt ne cèdent en rien à la Cour la plus somptueuse, s'il est permis de les élever si haut dans une sage économie qui règle

leurs

leurs pieuses dépenses. Après avoir parcouru toutes ces Cours parfaitement imitatrices de la politesse & du bon goût de la Cour Electorale de Saxe qui leur a donné la naissance, j'allai à Sondershausen. La Cour ne s'y tenoit point, elle étoit à Armstadt.

Le Prince m'y prévint de toutes les graces d'un bon accueil: il me présenta à Madame la Princesse son épouse. Je lui remis la Lettre du Prince de Saxe-Weimar. Cette Princesse m'engagea quelques jours à rester à sa Cour, qui se pourroit dire beaucoup moins brillante que bien des Cours d'Allemagne, si Son Altesse n'avoit pas tous les avantages de l'esprit & de la beauté. Rien n'est mieux assorti que cette charmante Princesse avec son illustre Epoux, dont l'Université d'Oxfort fait mieux que moi faire l'éloge digne de son mérite distingué.

Le Comte de Nostitz, Maréchal de sa Cour, a de tous les Courtisans le plus de part dans les bonnes graces du Prince; cette distinction est tout-à-fait favorable aux belles qualités de ce Comte: je ne saurois le louer moi-même, parce qu'il a toujours trop été mon ami: j'aurois voulu lui connoitre quelque autre défaut que celui de se faire trop regretter, pour me faire moins de peine à le quitter.

Cet aimable Comte m'accompagna à

Augustenbourg où étoit Madame la Princesse Douairière de Schwartzbourg-Armstadt, ma Tante à la mode de Brétagne, & Sœur du feu Prince Louis-Rodolphe de Brunswic & de Lunebourg. J'y fus reçu comme l'enfant de la maison. En m'embrassant, prêt à partir, elle me fit présent de son portrait enrichi de Diamans. Je partis ensuite, pourvu d'une Lettre du Prince de Schwartzbourg pour le Duc de Mecklenbourg-Strelitz, & d'une autre de la Princesse pour la Duchesse Douairière de Mirow.

Henri Duc de Saxe-Barbi ne souffrit point que je passasse par ses Etats sans me faire mille offres de services. Ses prières gracieuses qui étoient pour moi autant d'Ordres, me déterminèrent à passer un jour à sa Cour, après quoi ce Prince me donna une Lettre pour le feu Duc de Mersebourg.

A mon retour de Strelitz, je passai par Mirow. Madame la Duchesse Douairière m'envoya son Carosse, & m'invita à l'assemblée d'un grand Gala, qui se tenoit ce jour-là à l'occasion de la Naissance d'une Princesse de la Maison de Mecklenbourg. Je ne m'ennuie point à me souvenir de la réception gracieuse que l'on me fit par-tout où je passai pour les affaires de ma Famille, mais il ennuiroit à les raconter. Les manières officieuses & prévenantes seules du Duc règnant de Strelitz me tiendroient autant de tems pour les bien exprimer, qu'il

qu'il en faut peu pour avouer que je ne les méritois que par la bienveillance qu'il a toujours eue pour moi.

Huit jours s'étant écoulés, je partis pour Berlin, où j'eus l'honneur de baiser la main de Sa Majesté: entre de bien belles qualités, ce Prince avoit la plus heureuse mémoire du monde. Il ne m'apperçut pas plutôt, qu'il se rappella mon échapatoire de l'Université d'Helmstadt: *On ne peut trop tôt, me dit ce Prince, punir la Jeunesse, afin de ne la pas accoutumer à ne se répentir que dans la vieillesse. Foi de Roi, je vous aurois fait arrêter à Magdebourg; mais il ne vous en auroit couté que des peines proportionnées à votre jeunesse & à votre Naissance.*

Les Descriptions de Villes tiennent de la place sur du papier, c'est justement ce que je ne veux point faire de la Ville, ou plutôt des Villes de Berlin, qui fait & fera un jour le plus beau séjour de l'Allemagne. Autre manière d'augurer favorablement de Berlin. De Paris à Berlin, ou de Berlin à Paris on peut aller par eau. Donc Berlin pourra bien égaler Paris. Au moins je ne prens que le tems pour philosopher sur la justesse de la conséquence, que je tire bien vite, afin de passer promptement à Bareuth.

Le Marckgrave m'assura de l'honneur de sa protection. L'ainé Baron de Seckendorff, Conseiller intime de la Cour, me témoigna prendre toute la part la

plus sensible à mes affaires, & me promit d'en faire valoir l'importance auprès du Marckgrave. Je soupai à la Cour où le Comte de Manteuffel, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle blanc, se trouva avec plusieurs autres personnes de distinction. Je n'oubliai point à mettre dans mes intérêts les Princes d'Anhalt-Dessau & d'Anhalt-Hoym. En m'en retournant à Holtzmunden, il m'arriva une assez plaisante avanture.

Mademoiselle Lintner, dont j'avois sauvé la vie, me pensa causer la mort. Quoiqu'en chariot de poste, qui alloit assez bon train, elle sauta de dessus par terre, sitôt qu'elle m'apperçut, & m'appella par mon nom. Le chariot s'arrêta bientôt après. Une vieille servante qu'elle avoit avec elle descendit, & fut témoin d'une des plus tendres Scènes qu'on puisse voir. Ah! Monsieur le Comte, me dit-elle, sous quel heureux présage suis-je partie d'Helmstadt? Devois-je me promettre avoir le bonheur de vous rencontrer en chemin? Ne vous étonnez point de la vivacité de ma reconnoissance? Je vous dois la vie: je n'ôse le publier ouvertement que devant vous. Ma Famille, leur honneur & le mien semblent me forcer à dénier les hommages que je dois à votre générosité. Ne trouvez donc point extraordinaire que j'aie si précipitamment couru vers mon libérateur. Jusqu'à ce moment j'ai été purement inté-

rieu-

rieure : ma reconnoiſſance n'avoit pu ſe faire jour : la contrainte ne lui a rien fait perdre : elle n'a fait que lui donner des forces. Oui ! Monſieur le Comte, j'ôſe vous dire, que je ne vois que vous ; mais je ne vous vois que comme mon vangeur, & celui qui m'a fait renaître dans la vertu que j'allois perdre avant de perdre la vie. Adieu, trop généreux Comte ; le poſtillon s'impatiente, il me fâche de ne pouvoir pas vous en dire davantage, s'il eſt beſoin de plus longs diſcours, pour vous convaincre que je n'oublierai de mes jours le ſouvenir des obligations que je prens plaiſir de compter chaque moment, afin de n'être pas un moment heureuſe.

J'étois deſcendu de mon Caroſſe, dès le même inſtant que j'avois vu voler, pour ainſi dire, cette aimable Fille ſur mes pas. Je n'eus pas la force de lui dire une parole que lorſque je la vis prête à me quitter. Il me ſemble encore ſentir un frémiſſement dans tout le ſang, lorſque je raproche de l'imagination, l'effet que me fit cette ſurpriſe. Hélas ! Mademoiſelle, qu'ai-je tant fait pour vous ? Et qu'ai-je fait, lui répondis-je, que n'eût dû faire tout honnête homme ? Vous appartenez à un ſexe qui mérite nos adorations. Il ne faut que ſa voix pour émouvoir l'ame la plus dure à des ſentimens tendres & nobles. C'eſt à vous à qui j'ai obligation : vous ne m'en avez point du tout. Je vous plains, & me ré-

jouïs d'avoir apris pour une si belle cause à devenir généreux. . . . . Mais c'est trop longtems vous arrêter : vous allez mon même chemin, donnez-vous la peine de prendre place dans mon Carosse avec votre bonne vieille compagne.

Cette charmante fille s'en défendit avec tout l'agrément d'une politesse où il n'y avoit rien qui ne fût noble, sans être récherché ou embarassé : je m'adressai à sa bonne vieille, & dis tout de suite au postillon de s'en aller. La vieille y consentit. Placés dans le Carosse, nous eumes le tems de nous parler plus à notre aise.

Je repris mon discours, à peu près sur les pensées qui m'étoient venues avant de les inviter de monter en Carosse avec moi. Oui! Mademoiselle, continuai-je, je vous ai déja dit que je vous avois obligation. Je ne puis trop le répeter de fois, & vous assurer que la prémiere douleur que me causa l'état où je vous trouvai, m'a fait naître mille plaisirs. Cette douleur, ce partage dans vos peines, m'a fait connoître pour toute ma vie qu'elle étoit la récompence de ceux qui se portent à faire le bien, à secourir l'opprimé, & à vanger l'innocence. Que n'ai-je pu, Mademoiselle, recevoir de vous d'autres leçons, & ne pas m'instruire aux dépens de vos plus cruelles frayeurs. Mais je ne veux plus vous rappeller une image si triste. Je ne pense qu'au bonheur de me voir auprès de vous

vous. Je vous ai écrit vingt fois: cent fois j'ai été à l'Eglise pour vous y voir, sans y pouvoir rencontrer vos yeux. Je n'ôse vous dire que je cherchois à perdre ma liberté, ou plutôt à la retrouver. Que je m'estime heureux que vous me rendiez aujourdhui ce sentiment de compassion, où il y a toujours eu mêlé, je ne sai quel autre sentiment! Je ne dois plus vous plaindre; c'est à moi de me plaindre moi-même de ne pouvoir pas vous blâmer d'avoir un cœur plus généreux que le mien. Vous avez assurément tout l'avantage au dessus de moi: il est naturel à tous les Hommes d'avoir quelque sensibilité aux cris de son semblable, qu'on croit dans le danger de périr. Mais vous, Mademoiselle, que n'avez vous pas fait qui n'efface la plus belle action qu'Homme ait jamais pu faire. Vous m'avez écrit, pour me dire que vous me deviez de la reconnoissance. Votre vertu vous interdisoit l'innocent commerce de Lettres avec moi; vous m'avez fait la Loi sévère de ne pas vous répondre. Vous m'avez fui, & vous ne vouliez pas me laisser aucun doute sûr la délicatesse de vos sentimens. Non, Mademoiselle, je n'en ai jamais douté! si j'en avois été capable, ce que vous venez de faire est trop fort pour être jamais oublié. Que je suis mortifié d'y trouver de l'imprudence à desapprouver. Souffrez, Mademoiselle,

que je blâme cette extrême vivacité qui vous faisoit risquer la vie en sautant de dessus un Chariot qui court la poste. Votre générosité, au reste, ne fait point soupçonner votre vertu : vos actions se font publiquement, & avec une contenance qui n'inspire rien qu'une noble surprise, & n'annonce que de l'extraordinaire. Que me diriez-vous, Mademoiselle, si je vous assurois que j'étois dans une profonde tristesse avant ce coup frappant, & que présentement je me sens une joie inexprimable ? Pour moi, reprit cette charmante fille, je vous dirois que votre tristesse a passé dans mon cœur, & que je suis bien éloignée de me répentir d'avoir fait un troc si favorable avec vous. C'étoit la joie de vous voir qui m'a enlevée du Chariot sans me faire aucun mal, & ce sera la tristesse qui m'enlevera de votre Carosse, en me faisant le bien de vous fuir promptement. Je reconnois fort bien les droits de la reconnoissance. Cela doit se passer de cette façon pour contenter mon cœur. Celui qui ma sauvé l'honneur & la vie, mériteroit que je lui consacrasse tous les momens où je respire. Mes désirs ne sont qu'inutilité, & ce sont ces désirs mêmes qui font mon bonheur dans la tristesse où je sens devoir vous quitter.

Je me trouvai tout rêveur à ces dernières paroles. Hornbourg n'étoit plus éloi-

éloigné : c'étoit où devoit s'arrêter cette aimable Fille. Delà à Helmſtadt, il n'y avoit plus que quatre lieues : ce n'étoit point la route pour m'en retourner chez mes parens : cette petite difficulté devenoit moins que rien ; mais je ne pouvois conduire cette fille dans mon Caroſſe, au milieu de ſes parens, ſans faire mal interpréter ſa conduite. D'ailleurs j'étois bien perſuadé que la ſeule propoſition la révolteroit. Je le fis cependant, nous approchons de Hornbourg, lui dis-je, vous me permettrez bien, Mademoiſelle, de vous reconduire juſqu'à Helmſtadt : vous avez avec vous une femme qui a la confiance de votre Maiſon. On ne pourra pas prendre en mauvaiſe part, une civilité que vous rend un Cavalier, lorſque vous vous trouvez avec lui en compagnie, qui n'eſt pas ſuſpecte. Hélas ! Monſieur le Comte, reprit cette adorable fille, à quoi penſez-vous de me propoſer des honneurs qu'on n'interpréteroit qu'à mon déſavantage. Je ſuis ſenſible, autant qu'on peut l'être, à une politeſſe de cette nature ; mais vous avourez, Monſieur, qu'à force de vouloir m'eſtimer, vous feriez ceſſer tout Helmſtadt d'avoir le moindre ſentiment qui approchât des vôtres. On a déja trop parlé injuſtement contre nous. Votre conduite & la mienne ont à la fois juſtifié mon innocence & votre généroſité. Ne ſe répentiroit-on pas de s'être détrompé ?

pé ? Auroit-on tort de nous croire àvoir été d'intelligence ? Non, Monſieur le Comte, vous ne me parlez pas ſérieuſement ; je vous ſai bon gré d'éprouver ſi je n'aime pas l'éclat. Mais ſi mon cœur vous étoit connu, vous ne me ſoupçonneriez pas d'avoir accepté une place dans votre Caroſſe par un effet de vanité. S'il m'étoit permis de faire des ſouhaits contre vous, ou d'en faire de trop hauts pour moi, vous ſeriez bientôt déſabuſé. Si je le prévoyois du côté de l'ambition, ma généroſité ſe feroit une belle fête..... Nous arrivons, Monſieur, finiſſons, il eſt tems, & ne me parlez plus, que pour me conſerver votre eſtime. Oui ! belle & charmante Lintner, repris-je en lui baiſant la main, oui! vous vous êtes aſſurée de mon eſtime ; ſi ce n'eſt pas une marque qui lui ſoit contraire, je vous demande la grace de vous écrire tout ce que je penſe devoir la confirmer. Accordez moi cette faveur, pour ne me pas laiſſer douter de la vôtre.

Cette charmante fille, après bien des ſollicitations, me donna ſous couvért ſon adreſſe chez ſa tante. Elle ſe retira avec ſa ſervante qui l'avoit élevée par ſes ſoins dès ſa plus tendre jeuneſſe. Cette bonne vieille ne put nous voir ſéparer à Hornbourg, ſans verſer quelques larmes. Que le cœur d'un jeune Homme eſt expoſé à de bizarres alternatives ! Eſt-on bien le

mai-

maître de prendre de l'amour, ou de n'en pas prendre ?

Quoiqu'il en soit, après la mort de Mademoiselle la Baronne de Spiegel, je n'aurois jamais cru laisser dans mon cœur de place à l'amour. Cette rencontre me frappa, & son impression ne fut pas sans progrès. De retour à Holtzmunden, je rendis à mon père un compte exact de mes voyages. Il m'ordonna quelques jours après d'aller faire sa cour & la mienne au Prince de Waldeck. Je partis pour Ahrholtzen Résidence de ce Prince, qui m'y reçut parfaitement bien.

Sur ma route je pris par Cassel, où demeuroit le Baron de Franck * * * un de mes anciens amis. Oh ! le drole de Garçon, que ce pauvre Baron ! Il y a de quoi ne le pas plaindre fort. C'est par où je débute à parler de la plus agréable réception du monde que me fit cet Ami. En arrivant chez lui, je le trouvai plus plein de son cher lui-même, qu'un œuf ne l'est d'un poussin lorsqu'il est prêt à éclorre. Une Lettre à la main, il m'embrasse, en me disant qu'il ne manquoit plus que moi pour faire son bonheur parfait. A un véritable Ami, il n'y a point de secrets à faire. Tiens, mon cher Comte, dit le Baron, voilà une Lettre qui me va couter cent Ducats : mais c'est la payer à bon marché. Oh ! c'est une petite Femme à manger qui m'écrit ! Cela n'est pas autrement stilé : j'aime cela,

la, la bonne foi y eſt plus claire que le jour. D'ailleurs, ce n'eſt qu'une petite marchande, cela y va tout rondement. Elle eſt toute jeune, elle eſt à croquer cette aimable petite Femme. Je te promets que tu ne t'en iras pas que je ne te la faſſe voir. Dépêche-toi de lire, & me dis bien vite ce que tu en penſe. Je lus la Lettre. La voici.

„ IL y a déja du tems que vous avez
„ voulu me perſuader, Monſieur, que
„ vous brulez d'amour pour moi: ſi ce-
„ la étoit bien vrai, je ne ſai, je crois
„ que je vous aimerois, parce que mal-
„ gré moi, je vous trouve le plus ai-
„ mable Capitaine qui ſoit ici. J'aime
„ pourtant mieux que vous mon mari, à
„ ce qu'il me ſemble. Il eſt allé faire ſa
„ tournée, mon mari, pour ſe faire payer
„ de nos Débiteurs. Vous en voulez
„ être du nombre, puiſque vous m'avez
„ offert cent Ducats pour la prémière
„ nuit que je pourrois vous accorder.
„ Tenez, je vous parle franchement, je
„ vous aime bien, vous n'avez qu'à ap-
„ porter vos cent Ducats ce ſoir. Mon
„ mari ne viendra que de quelques jours.
„ Il n'y a que la prémière pinte de vin
„ qui coute. Je vais m'en donner à tire-
„ larigot avec vous. Je vous aime de
„ tout mon cœur; mais une femme ne
„ doit pas dire cela à un Officier auſſi ai-
„ ſément qu'elle meſure une aune de

„ Ru-

,, Ruban. Adieu mon cœur, ne manquez
,, pas à onze heures. Tout sera si bien
,, disposé, qu'on ne s'appercevra de rien.
,, Vous êtes prudent, & surquoi je me
,, repose. Adieu mon Cœur, adieu.
,, D * * *.

Après avoir lu la Lettre, je la remis à mon Baron, qui me rembrassa avec épanouissement de cœur. Il me fit le portrait de la Femme qui lui plaisoit & pour ses agrémens, & pour la naïveté de sa Lettre. Puis, me dit cet amoureux Baron, allons dans la Rue S * * *. Il n'est rien de si aisé que de la voir: allons à la Boutique acheter quelque chose. Le Baron me mena chez sa belle, qui me parut fort jolie. Le reste de la journée se passa à la gloire & louange de son aimable conquête. Vint enfin cet heureux moment après lequel le tout bouillant Baron avoit tant soupiré. Nous nous quittames après le souper.

Le lendemain matin, je fus voir mon Baron. Je le trouve encore au lit. Il me fait le récit de la nuit qu'il avoit passée. Cette Coquine, commenca-t-il, m'a joué le plus diabolique tour qu'on puisse jouer à un galant Homme. Deux Bouteilles de Champagne, avec des confitures les mieux choisies, ont servi à disposer l'avanture, & à me tromper de bonne foi. Bien une heure à jaser, à folatrer avant de nous mettre au lit, s'est écoulée, sans pen-

penser qu'il étoit déja après minuit. Cependant nous nous sommes couchés ensemble. A peine lui avois-je porté la main, où l'amour la place, pour se déclarer dans les formes, que cette coquine s'est plainte de la force trop opéritive du vin de Champagne; je me suis penché pour chercher ce qui étoit propre à ses besoins, au même instant elle m'a jetté par terre d'une hauteur inconcevable, je crois que le Diable avoit élevé le lit jusqu'au haut du plancher.

Revenu de mon étourdissement, j'ai par-tout cherché mes Hardes & mon Epée: Ma prémière fureur s'est exhalée sur un Miroir que j'ai trouvé sous ma main; au reste j'avois vu, en entrant, la Chambre si nue, qu'il ne m'a pas été possible de faire rage: le Diable, oui il faut que ce soit le Diable qui ait emporté le lit, je n'ai jamais pu le trouver. A la faveur d'un petit clair de Lune, j'ai entrevu la porte par où j'avois entré; en chemise j'ai sorti, & suis venu me coucher chez moi, pour n'y dormir de la nuit, je n'ai pas encore fermé l'œil. Je me donnai bien de garde de plaindre le Baron. Il se mit de la partie, pour se faire moins dupe qu'il ne l'étoit; c'étoit le bon parti.

Le Baron me proposa d'aller revoir cette Maitresse petite Coquine, comme par manière d'acquit, le tems me pressoit de partir de Cassel, pour aller à Bon

faire

faire ma cour à l'Electeur. Ce Prince, qui tient un rang distingué parmi les Seigneurs galans, me reçut très favorablement. Mademoiselle de G * * * qui me connoit dès mon enfance, me fit de cet Electeur un éloge qui n'est point équivoque. Je passai par Trève, où Son Altesse Electorale me témoigna mille bontés plus gracieuses les unes que les autres. Je ne faisois, pour ainsi dire, qu'entrer & sortir par toutes les Cours où j'allois. Les Princes de Bade, les Maisons de Wirtemberg, à qui je dois une reconnoissance immortelle, m'assurèrent de leur bienveillance d'une façon qui me convainquoit trop bien de leur générosité.

Je ne fis pas plus long séjour à Munich. J'eus l'honneur de baiser la main de Son Altesse Electorale, en la priant de protéger ma Famille de tout son puissant crédit. Cet auguste Prince me fit la grace de me le promettre. De cette Cour, qui tient un des prémiers rangs parmi les Cours les plus polies, je partis pour Vienne, afin de solliciter le jugement de notre procès au Conseil Aulique de l'Empire.

Monsieur de Knorre, Conseiller Aulique de l'Empire, qui étoit notre Rapporteur, se donna tous les mouvemens qu'un galant homme se puisse donner, & cela sans presque autre intérêt que celui de sa bienveillance & de son zèle à nous faire

rendre justice. Mr. de Mol, Envoyé de la Cour de Brunswic, se chargea du pesant fardeau de solliciter un prompt jugement à un Tribunal qui ne connoît que la lenteur & l'irrésolution. Nous l'avons éprouvé dans cette affaire, où la puissance & le crédit d'un Roi ne font pas tout-à-fait une excuse. De Vienne je me rendis à la Cour de Dresde. Je m'y arrêtai huit jours entiers, & je les passai le plus agréablement du monde. L'Opéra qui est plus du gout du Roi, que la Comédie, s'ouvroit en ce tems-là. Le jeune Comte Ponienski, Chambellan du Roi & Starosto de Petrikow, Fils du Palatin de Posnanie, fut presque toujours de ma compagnie: il n'est point de raretés en cette Cour que nous n'ayons vues ensemble; & par conséquent il nous en couta cher.

Les curiosités de ce païs font payer tribut à la bourse des Etrangers. Mais on n'a pas lieu de se plaindre: il n'est point de trésor en Europe ni si riche, ni si curieux que le Gruhne Gewoelbe. Il semble, au Palais Hollandois, que toutes les quatre parties du monde ont à l'envi fourni de quoi former tous les animaux qui volent dans l'air, rampent ou marchent sur la terre. Tout y est si bien imité, qu'on est presque tenté de croire que la vie n'y manque pas.

Monsieur de Teübern, Ministre de Guerre, m'invita à passer quelques jours à

sa

ſa maiſon de Campagne, dont l'agrément eſt un peu effacé par la magnificence de celle du Comte de Bruhl, Miniſtre d'Etat. L'une & l'autre tiennent au Fauxbourg de Frédericſtad, où le Roi a la plus belle Orangerie que l'art ait élevé pour les plaiſirs d'un Prince.

Monſieur de Teubern m'ayant engagé abſolument à aller le voir à ſon Jardin, j'y paſſai ſi bien la ſoirée que je la trainai ſans m'ennuier juſqu'à dix heures. Les portes de la Ville ſe fermèrent un moment avant d'y arriver. Je fis le tour de la Ville juſqu'au Fauxbourg de la porte de Pyrna. Le Cabaret que je penſois me convenir pour y paſſer une nuit, ne m'agréa point. Il me vint en penſée d'aller ſurprendre de L*** avec ſa Maitreſſe, à qui il avoit donné un petit Jardin dans ces environs.

De L*** aſſez connu pour ſes intrigues d'Homme d'eſprit & de mérite, ſans ſon titre de Conſeiller de L***, fut fort étonné d'entendre frapper à grands coups, en coups de maitre en un mot, à la porte de ſa belle Maitreſſe, qui fait un alliage aſſez joli du François & de l'Italien. De L*** des joies de l'amour paſſa bien vite dans les allarmes.

Il ſortit cependant de ſon amoureux réduit, raſſuré ſur ce que ce ne pouvoit être que le Chevalier de Saxe qui frapât ſi hardiment. Je parie, diſoit-il en ve-

nant à la porte, que c'est le Chevalier qui vient troubler mes plaisirs. N'importe continua-t-il en ouvrant, vous êtes le bien venu ici, tant que j'y serai, Monsieur le Chevalier, pour vous y tenir compagnie. Mais quelle fut la surprise de L*** voyant que c'étoit un autre que celui à qui il croyoit parler. Eh! Monsieur le Comte, s'écria l'amoureux L***, qui Diable vous auroit tué ici? Comment, morbleu, Monsieur, lui repondis-je, vous parlez de tuer, pendant que vous êtes à travailler à faire de petits vivans: je veux être le Médecin de celui que vous avez fait dans un si beau clair de Lune: Ce seroit dommage qu'il devînt Lunatique. Le Père est aimable, la Mère est jolie: voila mon secret: Buvons le reste de la nuit de votre meilleur Champagne. Allons, me répondit de L***, j'en serai quitte pour avoir demain matin un peu mal à la tête.

Pendant ce tems le Frère de la belle qui gardoit les manteaux, nous tint compagnie. De L*** avoit envie de me griser bien vite; pour jouir de la liberté des draps. Le Frère, maitre de Langues, ne fut plus maître de la sienne. Après avoir fourché bien des fois, il s'endormit si sourdement, que rien ne ressembloit si bien à la mort.

De L*** tenoit plus ferme, j'avois à combattre en lui l'Amour qui le réveilloit. Que je le fis souffrir, je pense, les yeux

yeux cent fois fermés, les soucis les lui venoient ouvrir pour la garde de ses tendres Amours. Sa Maitresse, d'un tempérament fort délicat, portoit dans ses yeux une exemption de beaucoup boire. Elle ne put pas se défendre de prendre médiocrement du vin. C'en étoit assez pour s'ennivrer, que sa camplaisance & l'ennui. De L*** à la fin tomba dans une heureuse sincope d'yvresse. Il n'étoit pas loin de se faire jour; je me mis à profiter du peu de nuit qu'il restoit: il me falloit le peu de raison où j'étois pour brusquer militairement l'avanture.

En présence de deux Gardes du plus beau corps de femme qu'il y ait, je fis d'exercice; & j'eus le bonheur de n'être point applaudi de la Compagnie. Les yeux appésantis, je m'endormis sur une petite chaise, la tête posée sur le chevet du lit de la belle. De L*** éveillé, m'éveilla en me disant qu'il n'avoit pas si mal à la tête qu'il s'étoit imaginé le soir l'avoir le lendemain. Je suis au désespoir lui répliquai-je, que vous m'aiez mis, à force de boire, hors d'état de vous y planter une paire de Cornes, vous n'auriez pas à me reprocher d'être comme un Nigaud auprès de la plus charmante Fille que jaie connue. Cela vous plait à dire, répondit la spirituelle amante de L***. Bientôt après cet entretien, il me plut, à moi, de m'en aller en faisant poliment mes excuses de la mauvai-

ſe nuit que j'avois fait paſſer à la Compagnie amoureuſe.

De Dreſde je fus à Leipſic, où en arrivant je rencontrai le Baron de Schmettau avec le Baron de Kreigel. L'un & l'autre m'invitèrent à paſſer quelques jours en cette galante & riche petite Ville. Je m'en excuſai, & ſuivis mon chemin pour Hanover. Cette Cour n'eſt, à proprement parler, qu'une ville ordinaire, lorſque le Roi d'Angleterre ne s'y trouve pas.

Cela n'empêche pas la galanterie d'y règner. Les Dames y ſavent placer une mouche ſur l'œil de leurs maris, auſſi noblement qu'on le fait à Paris. Elles y ſont d'une liberté à ne pas faire languir, elles ont même la liberté de ne pas ſe faire eſclaves de la contrainte, dans bien des choſes purement innocentes en elles-mêmes, & pour leſquelles les Femmes ordinaires font bien de petites minauderies.

Un jour étant en caroſſe avec le Comte Schulenbourg neveu de la Ducheſſe de Kandal, & deux Dames de la prémière condition, nous fimes partie d'aller à Herenhauſen, lieu de plaiſance du Roi. Une des Dames de notre Compagnie tira une fort groſſe Eponge d'un petit panier à ouvrage. Juſques-là, c'étoit pour moi un miſtère, que cette Eponge. Cette Divine Eponge étoit deſtinée pour un uſage que j'ignorois. Je ne paſſai pas bien du tems ſans devenir ſavant: ſans avoir pu

voir

voir ce qu'étoit devenu cet instrument qui excitoit ma curiosité, je le revis paroitre dégoutant d'eau. La Dame appella un Laquais qui descendit sur le champ de derrière le Carosse: elle lui donne l'Eponge; il la presse, & la remet dans le petit pannier. Sans baguette, Madame, vous faites, m'écriai-je, sortir de l'eau d'un Carosse: après ce prodige, il n'est plus de miracle qui ne se puisse faire. Nos deux Dames se mettent à rire, & à me dire: Que vous êtes neuf, mon pauvre Comte, vous n'en savez point plus que cela; vous êtes bien à blâmer d'être si peu rompu dans l'usage du Beau-monde. Que doit faire une Femme de qualité pour se distinguer d'une Paisanne qui fait ses petites affaires. . . . . Comment vous dirai-je? comme une Paisanne en un mot.

C'étoit pour moi une avanture extraordinaire, qui a cessé d'en être une dans la suite, que j'ai été informé que c'est la mode. Il n'y a rien à redire: c'est la mode. En revenant de Herenhausen, la même qui m'avoit fait rire de si bon cœur, me pria de lui faire un couplet François sur un air Allemand qui étoit assez en vogue. Je m'en suis toujours souvenu, pour servir d'époque à ma surprise.

Ah! Madame quelle mesure
Que nous offre ce gros Chiffon!
Est-il de calibre à Nature?

C'est un instrument, je vous jure,
Tout propre à faire un Goupillon.

Ce couplet courut toute la Ville presque dès le même instant. Chacun crioit: Gare l'Eau bénite : on la donnera toute chaude dorénavant. Monsieur de Steinberg, Ministre de Guerre, chez qui je fus avec le Comte son neveu, avoit déja ce couplet une heure après notre retour.

Cet aimable Baron nous fit rire de nouveau sur l'avanture de l'Eponge: il me fit l'honneur de m'inviter le lendemain à diner, où se trouva presque toute la Régence. Le soir je fus au Concert que S. M. le Roi d'Angleterre entretient en cette Ville. Il y avoit beaucoup de beau monde, parmi lequel on savoit toujours distinguer Madame la Comtesse de Bulow. Je partis le surlendemain pour m'en retourner à Holtzmunden, où je reçus ordre de mon Père d'aller faire ma cour au Duc d'Holstein-Schleswic. Comme j'ai l'honneur de leur appartenir par l'Alliance de ma Grand'-mère née Princesse d'Holstein, je fus reçus dans toutes ces Cours, plutôt comme un parent, dont les intérêts touchent, que comme un simple ami.

Etant encore à Norbourg je reçus une Lettre de la Demoiselle Lintner, qui acheva de m'en rendre tout-à-fait amoureux.

MON-

MONSIEUR,

„ J'Ai toujours attendu de vos nouvel-
„ les, pour m'inspirer la confiance de
„ ne pas vous déplaire. Contre mon
„ attente, je n'ai pu être informée par
„ vous-même, où vous êtes à présent. Est-
„ ce là, mon cher Comte, ce que vous
„ voulez appeller ne pas manquer de
„ parole? Quand on a autant intéressé
„ sa générosité que vous l'avez fait pour
„ moi, sans y être le moindrement obli-
„ gé, que ne devois-je pas me promet-
„ tre, lorsque vous l'avez engagée so-
„ lemnellement? Il y a dans votre con-
„ duite je ne sai quoi, que je ne puis com-
„ prendre. Vous n'êtes ni mort ni mala-
„ de: mon cœur m'avertiroit du moin-
„ dre accident qui peut vous arriver. Je
„ suis devenue méprisable à vos yeux:
„ je ne cherche point hors de moi le
„ sujet de votre silence. Ecrivez-moi
„ donc que vous me méprisez, puisque
„ vous n'avez point d'autre chose à
„ m'écrire. Devant vous, je n'ignore pas
„ la place qu'il me faut prendre. Je ne
„ m'éleverai point jusqu'à prétendre à
„ votre cœur? Mais ne pouvez-vous pas
„ descendre jusqu'à moi? Non! je vous
„ demande encore trop: souvenez-vous
„ seulement de ce que vous devez à vo-
„ tre parole. Vous m'avez promis que
„ vous m'écririez partout où je serois,

„ & de quelque endroit où vous feriez. „ Il me femble à préfent que j'ai droit „ de vous demander où vous êtes, & ce „ que vous y faites. Pour moi, je veux „ bien vous rendre compte de mes ac- „ tions. Je vous le dois rendre, aussi bien „ que celui de mes penfées. Toujours cha- „ grine, je ne dors que ce qu'il faut pour „ m'empêcher de mourir, en attendant „ que je fache que vous ne m'avez point „ oubliée. Pour l'ordre de mes penfées, „ je ferois violence à la vérité, fi je di- „ fois que vous n'en êtes pas le feul ob- „ jet. Que je fuis malheureufe, mon „ cher Comte, pourquoi m'avez-vous „ redonné la vie, pour me caufer la „ mort, chaque jour que je paffe fans „ vous voir. La triftesse où votre ab- „ fence me jette, fans recevoir de vos „ nouvelles, m'en fait taire plus que je „ ne dis, & me fait dire tout ce que je „ devrois taire. Adieu, mon cher Com- „ te, écrivez-moi promptement, ou je „ vous accuferai de cruauté.

Je lui fis cette réponce fur le champ. Tout étoit déja ordonné pour mon voyage en Dannemarck.

„ TOut ce que la pareffe, ou plutôt „ la néceffité de mes voyages, a pris „ de tems fur notre Correfpondance, eft „ autant de retranché fur mon bonheur. „ Oui, belle Lintner, je fens que c'eft „ vous feule qui me devez rendre heu- „ reux.

„ reux. Je n'ai pu lire votre Lettre sans „ être ému d'une joie qui n'a rien de „ ressemblant au contentement que je „ reçois d'une infinité de personnes : de „ sorte que j'éprouve qu'entre mille „ plaisirs, vous êtes véritablement mon „ plaisir unique. Je vous aurois déja dit „ mille fois que je vous aime, que je vous „ adore, si je n'avois craint de blesser la „ pureté de mes sentimens. Parce que „ j'ai été assez heureux de vous être u- „ tile une fois en ma vie, n'auroit-il pas „ semblé que j'aurois voulu vous faire „ payer de foibles services? Non, ai- „ mable chère Lintner, je vous ai aimée „ dans la compassion, & je vous adore „ dans l'amour. La générosité m'a tou- „ jours défendu de vous déclarer ouver- „ tement que je vous aime, & que je ne „ veux aimer que vous. La mort, pour „ vous vanger, en vangeant l'amour, a „ fait mourir entre mes bras les deux „ seules personnes qui m'avoient atta- „ ché à leurs charmes. Si vous voulez „ que je vous aie sauvé la vie, j'en veux „ bien convenir avec vous, aux condi- „ tions que nous la passerons ensem- „ ble. Adieu: dites moi que vous m'ai- „ mez: au fond des Glaces, où je vais, je „ ne cesserai de bruler d'amour pour vous.

Ces quatre mots écrits fort à la hâte, je partis pour le Dannemarck, où j'allois à dessein d'y retirer des Archives un Acte d'importance. Ce ne fut pas sans bien

des mistères que j'obtins, à Coppenhague, une Pièce qui devoit servir à battre en ruine le Roi même, sous l'autorité duquel étoit cette Pièce importante. Fort intrigué à cette Cour, j'y eus pourtant quelque moment de joie.

Il y avoit Bal un jour à l'Hôtel de l'Ambassadeur de France. Un Officier François de la meilleure humeur du monde ? Eh! y en a-t-il d'autres? Soit donc dit, que cet Officier se trouva à ce Bal. Pour charmer le froid du climat, il avoit pris du vin un peu plus qu'il n'en falloit pour paroitre à l'Assemblée avec bienséance. N'importe, bien des choses sont permises aux François. C'est un privilège qui n'a pas toujours mauvaise grace.

Ce brave Officier, l'épée au côté, s'admit à l'assemblée. Il y dansa autant qu'il put se soutenir. Fatigué de bonne heure des efforts, de l'adresse, & de l'art, où le vin devint un fort méchant maitre, sur une chaise il s'assied auprès de quelques Dames. Cet original, au milieu de l'abondance des Confitures, servit de meilleur régal. Nonchalamment accoudé sur les genoux d'une Dame, il lui demande, êtes-vous Françoise, Madame? car morbleu, sans Françoises, point de bonne chère, point de divertissement, il n'est point de plaisirs sans elles. Quel Diable de plaisir est-ce ici? On y parle un baragouin qui feroit danser les Chevres & miauler les Chats: & sur le champ,

Mon-

Monsieur l'Officier pousse de suite une douzaine de miaulemens qui font éclater de rire de toutes parts. Il se croit applaudi, le pauvre garçon, il lâche une bordée de cris de la même espèce, qui font trembler à force de rire, les côtes du masque le plus sérieux.

Il n'est pas étonnant de voir en botte les plus galants de païs: mais l'Officier, pour être un peu plus que Danois par les jambes, il dansa non seulement en botte, mais même il fit la faveur aux Dames, de reposer sa jambe sur leurs genoux.. Toujours d'une humeur enjouée, il poussoit des ris bachiques qui faisoient appréhender ceux qu'il approchoit, de fort vilaines merveilles. Assez tard il prit le parti de s'en aller à son quartier. Des deux côtés des rues, il y a de petits ruisseaux pour servir d'égouts, qui sont un peu étroits & de médiocre profondeur. L'Officier tombe un pied dedans, y laisse sa botte, & s'en va à son Auberge où j'étois aussi logé. Il ne s'étoit point apperçu qu'il marchoit débotté d'un pied. Il se couche sur son lit, dans le même état qu'il étoit arrivé. Eveillé, il se regarde le lendemain depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne trouve point de bottes, dans le même nombre qu'il a de pieds; il retourne au miroir pour voir s'il a deux yeux. Il en trouve le compte: parbleu dit-il, il me faut deux bottes: mort! sacre! ventre! Où est ma botte? Est-ce à moi qu'il faut jouer des tours? Je mets le feu tout-à-l'heu-

l'heure à la maiſon, ſi l'on ne me retrouve ma botte. L'hôte a beau dire qu'il faut qu'il l'ait perdue, il ne veut point entendre raiſon; l'hôte deſcend, & va chez un crieur public, pour crier après la botte.

Jamais la pièce la plus curieuſe ne feroit autant de bruit à Coppenhague, qu'en a fait la botte de cet Officier. Indigné de ce que ſon hôte avoit trop de raiſon contre lui, il ne vouloit point lui payer les frais du crieur, qui montoient à ſix Couronnes; mais l'hôte réſolu de n'avoir point de tort dans un ſi bon droit, le cita à la Police, où il fut condamné à reprendre ſa botte, & à payer tous les frais que l'hôte avoit faits. Quand on a le malheur d'être en faute, qu'il eſt court d'avouer qu'on a tort! Et moi, avant de ſortir de Coppenhague, je n'aurois pas raiſon de ne pas placer ici quatre bouts-rimés, que me donna Madame la Baronne de Lewetzow.

Je vous aime la nuit pour les plaiſirs du jour.
Le prémier de ces Vers eſt diété par l'Amour.
L'Amour eſt au ſecond, c'eſt votre propre Ouvrage:
Peut-on, en quatre vers, en dire davantage?

Cette Dame, qui m'a écrit cent fois, depuis que je lui remis ces quatre bouts-rimés, a toujours ſigné les Lettres qu'elle m'a adreſſées, *davantage*. . . . . Curieux de voir le Royaume de Norvegue, & charmé d'aſſurer le Viceroi de mes civilités, je m'embarquai le quinze Mai à Coppenhague, & j'arrivai à Anſlo le vingt-deux du même mois.

Le

Le Comte de Rantzow d'Aſchberg, Viceroi, me reçut avec toutes les marques de la plus parfaite amitié. Le tems des grandes Chaſſes étoit paſſé : il ne laiſſa cependant pas de me procurer ce divertiſſement, autant que la ſaiſon le pouvoit permettre. Rien ne me parut plus ſurprenant que la manière avec laquelle les Païſans élèvent leurs Enfans dans ce Païs-là. Sitôt qu'un Enfant eſt ſorti du ſein de la mère, on le prend au plus fort de l'Hiver, & on lui lave le corps avec la neige ou l'eau. Cette néceſſaire & dure expédition faite, ſans langes on place cet Enfant dans un Berceau ſuſpendu par les deux bouts au plancher de la cahute. Ce qui ſert de langes à l'Enfant n'eſt autre choſe que de la mouſſe ſéchée au Soleil pendant l'Eté, dont on fait proviſion pour l'Hiver. Sur cet appareil de Mouſſe on enveloppe ordinairement l'Enfant dans une peau de Lièvre. Dans bien des endroits, l'Homme & la Femme font en Norvegue ménage à part pour les intérêts de leur Famille : la mère ſe charge des Filles, & le père des Garçons : On éxerce les garçons à tirer de la fléche, dès leur plus tendre jeuneſſe. J'ai vu un petit païſan de neuf ans, ſans me bleſſer, m'enlever avec ſa fléche un Ducat tenant au bout des Doigts.

Porté ſi près de la Suède, j'y voulus faire un tour, au moins pour voir la Capitale. Le Viceroi, mon Couſin, m'avoit fait

fait le plaisir de m'adresser à plusieurs Familles distinguées : entre autres, il me donna une Lettre pour Mr. le Comte de Löwenhaupt. Il ne me permit pas, après ma prémière visite, que je prisse un appartement autre part qu'en sa maison, où il me fit une fête continuelle: je ne restai que six jours dans ce païs, d'où je repartis pour l'Allemagne. Le Vaisseau sur lequel je m'étois embarqué pour Hambourg fit cet heureux trajet en quatre jours & demi.

Je ne fus pas plutôt arrivé à Holtzmunden, qu'on me remit un paquet de Lettres, toutes de la belle Lintner. Elles étoient toutes plus tendres les unes que les autres. J'ai de la peine à me remettre quel pouvoir cette aimable Fille avoit sur mon esprit, plutôt qu'une autre. Il me sembloit que j'aurois été moins scrupuleux sur l'article de la fidélité que j'aurois promise à une autre, que je ne l'étois à son égard, par je ne sai quel sentiment qui faisoit voir par-tout présente cette personne presque étrangère à toute l'habitude. Hélas! me reprochai-je injustement, en moi-même, pourquoi lui ai-je sauvé la vie pour troubler mon repos? Mais que dis-je? pensai-je que c'est peut-être la seule action de ma vie où il entre quelque chose de louable? que je ne mérite guère de trouver occasion de faire le bien, puisque je suis capable de m'en répentir! oui! je dois aimer les peines que me cause innocemment une si aimable Fil-

Fille. Non! il faut que je la haïsse; elle est prête à me faire répentir d'être né ce que je suis. Pour elle, pour une fille du Commun, j'abaisserois mes pensées, je mépriserois ma Famille, je cesserois de reconnoître mon pèrc! Ah! déja je suis trop criminel: combattre de pareilles tentations, c'est vouloir y succomber. N'y pensons plus. Non, je ne lui ferai point de Réponse. Emporté par le dépit que causent de trop tristes réfléxions, j'avois déja jetté au feu quatre de ses Lettres, quelque chose de plus fort que le répentir s'empara de mon Ame dans l'instant. Les lames du papier brulé, qui couvroient le charbon, me parurent encore conserver les caractères. Le visage penché sur cette braise ardente, je cherche à relire ce que je ne trouve plus. Je veux ramasser ces cendres volatiles. Le moindre mouvement que je veux faire, les fait emporter par une si foible agitation d'air. Je crois avoir perdu la chose la plus précieuse. Je ne pensois plus que j'avois encore de ses Lettres. La tête penchée sur ma Table, je trouve la première qu'elle m'avoit écrite depuis mon départ de Holstein, toute mouillée de mes larmes. Je baise cent fois cette Lettre: je comptai combien il y avoit de caractères pour former son nom: & je jurai dans mon cœur autant de fois, que je l'aimerois toute ma vie.

Tout le reste du jour je ne fis que relire

re

re cette Lettre : je relus la prémière qu'elle m'avoit écrite à Helmſtadt. En ce moment ſes ſentimens de reconnoiſſance prirent un nouveau luſtre. Elle me parut ſi noble, que je rougiſſois de l'avoir traitée avec tant de mépris. Qu'eſt-ce qui rend l'homme noble, me diſois-je en moi-même ? N'eſt-ce pas la vertu, le mérite, ces aimables qualités qui enlèvent le conſentement de ceux qui ſont capables de leur rendre juſtice. Il ne s'agit pas d'avoir les choſes plutôt dans l'eſprit que dans le cœur : il faut accorder l'un & l'autre : on nous prévient contre tout ce qui n'eſt pas titré comme nous. Eh ! qui ſuis-je, moi ? j'irai juſqu'à huit cens ans de Nobleſſe, & là je trouve un Vitrier dont je deſcend. Oh ! que ma Famille ôte cette Vitre, qui tient une place ſi ancienne dans ſes armoiries, ou que l'on me permette de dire que la belle Lintner eſt noble ; & fût-il en mon pouvoir de me faire deſcendre des fondateurs de Rome, & bien prouver ma Généalogie, que me reſtera-t-il ? La honte de dire que je deſcends d'illuſtres Brigands. Non : nous ſommes dans un ſiècle où l'on ne priſe que la vertu, où l'on ſe moque de ces acheteurs de Nobleſſe, dont le mépris retombe même ſur ceux qui la vendent. Oui ! j'aime la belle Lintner. Ma paſſion pour elle doit prendre une ame, un corps, un viſage. Ces Nobles bouſis ſont un miſérable peuple élementaire qui ne vit que de vent.

vent. Les ſeules vertus de l'Ame ſont les ſeules choſes qui peuvent faire impreſſion ſur ceux qui ont une Ame. Mais où m'emporte ma juſte paſſion ? Je dois encore ſuſpendre ma réſolution. Puis-je balancer à aimer ce qui eſt aimable ? Non, plus d'irréſolution. Je lui ai déja écrit que je l'aimois ; je vais lui ſigner de mon ſang. Elle eſt embaraſſée, à me déclarer qu'elle m'aime : cet embaras eſt toute la délicateſſe de l'amour. Elle voudroit être née plus que moi, pour que l'ambition ne parût faire aucune tache à un cœur auſſi noble que le ſien. C'eſt ainſi que je dois interpréter ſon embaras. Ne doit-on pas faire grace autant qu'on la peut étendre ſans faire injuſtice ? Oui ! adorable Lintner, tout eſt réſolu. Je vous aime. Je déteſte le moment où j'ai brulé vos penſées peintes de couleurs & tracées de figures qui m'auroient dû avertir que c'étoit votre propre cœur. Je ſuis homicide, je vous ai jettée au feu. Mais vous êtes généreuſe, vous me pardonnerez, parce que j'avoue mon crime. Jugez-moi, mais jugez-moi ſelon l'amour ; je n'ai d'autre droit que la bonne volonté de mon juge. Le dépit ne m'a duré qu'un inſtant, & mon répentir durera toute ma vie.

Mon Père me ſurprit dans mes rêveries, en entrant dans mon cabinet ; il étoit ſur moi, que je ne l'apercevois pas : il me ti-

ra bien vîte de ces préoccupations, en me proposant un voyage en Angleterre, pour supplier le Roi, comme Electeur d'Hannover, d'intéresser son autorité & sa faveur dans notre fameuse affaire. J'aimois à voyager, & je n'aimois pas moins à donner à l'importance de notre procès tout ce que l'honneur & la vigilance peuvent exiger.

Cependant à peine mon père sort de mon cabinet, que je retombe dans la tristesse la plus profonde. J'avois résolu d'aller à Helmstadt enlever cette aimable fille ; à cette tendre timidité que respiroit toute sa Lettre. Je la relus encore cent fois. Non, m'écriois je, je ne puis point partir pour un si long voyage, sans avoir auprès de moi la personne qui m'est la plus chère. Ce n'est point là l'ouvrage de l'Homme ; c'est le Ciel qui m'attache à elle. Mais que deviendrai-je avec cette fille, & que deviendra-t-elle avec moi. La deshonorer! O! grand Dieu! plutôt périr mille fois: mais qu'en veus-je faire? Est-ce pour satisfaire une passion inique? Non, j'ai apris à respecter un sexe qu'on ne peut trop honorer. Ma malheureuse expérience me reproche incessamment l'homicide de la plus illustre infortunée, qu'un détestable bonheur puisse éterniser dans la mémoire d'un Amant. Oh! non, aimable & chère Lintner, je ne sai plus séduire ; j'abhorre la séduction, sous quelques couleurs que l'amour la pré-

présente innocente. Peut-être me suivriez-vous par-tout; non, vous ne le feriez pas. La seule idée du mal blesseroit votre vertu.

Mon père, un moment après qu'il m'eut quitté, revint me voir, & m'aporta une liasse de papiers: il me trouva la Lettre de Mademoiselle Lintner à la main. C'est donc là, me dit-il, apparamment le sujet qui vous promène dans les espaces imaginaires? Qu'il est indigne d'un fils de donner à son père un mensonge. Si le moindre détour officieux est une marque d'une Ame peu propre à la probité, de quel œil me dois-je regarder, moi qui eus l'audace en cette rencôntre de dire à mon père, que la Lettre qu'il me voyoit à la main étoit une Lettre de feue Mademoiselle la Baronne de Spiegel? J'insultois à la fois aux morts & aux vivans. Tromper un Père, & un Père qui prend de mon mensonge occasion de me consoler avec tendresse! Les réfléxions que je fis sur cette faute, contre le respect dû à un Père, me tirèrent un peu de tems des réfléxions chagrines qui m'occupoient d'amour. Cependant je revenois toujours à cette Lettre touchante: la voici.

MON CHER COMTE,

„ IL est impossible de vous appartenir
„ par mes sentimens, & ne pas être
„ heureuse. Mon cœur sert de triom-
„ phe à tout ce que la tristesse a de plus

„ tendre. Oui ! la tristesse est mon partage ; mais mon cœur avec plaisir règne dans les douleurs, & fait consister toute sa gloire à souffrir pour vous. Ah ! mon cher Comte, si vous avez une punition à éxercer contre moi, qu'elle ne soit pas si sévère que vous me la cachiez plus longtems ! Vous dites que vous m'aimez ! Ne cachez-vous pas votre amour sous quelque piège, d'où je ne pourrai sortir sans vous offenser. Cachez-moi tout le reste, & m'ordonnez de ne vous point aimer. Pardonnez-moi, mon cher Comte, si je vous demande un ordre si rigoureux & si injuste. Vous êtes aimable, je ne puis le trop voir par les lumières de mon cœur : mais il vaut mieux que je me condamne, même injustement, que d'avoir quelque chose en mon pouvoir qui puisse servir contre vous. Je mesure mes désirs, pour ignorer un bien infini auquel je ne dois pas prétendre. Cette mesure coute beaucoup à mon cœur, parce que c'est elle qui règle mon estime pour vous, en retranchant un amour qui vous seroit funeste & me rendroit malheureuse. Consultez votre amour & votre raison, mon cher Comte, mais défendez-moi de consulter mon cœur : il respecte vos sentimens, respectez sa sévérité, qui vous aime autant que la vertu lui inspire d'être se-

„ vè-

„ vère. Adieu, mon cher Comte, don„ nez-moi de vos nouvelles; mais ne „ me parlez point de vous aimer plus „ que ne le doit une fille, qui verroit, „ comme je le vois, un abîme de mal„ heurs entre la distance qui sépare vo„ tre illustre rang d'avec mon état ob„ scur.

Je répondis à cette Lettre. Je lui avouai, à cette charmante fille, que j'en avois brulé quatre; je lui exprimois tout ce que la passion la plus tendre, mêlée de respect, peut employer pour persuader d'un amour éternel. Mais mon Père pressoit mon voyage, que j'aurois bien voulu reculer de quelques jours. Je demandai à mon Père le délai de huit ou dix.

Ce tems lui paroissoit long. Je le voyois tout embarassé, dans la façon dont il s'y prenoit pour m'accorder cette grâce, qui tenoit beaucoup du chagrin que l'on sent à refuser ce qui semble n'être pas injuste. Je ne tardai pas à démêler cet embaras. J'apris que mon père tenoit sécrétement chez lui le fameux Prince & Grand Prêtre des Juifs, nommé *Chaim-Schmul-Falck.*

Ce Prince soi-disant, descend, ou se fait descendre de la Famille du Roi David. C'est le même, me dit-on, qui a été si longtems à Geilberg, chez Monsieur le Baron de Donop, Conseiller Aulique de l'Empire,

pire, Homme d'esprit & de mérite, & peu propre à se laisser éblouir par des apparences trompeuses. Il est vrai que ce Juif a été banni de plusieurs Etats : mais ce n'est que parce qu'il fait des choses qui sont au-dessus de tous les prodiges qu'on a pu raconter. Il faut que vous le voyiez de vos propres jeux, pour mieux vous en instruire, que par un récit qui vous paroitroit fabuleux, si tous vos sens n'étoient point témoins de mille merveilleux spectacles qu'il nous a donnés.

A ce récit, je sentis je ne sai quelle frayeur qui m'indignoit ! Ne sait-on pas, répondis-je, ce que c'est que ce célèbre Juif : faut-il raconter ce qu'il a fait avec le Comte de Westerloh, le Marquis Damis, & le Duc de Richelieu, Ambassadeur alors à la Cour de Vienne ? Les belles qualités, le rare mérite, l'esprit infini du Duc de Richelieu excitent avec raison la curiosité, pour ce qui a mérité la sienne, mais je ne sai pas si on la peut trop bien justifier.

Ces Messieurs tous présens, lors d'un funeste succès qu'eut le malheureux valet de Chambre du Comte de Westerloh, ne peuvent pas disconvenir qu'il n'y a que de la Diablerie dans la Cabale. Le cou tort de ce pauvre Garçon, qui n'auroit pu voir que par derrière le dos, s'il avoit pu vivre après cet accident qui lui ôta la vie, ne prouve que trop que le Diable est aux trousses du Grand Prêtre & de

tous

tous ceux qui le souffrent approcher. Mon Père, qui étoit aux écoutes, & qui m'avoit fait sonder à dessein, m'aborda dans ce moment, & me mena à ce prétendu Prince des Juifs. Autant par déférence aux ordres de mon père, que par curiosité, dont on se laisse aisément prendre par l'idée d'une chose extraordinaire, je me laisse conduire à l'appartement de ce fameux Cabalistique.

Arrivé là, ce nouveau Pontife commence par me dire qu'il n'ignore point ce que j'ai dans l'Ame. Vous êtes, Monsieur, me dit-il, du sentiment incrédule de nos anciens Juifs, dont Jésus-Christ a dit; Cette race ne me croira jamais, si elle ne voit des miracles & des signes. Je promets d'en faire voir à quiconque est frappé d'incrédulité. Vous parlez, lui répondis-je, du Nouveau Testament, comme si vous étiez Chrétien. Peut-être l'ai-je lu autant que vous, reprit-il. Cela se peut répartis-je, mais dans ce cas je suis surpris que vous restiez encore dans l'erreur où vous êtes.

Je suis si peu dans l'erreur, repartit le Juif, & je l'aime si peu, que je travaille à en tirer tous mes frères. Ils attendent que quelcun les tire de l'oppression & de l'esclavage où ils sont: le tems en approche, je ne puis pas vous en dire davantage. Votre Loi convient, continuoit le Juif, que nous sommes les rejettons du Peuple élu de Dieu. Il faudroit me prou-

ver que Dieu, qui eſt immuable, ait pu changer ſes Décrets. Cela eſt ſi viſible qu'il ne les a pas changés, à l'égard de notre Peuple, que nous ſommes actuellement ſous ſa main qui frappe ſur nos têtes, comme la main d'un Père qui punit ſes Enfans. Les Chrétiens ſont dans la gloire du monde. Les Juifs ſont dans l'ignominie, de ſorte que dans un ſens très propre, ils ſont ſeuls Chrétiens, la mort de Jéſus Chriſt eſt arrivée, pour nous annoncer un état humiliant, après lequel nous devons remplir la terre, juſqu'aux extrémités de l'Univers, du bruit de la magnificence de Dieu, & de la gloire de la Nation Juive. Elle a bravé, cette Nation, l'injure de tous les tems, elle a gardé ſon nom, ſon union, malgré tous les efforts des Puiſſances de la Terre. Peu propres à machiner des impoſtures, & fort indifférens à la politique du ſiècle, nous ne comptons que ſur la foudre du Ciel, qui éclatera par les Miniſtres de ſa vangeance. Qu'on ne diſe point que nous ſommes aveugles. Nous voyons toujours le doigt de Dieu ſur notre tête. Ceſſeriez-vous, Monſieur, de reconnoître Monſieur votre Père, pour Père, parce qu'il vous puniroit? Eſt-ce que le châtiment n'eſt pas la marque la plus belle que puiſſe donner la véritable tendreſſe d'un Père! Quand tous les Juifs ſe ſeront humiliés de cœur, dans le ſac

&

& la cendre, je répond de leur délivrance.

A cet inſtant on vint nous annoncer le Baron de Donop. Je quittai le prétendu libérateur des Juifs, en hauſſant les épaules. Ce fut tout ce qu'il me reſtoit de tems à lui répliquer. Je ne tardai pas à attaquer le Baron de Donop, ſur la connoiſſance qu'il avoit faite avec ce Juif.

Je le connois, dit le Baron, pour l'avoir vu d'abord à Caſſel, où ſa réputation n'eſt pas douteuſe. Il a guéri, dans le moment, la fille du Juif de la Cour. Cette fille tomboit presque tous les jours du mal caduc: par le moyen de Talismans Cabaliſtiques, il l'a preſervée de cet accident, ſans lui faire prendre aucun remède.

Mais ce n'eſt pas là tout. Le Juif de la Cour, obligé de ſortir de ville pour quelques affaires, emporta la clef de ſa Cave par inattention. Le prétendu Grand Prêtre s'en trouva choqué: il crut que c'étoit un tour que ſon Ami lui jouoit. Auſſi tôt qu'il fut à table, & ne voyant point ſervir de vin, il lève la nappe par un bout, écrit quelques caractères, & dit tout haut, mon Hôte ne ſera pas peu ſurpris quand il reviendra.

En effet, le Juif de retour, va à ſa cave, & voit toutes ſes pièces de vin debout ſur les fonds. Il remonte, & voit le prétendu Grand Prêtre rire à gorge dé-

ployée ; il lui donna en même tems quelques caractères pour attacher aux tonneaux. Le Juif retourne à sa Cave, le fait, & voit à l'instant ces pièces de vin se remettre à leur prémière place. Plus le Baron de Donop me paroissoit passionné pour affirmer, & plus je riois.

Vous avez raison, reprit le Baron, riez, j'en ai ri moi-même, & j'ai été incrédule jusqu'à vouloir éprouver par mes yeux si ce n'étoit point imposture. Je menai donc chez moi, à Geilberg, ce Juif qui n'étoit guère bien en sureté à Cassel, pour le trop grand bruit qu'y avoient fait ses prodiges.

La prémière chose qu'il fit en ma maison, fut d'évoquer un Esprit, qu'il me dit être un Ange. Il parut, cet Esprit, dans un éclat dont je ne puis point nommer les couleurs, parce que je n'en connois point sur la terre qui portent le nom qui leur convienne. Le Juif s'entretint avec lui en Langue Hébraique. Il congédia l'Esprit, & me fit signe ensuite de le suivre.

De ce pas mistérieux nous entrames dans mon Parc. Vers le milieu, sous un chêne touffu, il s'arrête tout court, & me dit en tremblant à ne pouvoir presque pas se soutenir sur les pieds : je vai vous faire paroître ici plus de richesses que ne vaut une Principauté. Il fit après cela un large cercle avec sa Magne, parchemin roulé & long de trente à quarante pieds & plein de caractères. Le

cer-

cercle tracé, il fait en Hébreu ses prières. De terre, sur le champ, je vois sortir une flamme qui s'éleve sept ou huit pieds au-dessus de la tête de ce Juif, & lui brule la pointe des cheveux. En ce moment, il tombe à genoux, prie, & me dit après, que ce signe est tout-à fait favorable.

Le lendemain, à la même place, le même cérémoniel observé, il me fit paroitre la terre entrouverte, les racines du Chêne toutes décharnées, & de l'or en quantité. Je m'écriai que c'en étoit assez, & qu'il falloit travailler au plutôt à faire abattre ce Chêne pour tirer les trésors qu'il cachoit. Quiconque, répliqua le Juif, donnera ordre de l'abattre, mourra dans l'instant qu'il l'aura commandé.

Le surlendemain il attacha différens Caractères à son couteau de Chasse, dont la lame est merveilleuse. Devant moi il l'attacha à un clou dans la Chambre. Il sort avec moi, & me prie de scêler de mon cachet la porte de son appartement. Nous montons à cheval, mon fils aîné se mit de la partie. Suivis de trois Domestiques, nous allames dans une Forêt qui n'est éloignée que d'une demi-lieue de chez moi.

A notre arrivée, le Juif descend de Cheval, fait ses prières, la face contre terre. Relevé de cette posture, il regarde vers le Ciel, & ne nous dit que ces paroles : voiez-vous Messieurs. Nous convinmes que nous voyions tous son couteau de chasse voler nud dans l'air.

Alors

Alors étendant la main, il dit à ce couteau: viens en paix. Le couteau lui obéit, comme s'il eût été animé. Mon fils cadet, tout effraié, venoit au devant de nous. A portée de se faire entendre, il me crie qu'il lui étoit tombé par morceaux sur la tête une carreau de vitre de la fenêtre du Juif, & que regardant en haut, il avoit vu son couteau de chasse sans qu'il y eût rien qui parût le porter.

De retour à ma Maison, nous montons tous à la Chambre du Juif. Le scélé que j'y avois apposé, y étoit dans le même état que je l'avois mis. La porte ouverte, nous entrons, & voyons le foureau du couteau de chasse qui voltige au milieu de la Chambre. A la trente-unième fois qu'il l'appella, il lui tendit la lame, & le foureau se rangaine à l'instant. Je lui demandai alors, pourquoi le foureau avoit été plus rébelle à l'obéissance que le couteau.

Si vous voulez vous faire Juif, dit-il, vous le saurez. L'ayant pressé en particulier de m'en rendre raison; c'est, répondit le Juif, que la Guerre qui sera universelle dans peu par toute la Terre, durera plus de trente ans de suite, & que la paix après ce tems regnera universellement sous autant de Princes que j'ai de doigts à la main gauche.

Je ne pus entendre prononcer le mot de main gauche, sans me mettre les mains apuiées sur l'épouse du Baron, pour m'empêcher de tomber, tant j'étois las de rire.

Ayant

Ayant un peu calmé l'orage de trop bonne humeur qui m'agitoit: Votre Grand Prêtre, dis-je au Baron, eſt un maître fourbe, c'eſt ma concluſion, ou c'eſt un faux Prophète : ſi je vous crois, comme je le dois faire, je veux dès ce même moment m'armer de l'Evangile: votre Prophète eſt envoyé pour découvrir les tréſors de la Terre, preuve qu'il n'eſt guère touché de ceux du Ciel. Je ne veux plus voir un homme de ſa façon, la Religion me le défend. Etant perſuadé par principes de la vérité que je crois, je rénonce à la Cabale, & n'en veux point entendre parler. Il n'y a que Gens, qui ignorent les preuves de notre Religion, ſes préceptes & la ſainteté de ſa Morale, qui ſoient capables de donner tête baiſſée dans l'impoſture. Il me ſuffit d'être convaincu que la Loi de Moïſe eſt inſpirée divinement, & avec autant & plus d'évidence que Paris & Rome éxiſtent aujourdhui ; que ce même Prophète a commencé à annoncer Jéſus Chriſt, dont tous les autres, juſqu'à St. Jean Baptiſte, ont prophétiſé, en marquant juſqu'à la moindre petite circonſtance de ſa mort. Si je n'en dis pas davantage, c'eſt que je crains de profaner ce qu'il y a de plus ſacré, en le mêlant dans une converſation où je ne vois qu'impiété.

Voilà-t-il pas de nos gens, reprit le Baron de Donop, quand ils ne peuvent plus ſe défendre avec l'incrédulité, ils ont

ont recours à la piété. Je vois bien que je vous impatiente. Entre mille traits, les uns plus forts que les autres, je vous peindrai celui-ci de couleurs qui doivent frapper, comme si vous eussiez été vous-même au spectacle. Le Grand Prêtre des Juifs continuant toujours à travailler à sa Cabale, m'avertit un jour qu'il y avoit encore un autre Trésor dans mon Parc.

Nous y allames à onze heures du soir. Nous fumes éclairés d'une grande Lanterne de papier, toute couverte de Caractères, & qui marchoit en l'air à quatre pieds de terre sans aucun aide. A la voix du Grand Prêtre elle alloit, elle s'arrêtoit à droit, à gauche, en un mot par-tout où bon lui sembloit. Sur la place où étoit le Trésor, le Juif fit un cercle avec sa Magne, en évoquant un Esprit, qui parut sur le champ sous une forme fort hideuse. Il lui parla fort haut. Il tira son couteau de chasse; l'Esprit disparut, au moins à mes yeux. Le Grand Prêtre nous paroissoit frapper sur quelque chose où nous ne voyions rien. C'étoit à la place où l'esprit nous avoit apparu d'abord. La lame de son couteau de chasse demeura toute hérissée d'oches, & prit une couleur d'un bleu céleste, que rien n'a pu effacer. C'est ce dont il est aisé de vous convaincre.

J'avois vû ce couteau de chasse avant cette action, & je l'ai considéré après

fort attentivement. Pendant que le Grand Prêtre frappoit, sans faire entendre les coups qu'il donnoit, nous entendimes des cris, qui imitoient ceux du Lion & du Tigre en fureur, en mot la voix, & les hurlemens de toute sorte d'animaux, ce qui fut entendu de plus d'une lieue de Geilberg. Les cris aiant cessé, il se fit, à differentes reprises, sous nos pieds, un violent tremblement de terre. Il se fit alors une ouverture au milieu du Cercle, d'où il sortit environ plein mon chapeau d'Or & d'Argent monnoié, dont j'ai donné plusieurs pièces à Mr. votre Père.

Cette expédition faite, le Grand Prêtre me fit avancer dans le Cercle, & me fit voir un Trésor immense, dont nous remimes la récolte au lendemain à pareille heure. Nous n'y manquames pas; mais par malheur pour nous, le grand bruit que s'étoit fait la nuit précédente avoit mis le trouble dans le voisinage. On fut aux aguets. Une nombreuse Escouade nous assaillit: on prit le Grand Prêtre & ses Domestiques. Les fers aux piés & aux mains, on le conduisit à Paderborn.

Lorsqu'on nous surprit, le Trésor étoit tout ouvert. Le Grand Prêtre donna à mon Fils ainé un petit papier, en lui disant de le mettre sur une grosse pierre, qui étoit à l'entrée du Parc, & éloignée de plus de six cents pas de ce Trésor. Mon Fils y fut promptement: sitôt que ce papier

pier fut posé sur la pierre, elle se leva en l'air, & se porta sur l'ouverture du Trésor. On fit, après tout cela, garder mon Parc par des Soldats, jusqu'à ce que la Régence en eût ordonné.

Mais pourquoi? direz-vous, le Toutpuissant Grand Prêtre s'est-il laissé conduire à Paderborn, comme un criminel. Je n'ai point de raison à vous donner. Apparemment qu'il savoit pouvoir justifier son innocence, comme il l'a fait effectivement. Il en a été quitte pour être banni des Etats de l'Electeur de Cologne, auprès duquel les Jésuites lui ont rendu le service d'assurer qu'il ne méritoit pas d'être brulé pour savoir trouver des Trésors, parce qu'il étoit dit dans l'Ecriture, qu'on pouvoit, de biens mal acquis, se faire des amis. Oh! les bons Pères, s'écria le Baron de Donop, quand il s'agit de Trésors.

Je ne crois pas avoir rien dit que le Baron de Donop puisse désavouer: il a pris trop de plaisir à me raconter ces avantures, pour se répentir que tout le monde les sache. Pour moi, je vai à ce que j'ai vu, à ce qui m'est arrivé, & je le récite encore avec surprise. Sauf toutefois à la Théologie à faire juste son calcul: il n'y a point là de contes de vieilles: il n'est pas mort une seule personne de celles que j'intéresse dans ce trait de mes Mémoires. Rien n'est plus aisé

aisé que de s'éclaircir de la vérité des faits.

Plus j'avois de répugnance à approcher cet homme si fameux, plus on me pressoit d'avoir en lui quelque confiance. J'acquiesçai aux poursuites importunes que l'on me faisoit. En fort bonne Compagnie je fus voir le Grand-Prêtre. Il débuta avec moi par me dire que je devois acheter une feuille de papier, la marquer de mon cachet, afin de m'ôter tout soupçon sur tout ce qu'il m'alloit faire voir.

Dans ce cas, je n'avois de confiance qu'en moi-même; je sors du Château, je vais à la Ville acheter du papier, me défiant de tout ce qu'il y avoit à la maison. Je reviens; je donne au Grand-Prêtre ma feuille de papier, après y avoir apposé mon cachet aux quatre coins. Il ne la garde sous les yeux, qu'autant de tems qu'il en falloit pour écrire ce mot Hébreu, *Jehova*. Il me la remet à la main, en me disant de l'attacher avec des Epingles à la Tapisserie, & d'avoir toujours l'œil dessus. Il fit ensuite un Cercle avec sa Magne, & s'étant mis à chanter en Hébreu, on entendit, au bout d'environ une heure, trois coups qui firent plus de bruit que n'auroit fait un Canon.

Le Château trembla jusques dans ses fondemens. On ne vit ni feu ni fumée: on ne sentit aucune odeur, nul rapport enfin entre ce bruit, & le bruit du Canon. Un moment après, ma feuille de papier sur la-

quelle j'avois les yeux fixés me parut pleine d'écriture: j'en avertis le Grand-Prêtre; il tombe à genoux, se prosterne. Les yeux baignés de larmes, il leve la tête un instant après, & me dit de détacher la Feuille, pour voir ce qui étoit écrit dessus. Je vis au-dessous du *Jehova* une personne assise dans un Fauteuil & deux Chérubins qui en couvroient le dessus avec leurs asles. Sous cette figure, qui me parut d'une peinture inimitable, je lus en caractères verts tout ce qui m'étoit arrivé de remarquable depuis ma naissance. J'y lus une prédiction que je vois s'accomplir à la lettre.

Le Grand-Prêtre me demanda si j'avois tout vu, & me dit que ce n'étoit pas là tout. Le Baron de Donop & mon Père me demandèrent alors ce que je pensois du Grand Prêtre, & quelle idée j'avois des faits qu'ils m'avoient racontés. Vous me pardonnerez mon incivilité, leur répondis-je, si c'en est une que de ne pas donner facilement dans le merveilleux. A présent je passe condamnation sur mon incrédulité; mais cela ne m'empêchera pas de douter que cela se fasse par des moyens bien permis. Autre langage, dit le Baron de Donop. Avanthier il nous disoit qu'il n'en croiroit pas ses yeux: Il croit aujourdhui, mais à condition d'en donner apparemment la gloire au Diable.

Le Grand-Prêtre nous avertit le même soir

soir qu'il travailleroit le lendemain à son Ouvrage Cabalistique. Il ordonna à ceux qui étoient présens de prevenir ceux qui s'y pourroient trouver, d'observer comme eux tout ce qu'il avoit à prescrire. Sous peine de mort, il défendit à quiconque y viendroit, d'y paroitre sans s'être baigné. Il ajouta qu'on ne pouvoit entrer dans l'appartement, où il opéreroit ses merveilles, que pieds nuds, ou en souliers neufs. Il apostropha le fornicateur d'une punition exemplaire, s'il y entroit en péché de cette espèce, commis depuis vingt-quatre heures. Le plus poliment du monde il pria les Dames de ne pas y hazarder leur vie, si elles avoient en ce moment le Courier de Naples, parce, leur dit-il, que l'esprit qui seroit évoqué ne pouvoit rien souffrir d'impur.

Le lendemain au soir, à son ordinaire, il fit un Cercle avec sa Magne. Au milieu de ce Cercle, il posa une petite Table quarrée, qu'on avoit fait faire exprès pendant le jour. Il la couvrit d'un Linge neuf & blanc. Il plaça dessus huit flambeaux, & fit placer autant de Lustres qu'il en falloit pour contenir soixante Bougies. Toutes les lumières ordonnées à sa fantaisie, il plaça son couteau de Chasse dans un coin de l'appartement, & posa sur la pointe un petit bout de Bougie allumée. La face contre terre, & travaillé par de longs soupirs, il prie, &

un petit quart d'heure après nous entendîmes un bruit épouvantable.

A ce bruit succède le spectacle effraiant du couteau de chasse, qui voltige sur toutes les têtes de l'Assemblée, & va avec force s'enfoncer dans le coin diamétralement opposé à celui où il étoit placé. A cet endroit, dit le Juif, où le couteau s'est piqué, là nous trouverons le Trésor de Mr. le Baron de Donop. Chacun des assistans porta la main à ce couteau, personne ne le put arracher que le Grand-Prêtre.

Immédiatement après cette prémière Scène, il nous fit un fort beau Discours en Allemand, dont je ne crois pas avoir perdu une parole. O! Dieu notre Créateur! (c'est par où il le commença), O! vous Seigneur, que vos ouvrages annoncent depuis le haut des Cieux, jusqu'au plus profond de l'abîme, ne penserons-nous à vous, que comme l'on pense à un habile ouvrier, lorsque l'on voit son Ouvrage? A la structure de l'Univers, reconnoissons l'Eternel. La magnificence des Cieux est faite pour manifester sa gloire. Oui, grand Dieu! il n'est point d'endroit, même sur la terre, où nous jettions nos yeux, qui ne nous contraigne à vous rendre hommage. Confessons-nous à Dieu, nous ne lui rendons hommage que comme des esclaves. Nous voudrions, pour ainsi dire, qu'il ne fût point de Dieu. Nous n'aimons son éxistence, nous

ne

me la confessons qu'après avoir épuisé toutes les ressources de notre Orgueil. N'est-ce pas une preuve que si nous pouvions le détrôner, nous le ferions audacieusement! N'est-ce pas être un esclave, un rebelle, qui ne rend hommage à son Roi que parce qu'il y est contraint, & qu'il ne peut pas se soustraire à son pouvoir? O! Dieu, notre Créateur, vous qui avez tout créé, pour la manifestation de votre Gloire, à quelle fin l'Homme est-il créé, soutenez cette pensée. O! Dieu, soutenez nos pensées, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à vous connoitre par votre volonté. Le plus simple de tous les hommes, qui est doux & humble de cœur, & qui adore son Créateur, est dans un instant bien plus avancé que ces superbes Philosophes, qui après bien des recherches sur l'existence d'un Dieu, sont forcés de dire que les Cieux annoncent la Gloire du Tout-puissant. Mais, O! mon Dieu, pourquoi ne nous avez-vous donné la faculté de ne vous comprendre que par vos œuvres? Est-ce pour nous rendre misérables? Moins malheureux seroit donc celui qui ne penseroit point à vous, & qui vivroit comme la Brute! O! mon Dieu, ce n'est point là l'idée que je me forme de l'Auteur de toutes choses. Il en veut un tribut de reconnoissance, d'amour & d'humilité, sans diversité d'attributs. Dieu veut que nous le concevions en la ma-

nière des affections que nous sentons en nous-mêmes. Toute Créature capable de concevoir l'idée d'un Dieu, n'éxiste que pour le louer, le bénir & l'appeller sans cesse à son secours. O! mon Dieu, un Esprit superbe vient traverser mes idées, pour troubler mon entendement. A quoi bon la prière, me dit-il. Est-ce qu'un Dieu, l'arbitre & le conducteur de l'Univers, se laisse déterminer par ses Créatures? Est-ce que deux Vaisseaux, dans le même dégré de danger de périr, & opposés l'un à l'autre, comme l'Orient l'est à l'Occident, pourroient se sauver par la prière, en obtenant un vent favorable? Mais, ô Dieu! qui sommes-nous pour vouloir entrer dans le Conseil du suprême maitre de l'Univers? Nous regardons-nous dans ce moment, comme des Créatures? Nés sujets de votre Toute-puissance, ô Dieu! menez-nous à vous, pour vous connoitre & vous adorer. Mais comment vous connoitre, que par votre volonté expliquée par des Hommes, puisque vous aviez à traiter avec des Hommes. Il faut donc aller à votre Loi, pour vous rendre un culte qui vous soit agréable. Qu'auroient pu faire ensemble les efforts de tous les Hommes, pour vous adorer selon votre volonté, eux qui, outre la diversité de tempéramens, d'humeurs & d'inclinations, ne cherchent rien tant qu'à ne se ressembler en rien? O mon Dieu! comme

nous

nous sommes tous vos Créatures, il nous faut une Loi qui nous unisse tous à notre Créateur. Oui! Seigneur, cette Loi est Sainte, qui a pour objet la Gloire de l'Arbitre suprême de l'Univers, le bien-être de la Société, & l'utilité de chaque Homme en particulier. Cette Loi est Sainte, qui est confirmée par des prodiges, au-dessus de la portée de l'Homme. Cette Loi est Sainte, en faveur de laquelle il s'est passé des prodiges en face d'un peuple innombrable, en présence d'amis & d'ennemis. Cette Loi est Sainte, qui a des faits ineffables, en mémoire desquels on a érigé des monumens qui en confirment l'évènement, comme si on le voyoit encore. Que pouvoit mieux que du pain prendre Moïse, pour rendre sensible la vérité de ses prodiges? Qu'auroient dit plus de six cens mille Hommes, à cette cérémonie de manger du pain sans levain, si les prodiges n'avoient autorisé cette pratique, qui remettoit sous les sens, plusieurs fois par jour, cette immortelle vérité. O Dieu! vous avez fendu la Mer, pour faire passer nos Pères! vous avez tenu les eaux, comme suspendues en un Monceau! vous les avez conduits pendant la trop grande ardeur du jour, à l'ombre d'une nuée, & durant l'obscurité de la nuit à la clarté d'une Colomne de Feu. Vous avez fendu la pierre dans le Désert, & vous leur avez donné à boire, comme s'il y eût eu là des abîmes d'eau. Dans cet-

te même Loi vous avez promis le Sauveur du monde, qui apprendroit à toutes les Nations à vous adorer en Esprit & en Vérité. C'est pour vos desseins, ô Grand Dieu ! que notre Nation est dispersée dans toutes les parties du Monde ! Accomplissez les, vos desseins, ô Père Eternel, accomplissez les ! Ce n'est point à nous à leur donner des bornes.

Levez-vous, dit-il, en cet endroit ; que chacun en sa Religion adore Dieu, & que personne ne s'endorme. Il se mit ensuite à genoux dans le Cercle avec le Rabin de la Sinagoge de Holtzmunden & deux autres Rabins qui lui servoient de Domestiques. Ils prièrent alors tous quatre en Hébreu, & les larmes aux yeux. Bien un quart d'heure après on entendit un bruit semblable aux coups de Canon.

Quoique les fenêtres & les portes de l'appartement fussent bien fermées, on sentit un petit vent qui agita les Rideaux & tout ce qui étoit facile à mouvoir. Au milieu du Cercle, il parut tout à coup un Esprit de figure d'un Homme bien formé, & de hauteur d'environ cinq pieds neuf pouces. Il paroissoit vêtu d'un Talard blanc qui éblouissoit les yeux, & quand il marchoit, ce Talard craquoit comme du parchemin. Son visage étoit couvert jusqu'au bout du nez avec une étoffe semblable à celle de son habillement. Ce qu'on voyoit de son visage jettoit des

Rayons

Rayons qui brilloient comme ceux du Soleil.

Aussitôt que cet Esprit parut, le Grand-Prêtre se leva, & lui dit, en lui présentant l'Ancien Testament. Si tu es un bon Ange envoyé de Dieu, loue le Seigneur, & baise sa Sainte Loi. Cet Esprit baisa l'Ancien Testament, & répondit au Grand-Prêtre. Rien n'est si juste que de louer, & d'adorer le Seigneur notre Dieu. Puis l'Esprit dit aux Rabins, qui étoient restés inclinés depuis son apparition; levez-vous, il ne faut adorer que Dieu seul; & de suite ils se mirent à chanter en Allemand tous ensemble, Saint, Saint, Saint est notre Dieu le Seigneur, Sabaoth, sa Gloire remplit le Ciel & la Terre. A chaque mot, Saint, que l'Esprit prononça d'une voix éclatante, il fit de si profondes inclinations qu'il baisoit le parquet. Ce que le Grand-Prêtre & les Rabins firent avec un profond respect. Toute l'Assemblée fit la même chose, sur l'avis du Grand-Prêtre, qui s'entretint plus d'une heure avec l'Esprit. L'entretien dura plus d'une heure, & tout en Langue Hébraïque. Ensuite ils chantèrent tous ensemble en Allemand, le Pseaume LI. & l'Esprit disparut après, comme une Lumière qu'on éteint d'un souffle.

Je ne suis rien moins que Cagot; mais je suis Chrétien, & un Chrétien pénétré des vérités du Christianisme. Ce spectacle étonnant me frappa, & me fit, s'en

Il n'est rien tant à craindre dans le monde que l'esprit de Fanatisme. S'y embarque qui voudra, pour moi, quelques prodiges que puisse faire ce fameux personnage, je les lui laisserai faire, sans m'émouvoir, parce que je promets bien de ne pas me retrouver dans ses Fêtes Cabalistiques. J'y ai assisté, il est vrai, en fort bonne Compagnie. Le Baron de Donop & son Fils le cadet, Officier au service du Roi de Suède, les Baronnes de Kœning, Mr. Rincius Conseiller de Régence, Madame de Malhous, un de ses Fils, toute ma Famille, plusieurs autres personnes de condition furent de ce spectacle.

Pendant tout le tems qu'il dura, il y entroit de la gravité si mistérieuse, qu'on perdit l'envie de rire sur le compte de deux Demoiselles & d'une Dame de la première condition. Curieuses, comme le sont ordinairement les Femmes, elles eurent une passion violente de voir opérer le Grand-Prêtre. Elles arrivèrent un peu tard au Logis, & presque au moment où l'on alloit commencer l'ouvrage Cabalistique. Ma mère leur parla, apparemment pour les avertir qu'il ne falloit approcher de ce Lieu mistérieux qu'en état de pureté. La Mère & les deux Filles n'osèrent se présenter. En tout autre tems, j'aurois donné carrière à la raillerie; mais je me contentai de leur dire a-

vec

vec un très grand sérieux : Je vous plains, mes Dames, de n'être point selon l'ordre du Pontife.

Pour les dédommager de la perte qu'avoit faite leur curiosité, à la fin de ces surprenans mystères, le Baron de Donop & mon Père leur montrèrent les Pièces d'argent qui avoient été trouvées. Il y en avoit un grand nombre, des tems des Triumvirs & d'Otton Prémier.

Après cela, je demandai au Grand-Prêtre, comment il se pouvoit faire, qu'il osât se dire travailler avec Dieu, après que le valet de Chambre du Comte de Westerloh avoit eu le cou tord, lorsqu'il faisoit ce fameux sacrifice du Veau noir dans le Jardin du Comte, en présence du Duc de Richelieu.

Il me répondit que ce malheur étoit arrivé à ce Garçon infortuné, parce qu'il avoit osé paroître à ce Sacrifice dans le cas d'impureté dont il falloit être exempt, comme il l'en avoit averti. Je lui demandai encore ce que c'étoit que cet Esprit, qu'il avoit forcé à lui découvrir le Trésor dans le Parc du Baron de Donop.

Il me fit réponce que c'étoit un mauvais Esprit, qu'il ne falloit pas inférer delà qu'il travaillât avec le Diable, puisque le Diable n'agit pas ainsi contre lui-même.

Je sai de fort bonne part que ce Juif a fait proposer à un Grand Prince de lui donner

ner réfuge, & la liberté de travailler à sa Cabale, pendant quarante jours dans ses Etats.

Quoique ce Juif offrît au Prince de faire examiner son Ouvrage par tels Théologiens que bon lui sembleroit, pour l'assurer qu'il ne faisoit rien que par l'aide de Dieu, le Prince ne voulut point entendre à ses propositions. Le Juif offroit à ce Prince, à prix de sa Tête, quatre millions d'Ecus, au bout des quarante jours expirés. Que la Réponce de ce généreux Prince est belle! *Que ce Juif*, répondit-il, *fasse la multiplication du pain pour les pauvres, s'il sait faire des prodiges par le secours du Ciel, & qu'il ne s'adresse point aux Riches, pour augmenter leurs Trésors.*

Le Juif eut ordre de se retirer de la maison de mes parens. S. A. S. MM. le Duc Régnant de Brunswic & de Lunebourg en écrivit en termes forts à ma Famille, qui résolut d'abandonner le fameux Chaïm-Schahul-Falck, Souverain Pontife des Juifs, descendant du Roi David, si l'on veut le croire sur la foi d'un passeport du Grand Seigneur.

Il partit pour l'Angleterre, où les Juifs Portugais, du crédit le plus distingué, lui ont rendu des honneurs comme à leur Prince & Souverain Pontife.

Un de mes amis d'Angleterre m'a marqué que le Parlement l'a fait arrêter à Lon-

Londres, après quoi on l'a relaché, sous condition qu'il ne cabaleroit plus. Ce Personnage extraordinaire n'a, au moment que j'écris, que vingt-sept ans huit mois. De stature médiocre, il est bien pris dans toutes les proportions qu'il faut pour faire un homme agréable. Sans avoir de l'embonpoint, il n'est pas maigre. Il a le visage brunâtre, de beaux & grands yeux noirs, plus longs que ronds & pleins de feu, le nez Aquilin, la bouche de médiocre grandeur. Dans son air, qui tient beaucoup du noble & du grand, la douceur règne & domine sur la fierté. Son habillement ordinaire est un Talard, couleur de pourpre, à moins qu'il n'ait des raisons pour s'habiller autrement. Il a pour lui toutes les apparences de la vertu, de la probité, avec tout cela sauve qui peut la Diablerie.

Mon voyage d'Angleterre fut différé de plus de quinze jours. J'en fus charmé: la Cabale n'avoit pas eu le pouvoir d'éteindre mon amour pour Mademoiselle Lintner. Au contraire j'aurois désiré plus que jamais l'avoir pour ma confidente. Il me sembloit que je lui aurois dit mille choses contre ma Famille, sur le spectacle qu'elle m'avoit donné. Je ne trouvois à mon gré que la belle Lintner capable d'entrer dans mes secrets ressentimens. J'étois dans une impatience extrême de recevoir de ses nouvelles. Je reçus enfin cette Lettre de sa part, sur la quel-

quelle je pris avec sagesse un parti fort imprudent.

MON CHER COMTE,

„ AU-lieu de me presser à vous dire
„ que je vous aime, que ne me don-
„ nez-vous plutôt des yeux pour ne pas
„ vous voir malgré moi par-tout où je
„ suis? Il est vrai, je vous l'avoue, mon
„ cher Comte, mon cœur ne peut gou-
„ ter aucune pensée, qui ne lui soit pré-
„ sentée par l'amour qu'il a pour vous.
„ Mais que d'obstacles, mon cher Com-
„ te! je ne puis vous aimer, & ne pas ê-
„ tre criminelle. Le seul mouvement
„ d'Amour que je vous marque si ouver-
„ tement, me détache de la vertu, si
„ je ne trouve pas en vous son protec-
„ teur, & son appui. Que les conditions
„ que mon Amour se réserve, vous pa-
„ roitront dures, si vous êtes moins géné-
„ reux que je le pense! Non, avec toute
„ la générosité que je vous connois, vous
„ ne devez pas vous résoudre à partager
„ votre gloire avec celle qui n'a rien
„ fait pour la mériter. Je ne vois rien
„ qui vous égale: cependant tout ce qui
„ est moins que vous, ne peut être l'ob-
„ jet de mes regards. Vous-même vous
„ avez élevé mes pensées jusqu'à vous.
„ Prenez donc le soin de ne les pas
„ rendre indignes de vous & de votre
„ rang. C'est dans mon cœur que sont

tou-

„ toutes mes penſées, & je ſuis toute
„ dans mon cœur. Voyez après cela,
„ mon cher Comte, ce que vous avez
„ haſardé. Peut-être que les foibles a-
„ vantages que je tiens de la Nature, vous
„ ouvrent le cœur à un Amour paſſager,
„ dont on revient promptement par le
„ dégout qui eſt le véritable ſort que mé-
„ ritent les perſonnes qui le riſquent a-
„ veuglément. Vous avez voulu arracher
„ de mon cœur le ſecret qui faiſoit tout
„ le bonheur de mon Amour. Oui, je
„ vous aime, mon cher Comte, je vous
„ aime. Vous n'aviez pas beſoin de me
„ dire que vous m'aimiez pour me con-
„ ſoler dans la triſteſſe de n'ôſer vous le
„ déclarer ; dans toute autre peine il
„ faut de la conſolation : mais il n'en eſt
„ pas néceſſaire dans celles qui viennent
„ de l'Amour, ni pour la Perſonne qui
„ aime. Aimer & ſouffrir ce ne ſont pas
„ deux choſes différentes. Il me ſuffit
„ de ſavoir que vous en êtes l'objet.
„ Mais tout ce que je déſire ne mérite
„ que des larmes, lorſque tout ce que vous
„ déſirez devroit faire regner la joie. Si
„ l'Amour eſt un Titre qui puiſſe, com-
„ me vous me le dites, me rendre digne
„ de vous, trouvez lui la qualité qui lui
„ manque, & diſtinguez-vous de ceux
„ qui n'ouvrent des yeux qu'à la paſſion.
„ Sans reſpecter la raiſon qui vous con-
„ ſeillera ſans doute de m'inſpirer la ver-
„ tu, comme elle me conſeille de la con-

„ ferver avec le plus chaste Amour pour
„ votre Personne, quoique votre rang
„ me donne une juste fraieur.

J'écrivis à cette charmante Fille que j'irois la voir à Helmstadt trois jours après que ma Lettre y seroit parvenue par la poste ordinaire. Il n'y eut pas moyen de lui tenir parole : Le Baron Groasfeldt de Niewelstein, Capitulaire de l'abbaye de Corbey, sachant que je devois partir pour l'Angleterre, ne me laissa pas un moment libre. Ses amitiés importunes m'assommoient. Cependant il en fallut passer par son bon-plaisir qui me couta bien des peines à Helmstadt.

Après que je me fus défait de lui, le moins impoliment que je le pus, je volai où étoit ma charmante Maitresse. Je donnai un petit Billet à l'habile Coeffeuse qui avoit déja servi mon Amour en cette Ville. Elle se chargea de la commission avec toute l'ardeur que lui donna une couple de pistolles. Elle fut chez ma Maitresse, & revint presque au même instant me dire qu'il ne lui avoit pas été possible de lui parler, parce qu'elle étoit au lit malade.

Cette nouvelle me glaça le sang & me rendit sans sentiment. Cette Coeffeuse s'attendrit sur mon état, & m'ouvrit le chemin à des expédiens dont je ne me serois pas imaginé.

Monsieur, me dit cette honnête Coeffeu-

feuse, votre bon cœur me perce l'ame; je vois que vous aimez comme un galant homme; & je veux vous servir comme une brave Femme. Il n'y a pas moyen que je retourne aujourdhui chez Mademoiselle Lintner. Je ne pourrois pas le faire même demain, sans risquer de perdre notre intelligence. On ne manqueroit pas de me soupçonner de quelque intrigue. C'est de quoi il faut bien nous donner de garde. J'ai une ressource qui ne peut pas nous manquer au besoin. Je connois particulièrement le Médecin qui fréquente la maison de Mr. Lintner. Sans doute, qu'il y aura déja été mandé. Allons, je m'en vais chez lui, écrivez un petit mot, je vous répond qu'il sera fidèlement rendu.

Je saute au cou de Mère la ressource. J'embrasse cette industrieuse Femme, & tire de ma poche quatre pistolles qu'elle ne voulut point recevoir. Elle part avec ce petit Billet, que je conçus en ces termes.

BILLET.

„ Tirez-moi, ma chère Reine, du fu-
„ neste état de crainte où je suis.
„ Je viens d'apprendre votre maladie;
„ cette nouvelle va me causer la mort,
„ si vous ne me rendez à la vie. Il n'y
„ aura qu'un mot de votre belle main
„ qui puisse me faire passer la journée:

„ écrivez-moi ſeulement que vous vi-
„ vez encore. Oui, ma chère Reine,
„ j'apprehende que l'on ne me cache
„ votre mort, & que l'on ne m'ait trompé
„ en flattant ma douleur. Pardonnez à
„ mon Amour ma trop juſte impatience.
„ Ah! ſi vous êtes encore en vie, & ſi
„ je ne ſuis pas tout-à-fait effacé de vo-
„ tre cœur, aujourdhui que mon Billet
„ vous ſera rendu, écrivez-moi que vous
„ vivez encore.

L'empreſſement affectionné, que m'avoit marqué mon officieuſe meſſagère, adoucit un peu l'amertume du chagrin où j'étois plongé. Elle revint bientôt avec les plus fortes aſſurances que tout iroit bien. Le Médecin s'étoit chargé de l'amoureux emploi, avec promeſſe de s'en bien acquiter. Hélas! le traitre ſavant ne le rendit que le lendemain.

Le Soleil étoit à peine couché, que d'impatience & d'ennui je me jettai ſur mon lit, comme un homme à qui manque la force pour ſe livrer au déſeſpoir. Sans penſer à d'autre ſoin que de m'affliger, je paſſe deux heures entières dans cet état. J'envoyai chez la Coeffeuſe: elle vient; & toute ſurpriſe de me voir ſans réponce au Billet que je lui avois confié, elle court à la maiſon du Médecin: elle le trouve, & revient me rendre compte du Diſcours qu'il lui avoit tenu.

Ne vous attriſtez point, me dit à ſon re-

retour l'agiſſante Coeffeuſe. Le Médecin m'a aſſuré qu'il vous a plus rendu de ſervice cent fois, en ne rendant pas aujourdhui votre Billet, que s'il l'avoit remis à Mademoiſelle Lintner avec précipitation. Il ne compte lui remettre que demain matin, parce, dit-il, qu'il connoit à preſent que ſa maladie eſt cauſée par une violente révolution de chagrin, dont la joie ſeule peut être le remède; mais qu'il le falloit appliquer avec tant de précaution, qu'on n'en pouvoit trop prendre dans l'état où elle ſe trouvoit. Il a ajouté, qu'il l'avoit adroitement prévenue de votre arrivée en cette Ville. Oh! s'écria en cet endroit la bonne Coeffeuſe, je vous aſſure, Monſieur le Comte, que c'eſt le plus ſavant & le plus honnête Docteur d'Helmſtadt. Je voudrois que vous euſſiez été préſent à la belle Harangue qu'il m'a faite. C'eſt un ſi brave homme. . . . . Il m'a donc dit, continua la Coeffeuſe, qu'il a prévenu Mademoiſelle Lintner, que vous deviez être ici demain pour voir le Baron de Woltzogen, en feignant que vous lui aviez écrit d'en avertir ce Baron; qu'il avoit pris bien des détours ingénieux pour amener la converſation à propos; qu'il s'eſt apperçu qu'il n'avoit pas plutôt prononcé votre nom, qu'elle eſt tombée dans une foibleſſe, dont elle n'eſt revenue qu'un quart d'heure après; qu'inſenſiblement ſa voix éteinte s'étoit changée en une voix preſ-

que aussi libre qu'à l'ordinaire; qu'il n'y avoit enfin plus rien à craindre.

Il est donc bien habile, ce Médecin, répondis-je à la Coeffeuse? Allez le chercher, & dites lui que je le prie de venir souper avec moi. Je n'y pensois pas, il est un peu tard, mais il ne manquera pas de faire naitre l'appétit. Ce fidèle Ministre de la vie de ma Maitresse & de mon Amour vint me trouver, comme je l'en avois fait prier.

Nos très longs complimens finis, nous nous mimes à table, sans nous y ennuier à parler de ma chère malade. C'en étoit fait, me dit le Médecin entre la poire & le fromage, si je lui avois rendu votre Billet, sans la prévenir comme je l'ai fait. Cette charmante Fille, par une Révolution concentrique, a perdu l'usage de ses Ecoulemens périodiques le même jour qu'ils avoient commencé. Tous les remèdes auroient été inutiles sans votre présence Mais une surprise, telle qu'auroit été celle de vous annoncer sans précaution, auroit été capable de la faire tomber morte.

Je remerciai Monsieur le Docteur, je lui coulai dans la main une demie douzaine de Pistolles, en le quittant le soir, & le priai d'accorder mon impatience avec sa prudence. A dix heures du matin, je lus sur le visage de mon Médecin qu'il avoit de bonnes Nouvelles à m'apprendre.

prendre. Il m'apporta ce Billet de ma belle malade.

BILLET.

„ DAns les douleurs que je souffre, „ je ne serois plus en vie, si j'a„ vois cessé un moment de bruler d'A„ mour pour vous. Oh! mon cher Com„ te, que ne puissiez-vous voir mon „ cœur, pour y lire ce qu'il n'est point „ en mon pouvoir de vous exprimer. „ L'Amour m'a conservée, & c'est l'A„ mour même qui travailloit à m'ôter „ la vie. Oui, je vis encore, mon „ cher Comte, & ne veux plus vivre „ que pour vous. Vous m'aimez véri„ tablement, je le vois; toute laide „ que je suis devenue, je suis assurée „ que vous ne cesserez de m'aimer. Oh! „ que ma laideur m'est chère! Vous „ en êtes la cause, mon cher Comte; „ mais vous m'apprenez à aimer ce qui „ seroit insupportable, s'il n'appartenoit „ pas à l'amour.

Sans dire le mot à mon Médecin, je lus & relus ce Billet deux ou trois fois. Après quoi j'interrogeai le Docteur officieux qui mit le comble à ma joie. Il m'assura que ma belle Maitresse lui avoit avoué qu'elle n'étoit plus dans le cas d'avoir besoin des secours de l'art. Je le mis à même de ma Bourse,

& le priai de redoubler son attention. Il ne voulut rien accepter, & me promit de ménager ses visites pour m'être utile.

Nous nous écrivions, Mademoiselle Lintner & moi, deux fois par jour: au quatrième elle me marqua qu'elle n'ôsoit encore aller chez sa Tante, quoiqu'il n'y eût rien à craindre pour sa santé; qu'elle ne gardoit la maison que pour satisfaire à la crainte de ses parens, qui appréhendoient qu'une sortie ne la fît retomber dans son prémier état.

Je n'en étois pas encore où j'en voulois venir avec elle. Sa vertu étoit un redoutable adversaire que j'avois à combattre: je n'avois garde d'avoir la moindre pensée d'en triompher par le crime. Mais la proposition que j'avois à lui faire, devoit ne pas manquer à paroître étrange. Quoiqu'il en dût arriver, je ne consultai que mon cœur. Nuit & jour je réfléchissois sur cette démarche que je me proposois de faire, & j'éxaminois si la probité & la droiture s'accordoient bien avec la passion, qui est ordinairement une aveugle conseillère.

Persuadé que je n'offençois en rien les sentimens d'un honnête Homme, je m'en tins à l'avis que le Cœur me donnoit. J'écrivis ce qu'il me dictoit de dire à ma belle convalescente. Je donnai la Lettre au Médecin, en le priant, s'il étoit en place de le pouvoir faire, de bien examiner tous les mouvemens de cette char-

charmante fille afin de juger de la passion de l'ame, autant qu'elle se peut peindre sur le visage, à la lecture d'une chose qui surprend & touche à la fois.

„ L'Amour ne connoît point d'autre „ rang que celui que lui donne le „ cœur; & moi, ma chère Reine, je ne „ connois d'autres Loix que celles de „ l'Amour. C'est lui, c'est mon Amour „ éternel pour vous, qui me fait vous é- „ crire ma dernière résolution. Que ne „ suis-je bien sûr qu'elle n'outragera „ point votre vertu. Je vous dirois „ avec plus de hardiesse, que je parts pour „ l'Angleterre, & que je ne veux point „ partir sans vous. Oui! ma chère Rei- „ ne, ou je reste ici avec vous, ou vous „ viendrez avec moi en Angleterre. „ Choisissez, l'Amour ne sait point ce que „ c'est qu'autorité. Il aime à obéir, & „ la recompense accompagne toujours „ son obéissance. Je suis prêt de sui- „ vre ce que votre Amour m'inspirera „ de mieux à faire. Ce n'est qu'une gra- „ ce que je vous demande, & que vous „ avez tout droit de me refuser. Je ne „ pense qu'à consulter votre cœur, & ne „ cherche point à lui faire violence. „ Vous m'avez dit que vous m'aimez. „ Votre maladie, quelque forte preuve „ quelle fasse de votre Amour, vaut bien „ moins que votre parole. Vous a- „ vez été trop de tems à me la donner,

„ il vous en a trop couté pour que je
„ n'en sente pas tout le prix. Dites-moi
„ que vous voulez me suivre par-tout à
„ présent, & je vous jure que je ne vous
„ abandonnerai jamais. Vous serez, ma
„ chère Reine, la Maitresse de serrer les
„ nœuds, par où & si fort qu'il vous plai-
„ ra. Et pour en former de durables, je
„ ne connois d'autre moyen que celui
„ que je vous propose. Il faut que nous
„ soyons ensemble, pour si bien concer-
„ ter notre bonheur, que rien ne soit
„ capable de le troubler. Si je reste ici,
„ qui ne soupçonnera pas votre vertu. Je
„ ne puis vivre sans vous, & sans faire
„ pour vous ce que peut seule la liberté
„ que je n'y ai pas. Si vous fuiez, on se
„ déclarera ouvertement contre votre
„ vertu, à laquelle je renonce d'attenter.
„ Voilà les deux partis, le dernier me
„ paroît le plus généreux. Nous aurons
„ des Ennemis déclarés, nous les com-
„ batterons avec l'honneur & la vertu
„ qu'ils nous auront voulu dénier. Resol-
„ vez-vous, parlez-moi sans feinte, re-
„ prochez-moi, condamnez-moi, j'aime
„ mieux avoir à me répentir, que de vous
„ en donner jamais le moindre sujet.

Je fus jusqu'au lendemain dans une inquiétude mortelle. Le Médecin rendit ma Lettre: mais ce fut avec tant de circonspection qu'il le dut faire, en présence de la mère de ma charmante Maitresse, qu'il lui

lui fut impossible de la lui voir lire; je ne reçus réponce que le lendemain sur les onze heures du matin. Le Médecin me l'apporta, & me dit qu'elle tenoit le lit avec une fièvre assez violente. Cette nouvelle m'accabloit, & la Lettre acheva de m'ôter l'usage de la raison sitôt que je l'eus lue.

MON CHER COMTE,

„ IL n'y a point de choix entre deux „ malheurs qui me paroissent égaux. „ Que vous restiez ici avec moi, ou que „ je m'en aille avec vous dans un païs „ étranger, je cours le même risque de „ vous rendre malheureux. Votre hon„ neur m'est aussi cher que le mien. Vous „ devez partir pour affaire en Angleter„ re. Si vous tardez plus longtems ici, quel„ les conjectures désavantageuses ne va-t„ on pas faire? Si je parts avec vous, ne „ vous mettrai-je pas dans le cas de vous „ faire croire que j'aime plus votre rang „ que votre personne. Oui, mon cher Com„ te, cela ne pourroit pas manquer de vous „ venir dans l'esprit, lorsque vous me „ verriez opiniâtre à ne pas vous accor„ der le plus innocent regard que puissent „ se donner deux Epoux, à moins que „ nous ne le fussions. Voyez à présent, „ mon cher Comte, si j'ai tort de ne „ plus appeller que la mort à mon se„ cours. Je mourrai heureuse en vous

„ aimant

„ aimant jusqu'au dernier soupir. Ne désirez „ donc plus que je vive, mon cher Com„ te, pour vous rendre malheureux. Vo„ tre félicité m'est trop chère. J'en fais „ volontiers le prix de ma vie; quel plus „ beau sacrifice en puis-je faire, que pour „ la personne du monde qui le mérite „ le mieux, & que j'aime le plus? A„ dieu, mon cher Comte, parlez, si vous „ m'aimez.

Le Médecin accoutumé à voir la mort & à la donner, ne vit point mon état touchant, sans en être pénétré. Toutes ses consolations, tous ses expédiens furent inutiles jusqu'à ce qu'il en fut venu aux moyens de me faire pénétrer sans être reconnu, dans la Maison de mon Amante. Il me proposa de me faire passer pour un Chirurgien François, tout nouvellement arrivé de Paris. J'en préviendrai, me dit-il, votre Maitresse. Je dirai au Père & à la Mère que ce Chirurgien n'a passé ici que pour me voir, & qu'il s'en va en Pologne au service du Prince Czartoriski. Si vous aviez été plus âgé, continua-t-il, je vous aurois fait passer pour un Médecin. Mais en parlant avantageusement, comme je le ferai, du Chirurgien, on y aura autant de confiance qu'au plus habile Médecin de l'Allemagne, le mot de Paris fait & peut beaucoup sur les Esprits dans la prévention.

Ce

Ce discours me fit revenir à l'espérance de ne pas mourir sans revoir ma vertueuse Amante. Mais je priai le Médecin de ne point la prévenir de notre Stratagême. Je l'engageai seulement à faire, au moment que nous serions avec elle, tout ce qu'il pourroit, pour occasionner que nous nous pussions trouver seuls un moment dans sa Chambre. Il n'ôsa se hazarder à me promettre un succès si douteux. Cependant cela ne nous empêcha point de prendre le parti d'y aller ensemble le lendemain.

Pour ne donner aucune prise sur nos desseins, je partis d'Helmstadt le jour précédent, & fus loger à deux lieues de la ville: le soir assez tard je revins chez le Médecin, sans aucune suite. La nuit se passa presque toute entière à m'ajuster, pour être assez bien déguisé. En habit noir, & une Perruque à la Brigadière par dessus mes cheveux, je parus à mon Médecin tout-à-fait méconnoissable.

Le lendemain nous sortimes de très grand matin, nous fumes tous les deux à mon Auberge demander après le Comte de Rantzow. Sans me reconnoître, on nous répondit que le Comte de Rantzow étoit parti. En sortant de l'Auberge le Médecin m'assura qu'il n'étoit pas possible qu'on me reconnût. Après avoir fait quelques tours dans la ville, nous allames chez Monsieur Lintner. Le Médecin me présenta comme son Ami intime, & comme

me le fils du plus habile Chirurgien de Paris ; il m'éleva même au-dessus des Talens de mon Père prétendu.

Littner parloit assez bien François, il me fit politesse ; la mère qui me regardoit depuis les pieds jusqu'à la tête, pendant que je parlois à son mari, me fit d'abord mal augurer. Mais je fus bientôt desabusé. Elle donnoit toute son attention aux yeux, parce que notre discours ne satisfaisoit point ses oreilles : Elle n'entendoit point le François ; & cette heureuse ignorance me servit autant dans cette femme, que je l'avois crue nuisible auparavant. Le Père & la Mère montèrent avec nous à la Chambre de leur fille. Le Médecin parla à la triste malade, qui ne me reconnut point lorsqu'il me présenta à elle en me faisant approcher de son lit. Il éxalta mes belles qualités, mes connoissances infinies, que j'avois acquises à l'Hotel-Dieu de Paris. Il n'oublia point à se louer sur sa modestie qui, disoit-il, ne souffroit point d'avouer quelcun plus habile, & plus expérimenté que lui.

Ce discours, en Allemand, que j'étois censé ne pas entendre, enlevoit le cœur de la bonne Mère. Elle fit interpréter par le Médecin les sentimens d'estime qu'elle avoit pour moi, & me fit assurer qu'elle me donneroit la moitié de son Bien, si je le voulois, pourvu que je pusse sauver sa fille. Le Médecin, qui savoit aussi bien que moi, répondit à ce

com-

compliment amplifia à son gré les trois ou quatre paroles que j'avois dites pour remercier cette tendre Mère.

Je m'étois donné de garde de parler beaucoup, parce que je craignois que la Demoiselle ne me reconnût à ma voix. Le Père descendit à son comptoir, après ce compliment, sur lequel il enchérit encore. La Mère resta seule avec nous: je parlai alors à la Demoiselle, en lui tâtant le poulx. Je fus contraint d'apuier mon coude sur son lit: le bras me trembloit d'une force à me trahir pour ce que j'étois, c'est-à-dire, pour le plus passionné des Amans. La Demoiselle, les yeux fixés sur les miens, ne répondit pas un mot, qu'elle n'eût laissé échapper trois ou quatre larmes plus grosses que la plus belle Perle qui soit dans le monde. Les efforts qu'elle faisoit, pour les retenir, lui rendirent à l'instant les yeux d'une rougeur qui marquoit trop bien la violence qu'elle se faisoit.

Dans un petit demi-quart d'heure elle tomba évanouie. La mère approche, & le Médecin avec elle. On crie qu'il la faut saigner, cette adorable fille. Le Médecin pâlit à ce mot que prononçoit la mère avec toute l'agitation qui faisoit parler les entrailles d'une Mère dans la tendresse & l'affliction. Madame a raison, répondis-je avec une voix assurée, il la faut saigner: la pâleur redouble sur le visage du Médecin. Sur le champ je tire un

étui

étui à lancettes à resſorts. Je demande une bande, une compreſſe, & tout ce qui étoit néceſſaire pour une ſaignée. La Mère deſcend, mon Médecin avec précipitation, qu'allez, vous faire, me dit-il, allez-vous tuer cette pauvre Fille? Ne vous inquietez de rien, lui repliquai-je, il n'eſt pas tems de vous dire que je ſai parfaitement bien ſaigner avec les lancettes dont je vais me ſervir.

La mère, le père, un domeſtique remontent, je bande le bras de mon adorable Amante, que je fus tenté de baiſer mille fois. Puis-je voir ces admirables rameaux de veines tranſparoître à travers de la plus belle Peau, que la Nature ait formée, ſans tomber moi-même dans l'état où étoit cette charmante malade, pour qui les graces & la beauté ſembloient combattre contre la mort? Ce qui eſt étonnant dans la Nature, hors des évènemens, n'en eſt pas pour cela moins vrai dans le moment que ſes opérations ſe paſſent, & il les faut preſque avoir éprouvées pour les croire véritables. Toute crainte, toute frayeur diſparurent en ce moment. Je trouvai ma main & mon bras d'une aſſurance & d'une fermeté incroyables.

Je fis la ſaignée avec autant d'aiſance, que j'amais Chirurgien en ait pu faire; à l'ouverture de la veine, ma belle Maitreſſe commença à ouvrir les yeux, & à parler à ſa mère. Elle les tourna vers

moi,

moi, & me dit en Allemand qu'elle aimoit beaucoup à voir tirer le ſang qu'on lui tiroit. Je demandai ce qu'elle diſoit. Le Médecin prit la parole & me répéta en François, ce que j'avois auſſi bien entendu que lui. Alors elle me parla en François, & dit enſuite à ſon Père qu'elle ſe ſentoit par cette ſaignée un ſoulagement qui lui avoit manqué dans les autres accidens qui lui étoient arrivés.

Le Père retourna à ſon comptoir, ſitôt que la plaie fut bandée, & la ſervante le ſuivit pour m'apporter de l'eau. La Mère piquée de ce qu'on ne m'avoit pas aporté une de ſes plus belles ſerviettes, pour m'eſſuyer les mains, deſcendit à un ſecond appartement: je ne la vis pas plutôt le dos tourné que je tombai à genoux auprès du lit de mon Amante, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Levez-vous, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous ai bien reconnue, ma mère remonte, levez-vous.

Sa voix nous parut forte. Je crois que ce fut moins l'effet de la ſaignée, que la crainte & l'amour. Avant que la Mère eût remonté l'eſcalier, j'allai audevant d'elle; elle me fit mille complimens qu'interprétoit notre Médecin. On nous déchira pour ainſi dire nos habits, afin de nous retenir à diner. Nous ne l'acceptames point.

Le Médecin & moi nous nous retirames chez lui. Un aſſez mauvais diner

nous y attendoit. Nous nous mimes à Table. Le Médecin me répéta, avec un peu plus de tranquilité & plus de suite qu'il n'avoit fait dans la rue, tout ce que lui avoit causé son étonnement. Est-il possible, reprit le Médecin, que vous vous soiez hazardé à faire périr la personne qui me paroît vous être la plus chère? Et moi, s'adressant la parole à lui-même, en puis-je croire mes yeux? Ai-je pu vous souffrir faire un pareil essai?

Il n'y a point eu d'essai là dedans, lui répondis-je assez brusquement. J'ai vu cent fois saigner; mon Père le peut faire sur lui-même par le moyen de cette sorte de Lancettes. J'ai toujours eu envie de l'essayer sur moi-même; à dessein j'en ai fait l'emplette d'un étui bien garni. Je ne m'étonne que de l'assurance avec laquelle j'ai pu m'aquiter de cet emploi, qui ne me paroissoit difficile, que parce que j'aimois trop.

Le Médecin convint que je m'étois habilement tiré d'affaire. Je lui dis de se hâter à retourner chez Mr. Lintner. Il y alla après trois heures sonnées, & revint sur les quatre heures, me raconter ce qui s'étoit passé depuis que nous étions sortis de la maison: il avoit trouvé la Demoiselle fort tranquille. Elle le chargea de me dire qu'elle étoit de résolution à m'écrire du même sang que je lui avois tiré, pour me prier de me retirer d'Helmstadt; que c'étoit l'amour même & le

reste

reste du sang qu'elle avoit, qui éxigeoient de moi ce sacrifice.

Le Médecin lui fit entendre qu'il me porteroit à lui obéir, & lui défendit d'écrire, parce qu'elle avoit été saignée du Bras droit. A ce récit, je veux, m'écriai-je, lui prouver par mon obéissance que je l'aime plus qu'elle ne m'aime, avec toutes les marques éclatantes de son amour. Mais avant de partir, j'irai encore une fois la voir, & je souhaite que le dernier instant que je la regarderai, soit le dernier moment de ma vie, si mes vœux peuvent n'être pas contraires à son bonheur.

Le Médecin m'encouragea à y aller, en m'assurant que je ferois un plaisir sensible à toute la Famille, & que le père l'avoit pressé de lui promettre que nous souperions tous les deux chez lui. Nous y allames sur la brune.

On nous reçut à bras ouverts. Nous montames à l'appartement de la Demoiselle. Le père & la mère restèrent avec nous plus d'une demie heure; mais, soit pour quelque affaire, ou pour le souper dont on vouloit nous régaler, ils nous laissèrent seuls avec leur Fille. Le Médecin n'étoit pas de trop. Dans nos intérêts, il pouvoit bien être témoin des sentimens qu'exprimeroit le plus tendre & le plus parfait amour.

C'est donc vous, Mademoiselle, lui dis-je, assis auprès de son Lit, c'est vous, ma chère Reine qui m'ordonnez de m'éloi-

loigner de vous? vous ſerez obéie: quelque injuſte que ſoit l'ordre que vous me donnez, il ne me ſemble que rigoureux. Non, il n'y a point d'injuſtice, votre amour le commande, & il ne peut rien commander que de juſte. C'eſt mon retardement à venir ici qui vous à conduit juſqu'aux portes du trépas; ſi je tardois plus longtems à vous faire le ſacrifice que vous me demandez, je craindrois d'achever l'homicide. Oui! je partirai demain matin, pourvu que vous me promettiez de ne ceſſer de m'aimer, dans la rigueur que vous commencez à exercer contre moi. Recevez pour gage de l'amour éternel que je vous jure, les larmes dont j'arroſe votre Bras, ce cher Bras dont j'ai tiré moins de ſang que je n'en déſirois au même moment tirer de mon cœur même, pour vous vanger de ma tendreſſe inhumaine. Ah! ma chère Reine, que ne connoiſſez-vous ce cœur, où le reſpect pour votre vertu, l'amour & l'eſtime pour tous les charmes qui vous rendent la plus aimable perſonne du monde, font un aſſemblage de ſentimens que je ne croyois pas devoir vous offenſer. Vous ne voulez pas me rendre malheureux, & ſans vous, vous voulez que je vive. Mon bonheur eſt attaché à ne voir que vous. Vous me banniſſez de votre préſence, & vous ne voulez pas que je ſois malheureux. Je vous obéirai. Vous avez bien le pouvoir de m'ôter de de-

vant

vant vos yeux, mais vous n'aurez jamais celui de vous effacer de mon cœur, où je veux par-tout vous porter.

Que vous êtes cruel, reprit cette aimable Fille. Que vous êtes cruel! & que je suis à plaindre d'avoir de si bonnes raisons à combattre les vôtres, qui me coutent tant à désaprouver. . . . La mère entra, dans ce moment, & nous empêcha de nous expliquer, au gré de notre impatience à nous dire beaucoup de choses. Cependant de tems en tems, comme si je m'étois entretenu de la maladie de sa Fille, je faisois tomber le discours sur les plus tendres adieux.

Prêts à descendre pour souper, elle me pria de ne pas encore partir le lendemain; j'attendis impatiemment ce que produiroit ce délai: ce même jour je reçus une Lettre du Baron Gronsfeldt de Niewelstein, Capitulaire de l'Abbaye de Corbey, dans laquelle il m'en envoyoit une de mon père qui me croyoit avec ce Baron. J'étois rappellé à Holtzmunden avec empressement.

Le lendemain j'envoyai par le Médecin la Lettre de mon père à mon amante. Elle me fit faire réponse que je devois partir, & qu'elle ne négligeroit rien pour m'assurer de son amour. Je partis donc pour me rendre, où m'appelloit ma Famille, bien persuadé que c'étoit l'intention de Mademoiselle Lintner de me suivre, au moment qu'elle trouveroit

convenable, ou de me rappeller auprès d'elle avant mon départ pour l'Angleterre.

Arrivé chez mon père, il m'ordonna de hâter le plus promptement que je pouvois, un voyage qui, me dit-il, étoit déja trop différé. Je m'apperçus qu'il n'y avoit pas lieu de prendre aucun délai. Je partis à l'heure même que mon père m'avoit marquée. En quatre jours j'arrivai à Utrecht, d'où je repartis pour Rotterdam la même nuit de mon arrivée.

Delà je fus prendre le Paquebot à Helvoetſluis. Il eſt ſi ordinaire aux Vents de donner ſur Mer bien de la tablature à ceux qui s'y expoſent, que cela ne vaut pas la peine de peindre le danger que nous courumes. Une Mer écumante, les Vents dans la fureur, un Vaiſſeau délabré, & puis ſe ſauver après avoir honoré la crainte du plus beau langage du monde, c'eſt l'hiſtoire commune de tous ceux qui voyagent par mer. Arrivé à Harwich, je pris la poſte pour aller à Londres.

Deux jours après mon arrivée dans cette Rivale d'Amſterdam & de Paris, j'obtins une gracieuſe audience du Roi. Sa Majeſté me fit la grace de faire inſtruire de ſon intention, ſon Miniſtre à Ratisbonne. La Reine commençoit à être indiſpoſée, je ne pus avoir l'honneur de lui faire ma cour. Le lendemain je fus introduit à celle de Leurs Alteſſes Royales, dont

les

les charmes & la bonne grace m'invitèrent à la leur faire ſouvent.

La mort de la Reine,qui arriva pendant mon ſéjour en Angleterre, couvrit de Deuil la Cour & la Ville. Ce jour ſi célèbre par les regrets que cauſa univerſellement la perte de cette Auguſte Princeſſe., il m'arriva une affaire auſſi ſingulière qu'il ſe puiſſe. A cauſe de quelques embarras qu'il y avoit devant l'Egliſe de St. Martin des Champs, je mis pied à terre, il me prit fantaiſie d'entrer dans l'Egliſe. Elle eſt neuve, & imite aſſez la belle ſimplicité de l'Egliſe St. Roch de Paris. En reſſortant pour aller à St. Paul, je vis une Dame qui, en entrant,donnoit une demi-Guinée à un pauvre aveugle qui demandoit à la porte. Un Homme aſſez bien paré ſuivoit de près cette Dame. Il tire un Schilling de ſa poche, & demande, en le donnant à l'Aveugle, de lui en rendre un demi. L'Aveugle lui donne ce qu'il venoit de recevoir, croyant que ce qu'il avoit reçu étoit juſtement un demi Schilling.

Ce Larcin, pour lequel on devroit faire un mot tout neuf & plus fort que Vol & Sacrilège, me pénétra ſi profondément le cœur, par l'horreur que je conçus d'une action ſi lâche, que je ne pus m'empêcher de ſaiſir celui qui la commettoit. Il avoit l'épée au côté,& étoit fort bien nipé au reſte. Quoi! vous, ſcélérat! lui dis je, une Epée! en même tems je l'ar-

rache & la casse sur le pavé. Je voulois le forcer de rendre la demi Guinée, l'aveugle crioit de toute sa force, ô généreux inconnu!

Le monde qui s'assembla en foule, se rangeoit plutôt du côté de ce malheureux, que du mien, faute de savoir assez bien l'Anglois. Je pris le parti le plus sage. Je demandai à être conduit devant un Juge-à-paix dont les fonctions sont les mêmes que celles d'un Commissaire de quartier à Paris. Ce Juge, après lui avoir exposé le fait, demanda à ce malheureux si c'étoit la nécessité qui l'avoit porté à commettre cette lacheté. Ce scélérat répondit que ce n'étoit qu'imposture; en même tems il tira une Bourse pleine de Guinées. Qu'on le fouille, répliquai-je, on trouvera du côté droit, dans la poche de ses culottes, la demi-Guinée. La pièce s'y trouva en effet. Le Juge alors me demanda qui j'étois, où je demeurois. Je satisfis à ces demandes. Il envoya chercher mon Hôte, qui lui ayant assuré que j'étois tel que je lui avois dit, me remercia au nom de l'aveugle. Il me dit qu'il iroit lui-même reporter à ce pauvre la demi-Guinée qui lui avoit été volée, & ordonna qu'on conduisît le misérable voleur à Nougat qui est à Londres ce que peut être à Paris, le Chatelet, ou la Conciergerie. Le lendemain ce Commissaire fit publier dans tous les écrits publics, que quiconque avoit donné

une

une demi-Guinée à l'aveugle de l'Eglise St. Martin des Champs, eût à s'annoncer, pour dépoſer vérité en juſtice, pour raiſons qui regardoient la Police. Trois jours après la Dame s'annonça. C'étoit la Femme d'un Riche Bijoutier nommé Chenwitz.

C'eſt ainſi que ſe paſſa cette affaire, où l'on informa à toute rigueur contre le malheureux qui l'avoit fait naitre. On commua la peine de mort qu'il méritoit, en la peine d'être ſimplement tranſporté aux Indes, à cauſe de ſon caractère de Prêtre, qu'il avoit éxercé, diſoit-il, fort honorablement à Paris & chez différens particuliers, dans le Royaume de la Grande Bretagne. Irlandois de nation, on ne s'étonna point de ſon métier de Prêtre & de voleur, en même tems, de la charité qu'on faiſoit aux pauvres.

Quelques jours après cet étrange évènement, paſſant à pied par Wheit-Hall, & m'amuſant à regarder un fameux Gladiateur à Cheval, l'épée à la main & nud en chemiſe, avec le bras droit chargé de Rubans rouges, je me ſentis couper mes Cheveux que je portois en queue. Dans la foule je ne pus m'appercevoir qui m'avoit joué ce tour; & bien m'en prit, je penſe. Au milieu d'une populace furieuſe, & ſans égards pour les étrangers, j'aurois indubitablement péri.

Avec les marques de cette inſulte outrageante que l'on m'avoit faite, je ne

retournai point ſur mes pas. J'allai droit à l'Hôtel du Duc de Montegiou. Ce Seigneur, dont j'avois l'honneur d'être aſſez bien reçu, me plaignit; & véritablement il ſe rendit propre l'inſulte qui m'avoit été faite. Il eut la générosité de parler au Roi de ce qui m'étoit arrivé. Sa Majeſté, peu de jours après, renouvella l'édit du feu Roi, ſon Père, portant que quiconque mettroit, dans la Rue, la main avec inſulte ſur qui que ce fût, ſeroit puni de mort.

Au commencement du Mois de Mai Madame la Ducheſſe de Montegiou m'invita à être de ſa Compagnie à Iſlingthon, où elle alloit paſſer quelque tems avant de prendre les Eaux à Pancraſſe. La propoſition étoit trop flateuſe pour ne pas me rendre tout-à-fait ſenſible aux marques de diſtinction que me donnoit Madame de Montegiou. Je l'acceptai avec reconnoiſſance & reſpect. Mon cœur couroit de grands haſards avec une Dame, dont les charmes de l'eſprit & du corps font une des plus aimables perſonnes d'Angleterre. Mais j'en fus quitte, comme je l'avois bien prévu, pour les Regrets qu'elle cauſe en la quittant, à tous ceux qui ont le bonheur de ſe trouver un ſeul moment en Compagnie avec elle.

J'oubliois de dire qu'avant que les ſpectacles euſſent ceſſé, j'étois revenu à Londres. Milord Harforth, Fils du Duc de Sommerſet, & le jeune Milord Graffthon,

thon, m'enlevèrent, comme un corps ſaint, & me menèrent à la Comédie de Commingarden.

Le ſpectacle étoit déja commencé. Nous ne trouvames qu'une Loge vuide. Sitôt que nous nous y fumes placés, il nous vint de la Compagnie, & dequoi la remplir agréablement. Le nom de Marquiſe de Trenouville n'étoit pas ce qui nous flattoit le plus dans la perſonne qui le portoit. Un œil étranger, un joli minois, & des graces tant & plus, avec des minauderies du bel air, nous occupèrent plus que le ſpectacle. Nous peſtions en nous-mêmes de n'en ſavoir pas davantage.

Notre curioſité piquée par le bel endroit, nous crumes que c'étoit du Gibier François. A la ſortie du ſpectacle nous le ſuivimes à la piſte. Eh! que Diable, dit Milord Harforth, c'eſt du Gibier pour le Duc de Kingſthon, en la voyant entrer à ſon Hôtel près St. Jamesquar. Oh! parbleu, continua-t-il, je ſai à préſent ce que c'eſt: le Duc nous a amené une Fontaine en Angleterre, comme ſi nous en manquions.

L'Abbé le Blanc, comme nous l'apprimes dans la ſuite, étoit le ſage Mentor de cette Dulcinée, qui a donné occaſion au Cardinal de Fleuri de conſoler ſon mari le plus agréablement du monde. On dit que le front du pauvre Fontaine ſouffroit ſi fort, qu'il eut recours au miniſtère, pour en appaiſer la douleur. A quelque

prix

prix que ce fût, il redemandoit, il reclamoit sa chère moitié! Eh! mon Dieu, lui repondit ce Cardinal, de quoi vous embarrassez-vous? C'est une P.... de moins à Paris, & c'en est une de plus à Londres. Elle l'est cependant moins à la Ville qu'à la campagne, où cet aimable & jeune Duc la traite par le bon bout en Femme de qualité.

Je partis de Londres au commencement de Juillet, après avoir pris congé de la Cour. Presque aussitôt débarqué en Hollande, que je m'étois embarqué en Angleterre, je fis diligence pour Holtzmunden.

Je n'y fus pas fort bien reçu. Outre que je m'étois trop fait attendre, on avoit intercepté toutes les Lettres que m'écrivoit la trop vertueuse Mademoiselle Lintner. On ne pouvoit s'empêcher de l'estimer & de la louer; mais on ne faisoit que m'en blâmer davantage. Je fis sur le champ le plus grand sacrifice qu'on puisse faire à l'Amour, pour conserver l'a réputation de la personne que l'on aime, en conservant pour soi-même le respect qu'on doit à un Père.

Je résolus de quitter l'Allemagne, où je m'imaginois n'avoir plus que des disgraces à essuyer. Avant de partir de la maison de mon Père, je laissai sur ma table une Lettre pour lui, par laquelle je lui marquois que j'allois remercier S. A. S. Mr. le Duc de Brunswic. Trop jeune

en-

encore, ou plutôt trop occupé de mon Amour que je voulois moins éteindre, que bannir de l'Allemagne avec moi, au-lieu d'aller à Brunswic demander mon congé, je partis tout de suite pour la Hollande, afin de passer en France. Bientôt je m'apperçus, que quelques Louis-d'Or étoient une bien foible Compagnie pour me conduire avec honneur jusqu'où j'étois d'intention d'aller.

A Munster je commençai par renvoyer mon valet de chambre, pour n'avoir pas le moyen d'être assez généreux, je le fus trop dans l'état où j'étois, en donnant à à ce Garçon de quoi le reconduire, & ma montre d'Or qui m'auroit pu servir dans l'occasion.

J'arrivai à la Haye, d'où j'écrivis à mon Père que ce n'étoit que le plus parfait respect pour son nom & la sagesse de ses Leçons sur ma passion mal placée, qui m'avoit fait prendre le parti de m'éloigner de l'Allemagne: je ne pus m'empêcher de lui marquer l'estime que j'avois pour la vertu & les belles qualités de la Demoiselle Lintner, & de lui assurer que je m'efforçois d'en détacher les sentimens d'Amour; que le remède le plus prompt & le plus sûr c'étoit de m'éloigner des occasions.

Je restai à la Haye autant de tems qu'il m'en falloit pour recevoir réponce. Il ne m'en vint point; je ne m'en doutois pas tout-à-fait; il m'étoit encore resté en é-

cri-

crivant à mon Père, la trifte confolation de l'incertitude. Chaque jour que je paffois à la Haye, changeoit mes affaires en pis. J'y reftois honteux de ne m'y pas produire d'une manière à faire honneur à mon Nom.

Le meilleur parti que j'avois à prendre, c'étoit celui de l'obfcurité. Que j'aurois bien voulu cacher alors qui j'étois! Un grand nom fait fouvent faire bonne chère à l'Amour propre; mais il fait payer bien cher ce plaifir, quand on fe trouve dans un état qui offence fa délicateffe.

Si j'ai rougi de la trifte fituation où je me rencontrai à la Haye, je ne dois pas ce me femble rougir d'y avoir été obligé. On pourroit trouver dans l'Hiftoire un Roi fe loger en chambre garnie dans un chène, un Empéreur gagner fa vie à faire des fagots, l'héritier d'Aléxandre le Grand mourir le Rabot à la main; après cela il n'eft pas étonnant qu'un Comte de Rantzow ait éprouvé ce que coute l'adverfité. J'y fuis encore fur cette admirable pierre de touche; & quand elle m'aura bien éprouvé, peut-être qu'elle m'apprendra à fervir utilement dans les ouvrages de la profpérité.

Il n'a pas tenu affurément à Monfieur de Ganfinot, Miniftre de L. A. E. de Cologne, Bavière & Palatin, auprès des Etats-Généraux, que je n'aie point fenti

les

les peines, où je me trouvai à la Haye. Avec toutes les graces d'une personne qui oblige doublement, il me prévint, en n'épargnant ni son Crédit ni sa Bourse. Je sai que la nature d'un bienfait est telle que quelque chose que l'on fasse par reconnoissance, on demeure toujours obligé. Il ne m'a pas encore été possible d'en donner aucune marque à ce généreux Ministre, la plus foible que je lui doive, c'est celle d'un éternel souvenir: & si je suis jamais ingrat, l'impuissance de ne le pas être sera seule coupable de mon ingratitude.

En sortant de la Haye je passai par Boisleduc, pour aller à Ruremonde, où j'avois envie de saluer Madame la Princesse de Brunswic & de Lunebourg, ma Tante à la mode de Bretagne. Il étoit neuf heures du soir, quand j'y arrivai. Le lendemain matin je me fis annoncer à Madame la Princesse. Mon valet de louage me rapporta que le Jésuite Thubas, Confesseur de son Altesse, lui avoit dit que Madame la Princesse n'étoit pas encore visible; mais qu'on ne manqueroit pas de m'annoncer dans un tems où je pourrois être le bien venu. Une heure après, la Révérence Jésuitique vint me trouver à l'Aigle noir, mon Auberge. Ecoutez mortels! c'est un Jésuite qui va parler.

Monsieur, me dit-il, à peine son Altesse Sérénissime, Madame la Princesse, a-t-elle été visible, que je suis entré à sa Toi-

Toilette, pour avoir l'honneur de lui annoncer moi-même votre heureuse arrivée dans ce païs. Je comptois très fort lui causer la joie qu'inspire une agréable surprise. Son Altesse n'y est pas assurément insensible: elle est charmée de savoir de vos nouvelles. J'ai même employé tous mes petits soins, pour empêcher qu'elle ne balancât à vous voir. Mais hélas! c'est déja une Dame âgée. Cela mérite qu'on veuille bien des choses par sa seule volonté. Je n'ai pu. . . . Que vous dirai-je? mon caractère est de faire le bien, & de ne pas faire valoir les soins que je me suis donnés. Madame la Princesse à tout d'un coup coupé court aux détours officieux dont je me servois; & m'a répondu assez vivement, & cependant avec tendresse. Mon cher Père Confesseur, comment, m'a-t-elle dit, pouvez-vous exiger de moi que je voie un jeune homme du monde? Vous savez que je veux être oubliée de toute la Terre. Vous savez que je n'ai pas même voulu parler au Gentil-Homme que la Cour de Brunswic m'a envoyé pour me notifier la mort du feu Prince mon Frère. Ah! s'est-elle écriée, poursuivit le Jésuite, voir mon neveu! ce neveu même qui a trempé les mains dans le sang de son prochain, non, mon cher Père Confesseur, non, non (quatre fois non, si l'on veut) non, je ne le puis pas voir. Vous! mon cher Confesseur, me faire une telle proposition,

tion, vous! que je n'ai pu souffrir pendant bien du tems, parce que vous aviez assisté un criminel à son éxécution. Quel différence cependant, vous êtes mon Confesseur, vous avez assisté à l'éxécution, par piété, & cet infortuné jeune Homme a tué lui-même! Faites lui mes tendres adieux, souhaitez lui bien du bonheur, & l'exhortez à verser autant de larmes qu'il a répandu de sang.

Ce langage m'en imposa d'abord. Cependant je fis réfléxion que c'étoit un Jésuite qui m'avoit parlé. Je répondis à la Révérence avec la même sincérité qu'il méritoit. Oui, lui dis-je, Père très Révérend, je vais obéïr aux ordres de S. A. dites lui seulement, que la mortification que je ressens de ne pas avoir l'honneur de lui faire ma Cour, tire plus vangeance du mort dont elle me reproche le sang, que tout ce qu'on pouvoit me faire, pour me punir.

Avec cette expressive & courte réponce, la Révérence s'en alla au Collège révérend; & moi tout de suite j'allai à l'Hôtel de ma Tante m'annoncer moi-même, bien persuadé que le Jésuite parloit à trois Cornes. En fasse qui voudra un proverbe. Pour moi, quand je voudrai exprimer que quelcun parle en fourbe insigne, je ne me servirai pas d'une autre expression. Revenons à nos moutons avec autant d'ardeur qu'on alloit autrefois en

Colchide faire la conquête de la Toison d'Or.

Je ne m'eus pas plutôt fait annoncer, que S. A. me fit entrer avec empressement, & se levant de son fauteuil me tendit les bras, pour m'embrasser. Après les prémières civilités, je tins à peu près ce Discours à Madame la Princesse. D'heureux pressentimens, Madame, sont, je n'en doute pas un moment, des Anges divins qui combattent pour nous contre les malins Esprits. Malgré tout ce que m'a pu dire le Père Thubas votre Confesseur, pour me prévenir de votre aversion à me voir, après mes malheureuses affaires d'Helmstadt, il n'a pas été en mon pouvoir de vous croire si indisposée contre moi. Mais, qu'est-ce que cela veut dire, reprit Madame la Princesse en m'interrompant? Je racontai à S. A. le mémorable entretien du Jésuite. Madame la Princesse l'envoya chercher sur le champ.

La Révérence vint, & fit une révérence de fort mauvaise grace, frapée de me voir si près de la personne dont il m'avoit voulu éloigner. La Princesse traita du haut en bas ce Révérend; & ce Révérend ne dit pas un mot. Sa couleur pâle & défaite exprimoit pour sa langue, ou le répentir, ou la rage. J'en eus pitié par dérision; je me rangeai de son côté. Il est vrai, dis-je, que le révérend Père Thubas paroît avoir tort; mais je suis

suis persuadé que dans le fond du cœur il n'a pas cru pécher contre le respect qu'il doit à votre Altesse, & qu'il ne m'empêchoit d'approcher de vous, Madame, que pour me détacher entièrement du monde par un ingénieux désespoir. Il ne pouvoit pas, Madame, s'y prendre mieux. Il me bannissoit de vos bonnes graces: que me restoit-il à aspérer autre chose qu'à me jetter dans un Couvent, comme le révérend Père me l'a proposé. Oui, Madame, le Père Thubas n'a point eu d'autre intention. Il m'a offert sa protection pour entrer dans la fameuse Société de Jésus. Si j'avois acquiescé à sa volonté, il n'auroit pas manqué d'exposer à votre Altesse l'heureux mensonge dont il à fait usage pour un dessein si pieux.

Notre Jésuite, la gueule enfarinée, suivit ce Discours, avec tout l'air d'un homme bien aise d'avoir un débouché qu'il n'attendoit pas. Bref, je coulai le Moucheron, & il avala l'Araignée. De dire pourtant qu'il m'ait cru son Ami, c'est ce dont j'ai tout lieu de douter. Je ne suis pas encore à Paris pour en éclaircir mes doutes. Je touche encore à la bonne Vierge des Jésuites de Ruremonde. Son Altesse, lui a fait présent, à cette belle chose inanimée, de tous ses Diamans. Quelle piété! encore un coup souvenez-vous en mortels! Souvenez-vous en! Ces Diamans étoient destinés pour faire une

couronne à la bonne Vierge. Les Jésuites ont vendu avec piété, ces Pierres précieuses, & de fausses en la place avec la même piété ils ont fait une couronne à la bonne Vierge. Ces Diamans ont été vendus à Schmedel, Bijoutier de Londres, & né à Berlin. C'est un éclaircissement que je donnai à Madame la Princesse: je crains fort que ce trait n'ébranle fort sa conversion à la Religion Romaine dont elle est Prosélite. Mais un Jésuite demeurera-t-il court? Le besoin des pauvres, quelque autre œuvre pie les tirera d'affaire, je me tire aussi de Ruremonde, avec toutes les marques de tendresse & de bonté que me donna Madame la Princesse.

Elle me fit la grace, avant de partir, de me donner une Lettre d'adresse, pour Monsieur le Comte de Harach, Prémier Ministre & Grand-Maitre de la Maison de l'Archiduchesse Gouvernante des Païs-Bas. Il me fit l'honneur de me présenter à cette Princesse, à qui je ne manquai point de faire ma Cour assez assiduement pendant les quinze jours que je demeurai à Bruxelles.

Le Comte de Harach ne me laissa presque pas le maitre de manger une seule fois à mon Auberge. Il m'introduisit auprès du Duc d'Arenberg, qui m'enleva aux pressantes & gracieuses sollicitations que continuoit à me faire le Comte, qui se facha le plus obligeamment du monde

de

de m'avoir insinué dans une compagnie qui me partageoit.

J'allai deux ou trois fois passer l'après-dinée chez Monsieur le Comte Kalenberg, où le jeu de Société nous amusoit. Le Comte Rantzow de Rahsdorff, mon Cousin, s'y trouva. Il me joua le plus galant tour qu'un parent puisse jouer à un parent infortuné.

Il me vint rendre visite de très grand matin. Il me trouva au lit, & mes Culottes pendantes à une chaise. Il s'assied dessus, & tourna si bien la conversation, pour me distraire de ce qu'il étoit intentionné de faire, que je ne pris jamais garde à ce qu'il me fit. Sitôt que je veux me lever, il fuit, & fait naître d'obligeans prétextes. Je me leve, & m'habille à mon ordinaire. Deux ou trois heures après, je m'apperçois que ma poche pesoit, un peu plus qu'elle ne le devoit. J'y trouvai enfin cinquante Louis, que je savois bien ne pas m'appartenir légitimement.

Je fus à l'Hôtel du Comte, & lui crie en l'abordant, que le Diable, ou le Comte mon Cousin m'avoit joué un tour. Mais, lui dis-je, plus sérieusement, le Diable n'est point officieux. C'est vous seul, mon Cousin, que je reconnois l'Auteur de cette généreuse galanterie. Il vouloit s'en défendre. A la fin il en convint; & sa manière d'avouer difficilement, qu'il me croyoit dans le besoin, étoit une

feconde générofité, qui donnoit un nouveau prix à la prémière.

Je partis au commencement de Mars pour me rendre à Paris par le Caroffe ordinaire. C'eft de l'Année 1739 dont il s'agit. Je ne manquai point dans ce petit trajet d'avoir occafion de bien délier ma langue graffeiante dans l'ufage du François. Une Comédienne Françoife, en faut-il davantage pour apprendre à bien jafer? la Femme de Tofcano de la Motte Arlequin, héritier de la place du célèbre Thomaffin, & non pas de fon mérite, fe faifoit voiturer de compagnie avec moi. Cette Femme, un peu plus vertueufe qu'une Fille d'Opéra, me prêcha pendant toute notre route une morale admirable. C'étoit une révolution de fentimens & de grandeur d'ame qui, je crois, avoit paffé mille fois par le cœur & la tête des meilleurs Poëtes.

Cette Femme avoit fait à Bruxelles une action fort généreufe. Sa fervante l'avoit volée d'une fomme fort confidérable, pour une perfonne dans une Fortune bornée. Cette fervante avoit avec elle une petite Fille que Mademoifelle Tofcano élevoit comme fi c'eût été fon enfant propre. Cette malheureufe fervante, non contente de voler fa Maitreffe, vola même jufqu'aux belles & petites nipes que la Tofcano avoit données à ce pauvre enfant. La police de Bruxelles prit connoiffance de cette affaire, qui faifoit crier af-

fez fort Mademoiselle Toscano. Mais à la fin elle changea toute l'indignation qu'elle avoit contre sa servante, en sentiment de compassion & de générosité envers son enfant. D'Espagne Garde du Corps, Compagnie de Villeroi, à qui j'avois une Lettre à remettre d'un de ses Amis & le mien, se trouva à l'Auberge où le Carosse devoit coucher à Roye. Il m'enleva de la compagnie amusante de l'agréable Mademoiselle Toscano. D'Espagne me tint parole; après m'avoir bien traité, à son quartier, où grand nombre de ses camarades se trouvèrent, il me laissa reprendre le Carosse le lendemain matin.

Mademoiselle Toscano me fit mille petites agaceries sur mon impolitesse; & conclut qu'il falloit passer bien des choses à un Officier Allemand qui aimoit beaucoup plus une Pipe qu'une Femme pour compagnie. J'étois sage, parce que mon cœur étoit toujours en Allemagne; on ne revient pas si vite du païs de l'Amour, quand on a aimé à y voyager par sentimens. Nous nous quittames *intacts*, Mademoiselle Toscano & moi, lorsque nous arrivames à Paris. Quel prodige! C'est là ce qu'on appelle un bon Allemand.

Je fus descendre à Paris à l'Hôtel impérial, où je rendis une Lettre à Monsieur de l'Escalle, Major du Régiment de Choiseuil. Je n'y restai que le peu de

tems qu'il falloit pour prendre langue. Je remis au Prince de Lichtenſtein une Lettre que Monſieur le Comte de Harach lui avoit écrite en ma faveur.

Ce Prince affable & poli me reçut avec un refus qui avoit tout l'air d'une grace qu'on accorde. Rien ne fut plus obligeant ni plus ſenſé que la manière avec laquelle il ſe défendit de ſolliciter pour moi de l'emploi à la Cour de France. Il me fit aſſez entendre, ſans me rien dire, que Monſieur le Comte de Harach, ſon Beau-Frère le chargeoit de la peine de ne pouvoir m'obliger dans cette occaſion, qui ſembloit s'accorder mal avec la délicateſſe de ſon Miniſtère. Après cette prémière viſite, j'écrivis cette Lettre à mon Père.

MONSEIGNEUR,

„ QUoique je mérite d'être puni par „ tout ce que la juſtice d'un Père „ a droit d'éxercer de plus rigou„ reux contre ſon Fils, ſouffrez que je „ commence par louer l'adverſité. C'eſt „ dans cet état que j'apprens à ſentir „ véritablement combien je vous dois, „ & combien il en coute à perdre les „ bonnes graces d'un Père. Vous êtes „ le maitre, Monſeigneur, de me laiſ„ ſer toute votre vie dans la détreſſe où „ mon imprudente & bouillante paſſion „ m'a jetté. Il n'eſt point d'efforts gé-

„ né-

„ néreux que je ne fasse pour mettre mê-
„ me mes fautes à profit. Je me repro-
„ che sans cesse d'avoir encouru des dis-
„ graces, où je ne trouve de véritable
„ consolation qu'à les pleurer. Cepen-
„ dant épuisé de la douleur qui ne me
„ suffit pas pour me consoler, l'espoir
„ vient à mon secours. Un vif répentir
„ me fait croire ce que je souhaite ar-
„ demment. Je me flatte, Monseigneur,
„ que vous ne garderez pas longtems un
„ ressentiment infléxible. Il me semble
„ souvent vous voir me tendre les bras,
„ & mêler vos larmes avec les mien-
„ nes. Plus je vous crois, Monseigneur,
„ prêt à me pardonner, & plus je me sens
„ coupable. Dans le plus tendre trouble
„ d'amour, de confiance, de crainte &
„ de respect, je ne puis perdre l'assu-
„ rance de fléchir votre justice irritée.
„ Il n'est pas possible que vous ayez en-
„ tièrement éteint cet amour que vous
„ inspire la Nature. Non, Monseigneur,
„ vous ne banirez jamais de votre cœur
„ un des principes les plus divins qu'elle
„ y ait placé. Pensez, je vous prie, Mon-
„ seigneur, que c'est de vous que je
„ tiens la vie. En faut-il davantage pour
„ vous toucher? Faudroit-il que les lar-
„ mes dont je baigne ma Lettre, allassent
„ couler jusqu'à vos pieds? Ordonnez-
„ moi de les y aller répandre, & de ne me
„ plus conseiller que par votre volonté.

„ Je ne l'ai point mépriſée, votre vo-
„ lonté, Monſeigneur, en quittant l'Al-
„ lemagne, & le ſervice de l'Auguſte
„ Prince dont j'ai été toute ma vie com-
„ blé de Bienfaits. Egaré par une paſſion
„ qui ſappe le cœur par ſes fondemens, j'ai
„ voulu me révolter contre la violence,
„ pour ne penſer qu'à vous obéïr, & je ſuis
„ tombé dans l'erreur du contraire. Voi-
„ la mon crime, Monſeigneur, châtiez-
„ moi, mais châtiez-moi en aimant. C'eſt
„ le caractère d'un Père d'aimer en châ-
„ tiant. Parlez, ordonnez, comman-
„ dez-moi. Le mot le plus dur, la pa-
„ role la plus aigre dans votre bouche,
„ n'auront jamais ſur moi, Monſeigneur,
„ d'autre pouvoir que celui de me faire
„ regretter de les avoir mérités. Si je
„ ne ſuis digne que de votre courroux,
„ au moins que ce ſoit votre amour qui
„ vous faſſe faire juſtice. Réſolu de ne
„ jamais ceſſer de baiſer le bras qui me
„ frappera, j'attends tout de ce ſpecta-
„ cle touchant, pour déſarmer votre co-
„ lère. Dans ſon Juge un Fils ne doit
„ regarder que ſon Père, & dans le châ-
„ timent un Père ne doit voir que ſon
„ Fils. Quand l'amour ſoumet un cou-
„ pable, il lui fait aimer la juſtice & ſa
„ rigueur. Mais, Monſeigneur, ſi c'eſt
„ le cœur qu'il faut réformer & punir,
„ quand il eſt plein de mes ſentimens,
„ que reſte-t-il à faire pour rentrer dans

„ vos

„ vos bonnes graces? Serez-vous plus „ inéxorable que la Divinité ne l'est en„ vers ses Créatures. Dieu lui-même a „ bien daigné nous écrire une Loi. A„ vec elle, la Nature vous en fait une „ autre, & toutes deux ensemble me flat„ tent au moins d'obtenir de vous une „ Réponce à mes Lettres, où j'exprime „ trop imparfaitement l'amour & le pro„ fond respect avec lesquels, &c.

Je lus cette Lettre à un de mes Amis, Fils d'un Duc & Pair de France, avant de l'envoyer à mon Père: il ne la trouva pas tout-à-fait de son goût. Selon lui, il manquoit à cette Lettre je ne sai quelle fierté intrépide, qu'un cœur noble devoit plutôt contracter dans l'adversité, que d'en retrancher de celle qui lui doit être ordinaire dans un état heureux. Un peu plus jeune que moi, mon droit d'aînesse me fit passer outre: je l'envoyai telle qu'elle étoit conçue.

Après avoir passé quelque tems à voir autour de moi, je pris le parti d'écrire à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince règnant de Brunswic, pour en obtenir mon Congé. Le Prince Ferdinand, qui étoit alors à Paris, écrivit en ma faveur; &, ne se contentant pas de cet obligeant office, il ne voulut point permettre que je logeasse ailleurs qu'à son Hôtel.

Ce gracieux Prince se donna même

plus

plus de mouvemens pour moi, que la dignité de son caractère ne permettoit. Sous une protection si distinguée, toutes les prémières portes de la Cour & de la Ville me furent bientôt ouvèrtes. Je ne pouvois guère bien y figurer sans le secours de ma Famille. Ce généreux Prince prévenoit par-tout mes besoins: je sai bien qu'il ne faut qu'être riche, généreux & libéral, pour donner, mais il faut être le Prince Ferdinand de Brunswic, pour faire recevoir avec plaisir.

Après avoir été introduit à la Cour de feu Monseigneur le Duc, on me conseilla de m'attacher à cultiver la protection de cette puissante Maison. Sans être importun, je n'oubliai rien pour être exact à ambitionner l'honneur d'être souvent à une si belle Cour. Le Duc & la Duchesse protestèrent au Prince Ferdinand, qu'ils ne manqueroient pas d'employer leur crédit pour me faire commencer en France par quelque chose qui me convînt. Cependant on ne put me procurer que la commission de Capitaine à la suite du Régiment Dauphin, Infanterie. Après avoir reçu ma commission des mains de feu Mr. Dangervilliers Ministre de la Guerre, je partis pour aller à Briançon, où le Régiment étoit en Garnison.

Monsieur le Comte de Maillebois, Fils du Marquis de ce nom, qui en est Colonel, me fit la grace de me recevoir avec dis-

distinction. Une fois présenté à la Compagnie Colonelle, à la suite de la quelle je devois être, je restai là aussi tranquille qu'on le peut être dans les plaisirs au service de France.

Cette place frontière n'a cependant d'agrément pour la Garnison, que la gloire seule d'être une des meilleures places du Royaume. Paris me tenoit toujours fort au cœur. Son Altesse Mr. le Prince Ferdinand, que je savois devoir bientôt partir, me fit prendre la résolution de demander un sémestre à Monsieur le Comte de Maillebois. Je partis pour Paris, en repassant par Lion, où je m'arrêtai trois ou quatre jours. Ainsi je ne restai à la Garnison que deux mois & quelques jours.

Lion qui plaît, au prémier aspect, charma mes yeux par ses agrémens, & pour la politesse de ses habitans. Solicoffe négociant assez renommé m'ayant rencontré sur la place des Terreaux, ne me quitta pas un moment, qu'il ne m'eût fait voir tout ce qu'il y a de remarquable dans cette Ville.

Nous fumes à l'Opéra, où l'on me fit remarquer la jeune Camargo, qui jouit du doux privilège de se faire croire égaler à la danse sa fameuse sœur. Nous l'invitames à souper avec nous, où elle nous fit tout le plaisir qu'on ressent à être en compagnie d'une Femme passablement laide, & qui n'a point d'esprit. Pa-

rente,

rente, nous dit-elle, du célèbre Cardinal Camargo, que je suis à plaindre, d'être née dans le siècle où l'on méprise si fort l'illustration d'Eglise! Il semble aujourdhui qu'un Capitaine ne troqueroit pas son épée contre toutes les Barettes de Rome. C'est pourtant dans cette Ville où l'on apprend bien à chanter; cela n'est-il pas plus noble que le métier de tuer des Hommes? La pauvre Fille ne manqua pas de nous divertir à force de pots-pouris.

Je pris le lendemain de ce divertissement une voiture, pour me conduire à Dijon, & delà à Saulieu, où je voulois voir le Comte de Rantzow Brigadier des Armées du Roi. Son épouse & lui me firent toutes les honnêtetés qu'unit l'amitié avec la politesse. Je n'avois pas le tems de leur être incommode; je repris la route de Paris.

Mon voyage m'avoit couté. A mon arrivée, je fus trouver Mr. de Brutinel, ancien Lieutenant du Régiment du Marquis de la Croix, au service d'Espagne. Je lui avois prêté douze Louis: la somme est médiocre, & ne valoit pas la peine de se faire une affaire. J'étois plus honteux à lui redemander cette bagatelle, qu'il n'étoit sensible à la devoir. De remise en remise, de délai en délai, je laissai trainer la chose autant qu'on peut être fatigué avant de prendre un parti violent. Vingt fois Mr. de Brutinel m'avoit manqué de

pa-

parole, & vingt fois je l'avois méprisé, parce qu'un Officier, soit Gentilhomme, ou non, ne doit jamais l'engager sans savoir la tenir.

Cependant, il vint un jour au devant de moi au Luxembourg, où j'étois à me promener, & me dit en m'abordant qu'il falloit que je fusse naturellement bien fier, pour mépriser jusqu'à mes débiteurs. Vous êtes tout-à-fait méprisable à mes yeux, lui répondis-je, & vous avez bien mauvaise grace de venir goguenarder sur ce qui devroit vous faire rougir de honte. Que ne m'avez-vous dit, une fois pour toutes, que vous n'étiez pas en état de me rendre ce que je vous ai prêté galamment. J'en aurai le moyen quand je voudrai, me répondit ce fat: il faut le vouloir tout-à-l'heure, lui répliquai-je, & sans penser dans quel lieu j'étois, je mis l'épée à la main, en lui disant que je le tenois quitte du reste, pourvu qu'il eût le cœur de se défendre. Tout le Luxembourg s'émut, à ce spectacle extraordinaire, parce qu'on sait qu'il est expressément défendu d'y tirer l'épée. Mr. de Brutinel ranguaine, au prémier mot qu'il entend crier que c'étoit une espèce de sacrilège de se battre dans ce jardin Royal. J'en fais autant, en lui faisant signe de me suivre par la petite porte de la rue d'enfer. Là on nous arrête, & l'on nous met chacun dans un Fiacre, pour vous conduire

au

au Fort l'Evêque. J'y eus le long désagrément d'y passer vingt quatre heures.

J'avois envie de cacher ce petit accident au Prince Ferdinand. Je donnai avis de mon affaire à Mr. le Comte de Schulenbourg, Ambassadeur du Roi de Dannemark, & à Mr. le Baron Bambrier, Envoié du Roi de Prusse; on m'élargit de ma détention aussitôt que ces Messieurs eurent demandé ma liberté.

Brutinel fut condamné, devant les Maréchaux de France, à me rembourser mes douze Louis d'or. Cet ordre respectable lui fit venir l'envie de me payer: il y satisfit; mais il me joua le tour de me faire mettre un Garde à mes trousses, parce, disoit-il, que je lui avois fait un Apel en duel.

Le Duc, (c'est le nom du Garde des Maréchaux), eut ordre de m'accompagner par-tout où je voudrois. Comme la chose traina assez de tems, je ne me débarassai de cette compagnie importune qu'au jour du Bal de l'Hôtel de Ville.

Je priai ce Garde de m'accompagner chez Madame la Comtesse de Sainteau, où j'avois à faire visite: il obéissoit assez à son devoir, sans le prier de le faire. Il vient avec moi chez la Comtesse. Elle veut aller au Bal. J'envoie chercher un *Domino*; le Garde, toujours avec moi, voit avec peine que je donne la main à Madame la Comtesse de Sainteau pour

la

la faire entrer dans son carosse. Le Garde est bien plus effraié quand il voit que j'accompagne cette Dame. Il nous suit en Fiacre : nous arrivons à l'Hôtel de Ville. J'y passe en *Domino*, tenant toujours Madame la Comtesse de Sainteau par la main, jusqu'à ce que je fus au milieu de l'Assemblée. Le Garde nous suit dans la Salle, où se donnoit le Bal. Je me mis à danser: le Garde me prend par la queue de mon *Domino*, & cabriole à tort & à travers. C'étoit à qui lui marcheroit sur les pieds, de sorte qu'il fut obligé de lacher prise. Il me perdit. Le lendemain je lui fis savoir de grand matin qu'il me trouveroit chez moi au lit où je me reposois des fatigues du Bal, en lui faisant assurer que j'étois surpris qu'après m'avoir perdu de vue, il ne s'étoit pas rendu, pour s'y remettre à ma garde.

Cette plaisante scène fut rapportée aux Maréchaux de France, qui m'ôtèrent ce bon Enfant, dont je ne craignois la compagnie que parce qu'elle me coutoit un peu cher.

Quelque tems après que le Prince Ferdinand eut quitté Paris, en me faisant présent de deux magnifiques chevaux avant son depart, le Chevalier de St. Victor, Frère du Marquis de Sourdeval, Capitaine dans mon même Régiment, m'invita à faire un tour en Normandie. Nous passames d'abord par Rouen, Ville qui

n'a rien moins qu'un beau coup d'œil; en passant par le vieux Palais, je rencontre la Demoiselle Toscano, qui me tint le langage le plus tendre. Ayant appris qu'elle étoit de la troupe qui jouoit dans cette Ville, je voulus voir si elle avoit aussi bonne grace sur le Théatre qu'elle en avoit à compter des fleurettes. Mais à la vue de la petite Missoli, qui n'est jolie que sur le Trotoir, je ne me trouvai pas fort tenté de décider en sa faveur.

Sitôt que nous fumes arrivés à Caen, Ville aussi propre qu'il y en ait en France, nous allames descendre à l'Hôtel du Marquis de Sourdeval. Nous ne fumes pas un moment à nous dans cette agréable petite Ville. Messieurs de Canchi, d'Alincour, de Chafot, de la Rocque, se disputoient à qui nous auroit. Au bout de quatre ou cinq jours nous les mimes tous d'accord; nous partimes pour Sourdeval, où nous restames une quinzaine de jours.

Le Chevalier de St. Victor, qui a l'art de chasser le chagrin & l'ennui de toutes les compagnies où il se trouve, m'engagea à passer quelques jours chez la Marquise de la Luzerne, où je devins presque amoureux. J'eus besoin de toute la bonne humeur de cet aimable Officier, pour charmer je ne sai quelle tristesse de cœur par où l'amour a toujours commencé à m'attaquer. Nous nous en retour-

na-

names à Paris par la route de Falaise & Lysieux.

A mon retour, je trouvai une Lettre qui venoit d'arriver d'Helmstad. Comme elle étoit marquée du lieu d'où elle venoit, je crus que c'étoit de la part de ma chère Lintner, dont je n'avois point encore reçu directement de nouvelles. Mais je me trompai: c'étoit Madame la Conseillère, mon ancienne Hôtesse, qui m'écrivoit que je devois librement donner, à Paris, mon cœur, à qui bon me sembleroit, & que Mademoiselle Lintner étoit mariée. Je n'avois point eu de correspondance avec cette Dame depuis plus de six ans: je ne pouvois revenir de ma surprise. Je me doutai que c'étoit un effet de quelque vieux reste de jalousie; & je ne me trompois pas tout-à-fait.

MONSIEUR,

„ VOus ne devez pas trop vous éton-
„ ner que je prenne encore part à
„ ce qui touche un si bon cœur que le
„ vôtre. Il est impossible à une Femme
„ que vous avez rendue si sensible & par
„ votre amour, & par votre indifféren-
„ ce, de ne pas se persuader que vous
„ la haïrez quelque jour. C'est ce que
„ je cherche, je vous l'avoue: j'aime
„ mieux votre haine que de vous savoir
„ indifférent. Je vous ai dit que vous

„ êtes un bon cœur : Eh bien! si vous
„ êtes tel, comme je n'en doute pas,
„ après m'avoir aimée, vous devez vous
„ déclarer pour la haine. Que cela veut-
„ il dire d'être tant de tems sans m'écri-
„ re un seul mot? Indifférence? Je n'en
„ veux point: je veux être haïe, & pour
„ cela je me charge du crevecœur qu'on
„ n'a pas encore ôsé peut-être vous don-
„ ner. Mademoiselle Lintner est ma-
„ riée. Je l'aime autant à présent, que
„ j'avois autrefois d'aversion pour elle.
„ Je suis vangée de votre indifférence.
„ Au moins, Monsieur le Comte, ne la
„ haïssez pas: tout ce que vous avez
„ d'indisposition contre elle, faites-le
„ retomber sur moi. Je triompherai, si
„ vous pouvez me haïr autant que je
„ vous aime, malgré votre perfidie, &
„ le retour de mes apas.

La singularité de la Lettre de Madame la Conseillère me fit soupçonner qu'il pouvoit bien être vrai que cette Démoiselle eût un époux. Je me fis effort pour en être bien aise. La raison me le demandoit: depuis ce tems j'y ai souscrit, quoiqu'avec assez de peine, & ne pense plus qu'à regagner l'estime de ma Famille.

Ce n'est pas que le Père Lafitau Jésuite n'ait travaillé de tout son cœur à me détruire dans l'esprit de Madame la Princesse de Brunswic, en lui faisant enten-

rendre par les Jésuites de Ruremonde, que j'avois épousé une Grizette en France. Si je ne croyois me deshonorer, je dirois que je me mets à la place de ces Jésuites, & que je rougis pour eux d'une pareille imposture. Les Maisons de Bouillon, que j'ai toujours eu l'honneur de fréquenter, ainsi que celles de la Trémoille, de Villars, de Puissegeur, de Monmoranci, de Biron, de Richelieu, & tout Paris, en un mot, peuvent attester le contraire.

Avant de quitter Paris, j'y dois reconnoître le caractère de mon destin. Ennemi des occasions facheuses, les détournant autant qu'il est au pouvoir d'un honnête Homme, je n'ai cependant pu me défendre de verser encore un peu de sang. Heureusement que la personne que j'ai blessée n'a pas perdu la vie. Voilà le fait tel qu'il est: l'Officier que j'ai blessé est devenu un de mes meilleurs amis.

Monsieur Duchène, Lieutenant dans le Régiment Soissonnois, se trouvoit dans un Fiacre & moi dans un autre: nos voitures s'accrochèrent, & se heurtèrent si fort, que le bout de l'essieu de l'un cassa la roue de l'autre. Nous nous trouvames embarassés. L'impatient Monsieur Duchène menaça mon Fiacre de lui couper le visage à coups de plat d'épée. Le Fiacre plein du meilleur bon-sens qu'il ait jamais eu dans Homme de son espèce, répondit à Monsieur Duchène en ces

propres termes. *Monsieur, vous m'allez frapper de votre épée, moi, je vais vous flanquer un coup de fouet au travers du visage: vous me passerez votre épée au travers du corps; ce ne sera qu'un F. . . . . Fiacre mort. A qui en sera l'honneur.*

Duchène se piqua plus vivement. Je crus devoir prendre la parole. Il me semble qu'il conviendra toute sa vie que ce fut avec beaucoup de ménagement & de politesse. Cependant cet Officier me demanda comment je m'appellois; au bout de la réponce étoit un Rantzow, j'ajoutai que s'il en doutoit, il pouvoit se donner la peine de venir chez Madame du Parc, rue Fromenteaux, au petit Hôtel de Nevers, chez qui j'allois directement, la rue est de réputation suspecte, ajoutai-je encore, je vous réponds qu'on ne vous y coupera pas les jarêts en ma compagnie.

J'avois véritablement donné là rendez-vous à Monsieur Albinus, dont le nom est assez célèbre en Hollande: j'y fus tout de suite, & laissai Monsieur Duchène avec son Fiacre en desordre. Une heure après, Mr. Duchène s'annonce chez Madame du Parc. Fort décontenancé, il refusoit avec assez peu d'attention toutes les marques de politesse qu'on lui donnoit. Je voulus trois ou quatre fois prétexter assez à propos, pour cesser de jouer à quadrille. Il n'y eut pas moyen de le faire. J'attendis la fin. Les yeux de Monsieur Duchè-

ne

ne ne donnoient qu'à moi à interpréter ce qu'il désiroit. Nous descendimes ensemble comme de parfaits Amis, & nous nous battimes en braves gens. Du Chène tomba blessé dans la rue St. Honoré. Il me dit que son Fiacre étoit vis-à-vis le Cadran St. Honoré, ou il l'attendoit: je fus moi-même avertir le Fiacre de le venir prendre; on le conduisit à son Auberge, rue St. André des Arts au grand Hôtel de Bretagne.

Cette petite algarade passée, je fus trouver Mr. de l'Escalle, qui m'accompagna le lendemain chez cet Officier qui se trouvoit assez mal, mais sans crainte de suites mortelles.

Après avoir partagé avec lui sa douleur, je partageai un bien sensible plaisir avec le Sultan Gin-Achmet, que je rencontrai dans la même rue. Son habillement m'auroit dû le faire reconnoitre. Il me sauta au cou le prémier, m'invita avec le Major qui m'accompagnoit, à aller à son Hôtel qui étoit à quatre pas delà dans la rue de l'Eperon; il nous fit rebrousser chemin. Monsieur de l'Escalle avoit à faire: il nous quitta. Charmé de revoir mon ancien & généreux Ami, qui m'avoit donné à Helmstadt de si belles leçons de prudence & de générosité, je l'accompagnai avec empressement.

Après m'avoir fait un détail des Bienfaits qu'il avoit reçus de Madame la Duchesse & de plusieurs Grands du Royau-

me, il me raconta de ses avantures, plus singulières les unes que les autres. Vendredi Saint dernier, (c'est ainsi que me parloit le Sultan), Madame la Duchesse de *** m'invita à diner chez elle, en me disant qu'elle avoit envie de me faire faire maigre chère, pour me disposer à me convertir. Je me rendis à l'heure où le diner ne pressoit pas. La Duchesse étoit encore au lit. Je ne fis point de difficulté d'aller à son appartement, que les Domestiques m'ouvroient par ordre de leur Maitresse. Avec mon air tout bonace, je lui demandai en l'abordant, quelle maladie l'avoit prise! Hélas! me dit-elle, en soupirant; à force de penser toute la nuit sur quel point je vous prendrois pour vous amener à une prompte conversion, je n'ai presque pas fermé les yeux. Je dois vous paroitre bien laide aujourdhui: Quand on n'a pas dormi, on doit être le lendemain tout défait. Parbleu, Madame, lui répondis-je, vous êtes toute charmante; vous êtes plus belle que je ne vous ai jamais vue: ce n'est point parce que je trouve que plus les Dames approchent de l'état où la Nature les fait naitre, & plus elles ont de charmes pour moi. Que vous êtes galant aujourdhui, reprit la Duchesse, je vous avoue qu'il n'y a point de Seigneur à la Cour, qui se tire aussi jolimant d'affaire que vous le faites auprès des Dames. Oh! poursuivit le Sultan, je jurai à la Duchef-

chesse que c'étoit ses graces, sa beauté, son mérite qui m'inspiroient le peu de passablement bien dit dont je faisois usage; que c'étoit un grand hasard que ma langue attrapât un peu juste le stile de mon cœur.

La Duchesse me répondoit toujours d'un air riant & badin, excepté une saillie, qui la fit sauter moitié nue hors du lit, en s'écriant : oh! Sultan, que vous êtes aimable; mais que vous avez une vilaine Moustache: Aprochez un peu, que je la voie, cette vilaine parure, qui deshonore un si beau nez, dont elle étouffe la respiration: En vérité c'est bien dommage de défigurer ainsi la plus heureuse Fisionomie du monde. Oh! Sultan, coupez-moi cela, si vous voulez me plaire. Qu'une Sultane doit être embarrassée, quand elle veut donner un tendre baiser au Prince son Epoux! Coupez donc cela, vilain Sultan. . . . Tu penses bien, mon cher Comte, me dit le Prince, où nous en étions, lorsque la Duchesse s'écria, coupez donc cela vilain Sultan! Il n'y avoit parbleu rien de trop à couper: je m'y perdois: elle s'y perdoit: nous nous y perdions. Parbleu, je ne sai que te dire, mon cher Comte, pour te bien exprimer ce que nous faisions. Elle travailloit à ma prompte conversion. Déja le cœur me battoit, me palpitoit, & la respiration cent fois entrecoupée, m'annonçoit ma défaite, que j'ai-

mois à hâter, & qu'elle aimoit à reculer. Trois fois, en moins d'un quart d'heure, la Duchesse m'a dit, coupez donc cela vilain Sultan. Oh! que les Françoises sont aimables dans les sottises qu'elles disent aux gens. Je suis fâché, mon cher Comte, de quitter sitôt une Ville aussi charmante que Paris. Encore quelques conférences avec la Duchesse, je m'en serois retourné dans mon païs tout-à-fait converti.

Le Prince me fit part de cent autres avantures qui lui étoient arrivées depuis son séjour à Paris. Le fameux Chevalier Alvani, Banquier Portugais, lui vouloit donner sa Fille en mariage. Sa réponce à la proposition qu'on lui fit de cette alliance s'éleve de l'Orient, & mériteroit d'aller coucher en Occident: *Votre Fille*, dit-il au Banquier, *n'est pas médiocrement estimable à mes yeux, & pour ses qualités personnelles, & parce qu'elle appartient à un Sexe que j'honore: Elle est Fille d'un puissant Banquier, & moi je suis Fils d'un puissant Prince Souverain, je vous promets de me souvenir de votre offre, & de vous donner, pour qu'il n'en soit rien, autant de bien que vous m'en offrez, pour qu'il en soit quelque chose.*

Quelques jours après notre rencontre, je me trouvai avec lui chez Monsieur l'Ambassadeur de Portugal: le Chevalier d'O*** Capitaine dans un des prémiers Régimens de France, s'y trouva avec nous, & lui demanda, en mettant la main

sur

sur la garde de son Sabre; cela est-il d'Or? *Il n'y a*, lui répondit le Prince, *qu'un Fils de Roi qui mette la main à la garde de mon Sabre.* Le Marquis ne répliqua pas le mot; il se contenta de pirouetter trois ou quatre fois sur le talon.

Quelques tems après, le Prince Sultan & moi nous allames à la Chasse dans la Banlieue de Paris. Nous avions autant de permissions que nous en voulions. Après nous être bien échauffés, nous nous rafraichimes chez Mr. Renaudt, Curé de Chevilli. Là un point de côté me prit, à perdre tout-à-fait la respiration. Je voulus m'en retourner à Paris avec le Prince Sultan Gin-Achmet. L'obligeant Curé ne le voulut jamais permettre. Il fallut y coucher. La nuit ne fit qu'augmenter mes douleurs. On me saigna trois fois le lendemain, & jusqu'au quatrième jour on me fit onze saignées.

Aux portes du Trépas, le Curé se trouva fort embarrassé. Je suis Luthérien, & Allémand; il en falloit faire un Romain, pour voyager au Ciel avec sureté. Voila tout le Saint Office en campagne, on consulte l'Archevêque de Paris, qui m'envoye pour Confesseur un Jacobin nommé Aubin, assez honnête Homme, comme j'en ai jugé dans la suite.

Je lui fis une Confession tout-à-fait à la Dragonne. J'ai tué, lui dis-je, je n'ai volé ni violé, & j'ai fait tout le reste

que

que peut faire un honnête Homme du monde. J'en dirois tout autant à un de nos Miniſtres, qui demanderoit à Dieu la grace de m'abſoudre & de me pardonner mes péchés. Je veux bien que vous m'en teniez la place, pourvu que vous me diſiez avec St. Paul, pour moi je ſuis à Chriſt; & ce n'eſt pas le nom qui nous ſauve. Les Payens autrefois ambitionnoient le Titre de Bourgeois de Rome, je crois fermement que les choſes n'ont pas changé. Ne m'en faites pas dire davantage. A l'Archévêché il fut arrêté & conclu, que ſi je partois pour l'autre monde, on devoit fort appréhender que je n'y ferois pas un heureux voyage. J'éxiſte encore ſur la terre, prêt à y faire bientôt un long cours. Donc je ne ſuis pas mort de cette maladie. La conſéquence eſt juſte.

Quoique Mr. le Curé de Chevilli n'ait rien voulu recevoir de moi, cette maladie me couta beaucoup, ſoit pour Chirurgien, Médecin & Garde-malade, ſoit pour n'avoir pas pu veiller à mes intérêts. J'étois, avant ce tems, en marché avec un Capitaine de Dragons, Nicolaï, pour acheter ſa compagnie. Quoique je ne fuſſe rien moins qu'en état de le faire par moi-même, je ſuis comme aſſuré que la choſe n'auroit pas manqué de prendre une tournure favorable. Monſieur de Bourlon, prémier Commis du Tréſor Royal, & Monſieur de la Salle

m'a-

m'avoient offert de m'avancer, ou plutôt de hasarder les treize mille francs que l'Officier demandoit. L'agrément auroit été assurément au bout de l'argent comptant.

L'Officier changea de résolution pendant ma maladie; & moi je réfléchis qu'une jeune tête, comme la mienne, feroit assez bien de se l'aller faire casser en Russie, où règne l'Auguste Maison de Brunswic, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

Je sollicitai mon Congé. Mr. Amelot me fit une réponse fort sensée. Vous ne faites que d'entrer au service, me dit ce sage Ministre. Je m'adressai encore à Monsieur le Comte de Maurepas, qui, quoique Ministre de la Marine, est chargé des affaires du Dauphiné & du Languedoc. Ce gracieux Ministre me promit de me le faire expédier.

Fin du Tome Prémier.